Camille Eelen

— Textes —

version 4/08/2020

Les textes réunis ici sont ceux publiés sur le site Danseur de salle de bain

Bonne lecture.

Camille

Erotisme **5**
Sapide 5
C'était un mardi. 10
Jeu de dupes où il est question de levrette, de cécité partielle et de la boulangère. 16
Trois 17
C'est l'amour à la plage… 19
Ton cul, lettre érotique. 22
#altruisme 23
Aveugle – 1. Révélation 26
Par mon sang 31
Le jour où j'ai presque léché une vulve 37
Chambre d'écho 39
DEUX **42**
Deux – 1. L'escalier 42
Deux. 2- Libère-moi 44
Deux. 3- Elle m'a tourné le dos 47
Deux. 4- Et dans ses yeux, ça brûlait comme en Enfer. 48
Par tes seins 53
Le Cahier d'exercices pratiques 55
55
1er Cahier d'exercices pratiques : 55
Hosanna 55
Le cantique du macaron 56
2e cahier d'exercices pratiques : 65
On m'appelait Marie 65
Fragments 75
Nue. 75
À l'origine. 75
Ta main. 75
Ton ventre. 75
Ton sexe. 76
Obscurité. 76
Le matin. 76
Ton con. 76
Ton dos. 77
Archipel. 77
Fragment 1 78
Fragment 2 78
Fragment 3 78
Fragment 4 78
Comme un insecte nocturne 81
Noir **81**

Pâte à foutre 81
Récit(s) 89
Fils du Metal 90
FRAGILE 96
Fragile – 1. « Tu es sûr que ça va ? » 96
Fragile – 2. Vivant 99
Fragile – 3. Rétraction 102
Fragile – 4. Jouir : Préliminaires 105
Fragile – 4. Jouir : Baiser(s) 109
Fragile – 5 – Je ne bande plus, mon amour. 114
J'avais 9 ans. 115
Dimanche (fragment) 117
Ça ne rime à rien 118
Seule La Nuit Nous Retrouve 118
Je Dirai Tout Et Son Contraire 119
Que L'Enfer Nous Dresse Un Grand Banquet 120
L'oeil 121
Etoile morte 121
C'était après 121

Erotisme

Sapide

Je crois que j'ai toujours aimé lécher.

J'ai laissé ma langue découvrir le monde. Mes parents ont souvent poussé des hurlements devant les choses sur lesquelles je laissais traîner ma langue : fleurs, herbes, arbres, limaces, parents proches ou goudron.

Je ne pouvais m'en empêcher, il fallait que je goûte. Au fond, j'avais de l'ambition : je ne me contentais pas de sentir, de voir, de toucher ou d'entendre. Je voulais donner un goût au monde, à chaque élément le composant.

L'éducation aidant, je me sociabilisais. Ce qui, dans mon cas, signifia : lécher sans se faire prendre. En effet, je compris rapidement, face aux regards effarés des adultes qui m'entouraient, que je ne pourrais continuer de laper le monde matériel sans risquer des problèmes. Ma langue me donna précocement la lucidité, voire la duplicité, indispensable à mon épanouissement. Je décidais de lécher à l'hypocrite, de lécher quand même, de lécher toujours et encore. Et surtout, mon prochain.

Si les choses avaient toujours la même saveur, mes semblables avaient l'étonnante capacité de n'avoir jamais le même goût.

Ainsi lors des jeux dans la cour de récréation, dans le terrain vague servant aux enfants du quartier d'aire de jeux, je m'arrangeais toujours pour coller un petit coup de langue sur la peau de mes petits camarades. Je me mis à détester l'hiver car il gênait mes ambitions de lécheur.

Enfin quand je dis "mes petits camarades"… Je me suis rapidement rendu compte que rien n'avait un goût aussi émouvant, aussi bon que la peau des filles. Même la texture était *différente*. Je ne savais nommer, ni appréhender autrement cette sensation étrange mais si évidente.

Au début du CM1, durant une de mes balades dans les dictionnaires croisant mon chemin, je tombais par hasard – acte manqué à l'autrichienne ?- sur cette définition :

***SAPIDE**, adj.*

*Qui a du goût, de la saveur. **Ethy.** : Empr. au lat.sapidus « qui a du goût, de la saveur »*

Ce fut une révélation. Je pouvais enfin mettre un mot sur ce goût singulier et fascinant qu'a la peau féminine. Je pouvais nommer, dire. "La peau des femmes est *sapide*." Cela prenait une réalité nouvelle. Je me répétais de nombreuses fois le mot, l'étirant, le malaxant, en suçant tout le suc : "Sapide, s-a-p-i-d-e, saaapideee, ssssapide…" Voilà le mot que je cherchais depuis si longtemps ! "Sapide". Même la prononciation des syllabes

l’était. Sur ma langue, ces phonèmes avaient du goût. Je le répétais encore et encore comme un mantra. Je prolongeais même le plaisir par le substantif, plus long en bouche, trouvé quelques lignes plus loin : “sapidité”. Sa finale salée me piqua la langue. J’avais pris, sous une autre forme, du plaisir par la bouche. J’étais aux anges.

Et puis, je grandis. La sapidité de l’épiderme de mes petites camarades ou cousines commença à éveiller en moi des choses plus obscures que la satisfaction gustative. Je sentais que l’émoi devenait plus profond, plus *intime*. Pour faire simple : je me mis à bander.

Je découvris ma première véritable érection en passant ma langue sur le poignet d’une de mes camarades de classe, en CM2. Je lui courais après – nous jouions à je ne sais plus quel jeu – et j’avais saisi sa main. Je me figeais, je ne pouvais continuer à la pourchasser J’étais à la fois sidéré et gêné. Sidéré de la dureté de mon sexe, j’avais déjà éprouvé *des choses* mais la rigidité que je ressentis à ce moment me cloua sur place. Je me mis aussi à penser que tous allaient me voir, la tige brandie au milieu de la cour de récré. La panique s’amplifia lorsque je vis dans le regard de Katia, elle s’appelait Katia ma petite léchée, qu’elle devinait que quelque chose n’allait pas. Elle s’était arrêté de courir et revenait vers moi. J’appréhendais la question qu’elle allait inévitablement me poser. Qu’allais-je lui répondre moi qui ne comprenais pas exactement ce qui venait de se passer ? Heureusement pour moi, la sonnerie émit le son strident et désagréable qu’avaient toutes sonneries de cette époque. Elle eut, à mon grand soulagement, sur ma bite l’effet d’une porte de four ouverte précocement sur un soufflet.

Je passais l’après-midi à ne pas suivre les cours et à essayer de comprendre pourquoi un tel effet de ma langue sur moi, sur *cette partie de mon corps*. A la fin de la journée, j’étais pressé de recommencer l’expérience. Le plus rapidement possible.

Malheureusement c’est à cette époque que j’entamais ma traversée du désert. J’avais bien remarqué que mes coups de langue commençaient à être de moins en moins admis par les filles, certaines commençaient même à me regarder salement de travers. Je décidais, prudemment d’arrêter. J’avais en outre remarqué que le goût de la peau de celles qui me criait dessus des : “Arrête ! C’est dégueulasse !” était âcre. Aucune sapidité. Juste un goût de cendres, de cendres de bois dur comme le chêne pour être précis. J’en avais déjà tâtées de la langue vers mes sept ans chez un oncle qui possédait une cheminée. Intuitivement, je compris que le consentement deviendrait désormais nécessaire chez mes “goûtées”, l’innocence de l’enfance n’était plus là pour donner à mes habitudes un peu *hors-norme* le caractère d’un jeu sans arrière-pensées. La sapidité m’échapperait sans l’accord de la peau qui me laisserait la parcourir des papilles.

Le collège fût un Enfer, j’étais timide, trop, et je ne flirtais avec aucune adolescente. Je voyais tous ses corps quitter l’enfance, j’en étais profondément bouleversé. Ce qui, en langage plus terre à terre, se traduisit par une masturbation intensive. Je passais des heures à me demander si la sapidité de toutes ses peaux en pleine transformation était

différente de celles que j’avais en mémoire. Un véritable supplice. Je me méprisais pour ma timidité.

Puis vint, le lycée et – enfin ! – j’embrassais pour la première fois. Elle était blonde et j’ai oublié son nom. Totalement. Le couplet à la guimauve sur l’inoubliable premier baiser est peut-être vrai… mais, dans mon cas, l’immortalité ne se contenta que du baiser en lui-même.

Ce fût un saisissement, d’une intensité digne de celle de la cour de récréation de l’école primaire. Une bouche, j’étais dans une bouche. Le baiser était d’une maladresse confondante mais, putain, j’y étais ! Ma langue m’envoya des flots d’information, elle me dit “velours”, “chaud”, “douceur”, elle me dit aussi “nervosité” et “appréhension”. J’avais l’impression d’avoir un contact bien plus intime qu’un simple baiser. Je la percevais, je la goûtais. Je me perdais en elle. À tel point, qu’elle dut s’arracher à ma bouche, elle était écarlate, j’avais failli l’étouffer. Je bredouillais une vague excuse. Elle me sourit un peu amusée, un peu inquiète.

Elle me largua une semaine plus tard, au prétexte que j’étais trop collant. Je ne pouvais lui en vouloir. J’étais affamé. Je la dévorais. Trop. Je voulais toujours l’embrasser, en profiter pour lui lécher la peau du cou douce et savoureuse, un vrai buffet de desserts pour mes papilles, particulièrement cette zone entre le cou et la nuque. Le goût de la peau adolescente était plus affirmé ; c’était aussi plus complexe : quelque chose mêlant, entre autres, la figue sèche, les venaisons et la vanille.

Et puis arriva le dessillement, le vrai. Un après-midi. Dans le coton sale d’une lumière d’hiver, C. m’offrit son corps. On était ensemble depuis un mois. Nous étions chez elle, dans sa chambre. Nous nous embrassions. Et doucement, nos mains s’échappèrent. Elles se mirent à déshabiller des corps qui ne l’avait plus été par un autre depuis l’enfance. Brouillon mais décidé. Le soutien-gorge une fois décroché, elle se retrouva le torse nu. Sa poitrine était très généreuse, formidablement généreuse. Je me mis à embrasser/lécher ses seins. Un vague goût lacté mélangé à celui, orangé, d’une Madeleine. Sa poitrine était un dessert. Le mamelon, dur et dressé, me rappelait ma tétine de bébé. Sous ses seins, je goûtais le poivre noir et le sel fin de la transpiration.

Je descendis. Ma langue me transmettait les infimes tressaillements du ventre sous la brume des goûts. Je débouclais sa ceinture, ouvris la fermeture éclair de son jean et fis glisser la culotte et le Denim le plus délicatement possible. Cliquetis métalliques et froissement de tissus. Elle souleva les fesses pour m’aider. Ce geste d’un érotisme absolu. Ce bassin qui se tend pour dévoiler lentement une toison châtain et la ligne délicate de sa vulve ourlée par les renflements des lèvres. Je voyais une chatte, en vrai, là, devant moins à portée de main, à portée de langue, à hauteur d’homme. J’en sentais aussi la fragrance. C’était la première fois.

Je posais ma bouche sur son ventre, je le baisais, posant par petites touches ma langue sur ce ventre un peu rebondi. Un ventre avec de petits poils translucides et les failles

tendres de quelques vergetures que ma bouche vit avant mes yeux. Elle me délivra aussi d'enivrantes réminiscences de réglisse.

J'hésitais quelques instants. Tout en lui caressant les seins avec grand respect, ma bouche et moi rodions à la naissance des poils. Je *savais* que j'allais y mettre ma langue et ma bouche, que je le *devais*. Je me sens un peu ridicule lorsque j'écris ces mots mais je reste persuadé que *quelque chose* de définitif se passa ce jour-là. Quelque chose d'irrémédiable.

Je me lançais, langue en tête. Tout d'abord, ce fut la texture d'une corde de chanvre et sa saveur de paille très sèche – je ne peux contrôler les souvenirs dont ma langue tire la pelote. Un goût marin envahit ma bouche lorsque ma langue se glissa entre les plis de son con. Je perçus le renflement du clitoris puis le drapé des petites lèvres. Ma langue était emmitouflée dans son sexe. Et tout explosa. L'iode, le cuivre, les épices, l'astringence dans le même rush.

J'enrichissais ma bibliothèque de goûts et textures. En étudiant appliqué, j'essayais de ne rien négliger. Je parcourus les combes et les rus. Je pris aussi conscience que l'intensité gyrovague du plaisir modifiait les saveurs de son sexe. Accentuant telle note de piment doux ou atténuant l'iode en surface pour favoriser le goût de cuivre lorsque s'épaississaient ses jus. Son clitoris enfla, je le fis rouler sous ma langue, variant les attaques et les empoignades. Chaque inspiration amplifiait l'impact des fumets sur le fond de ma gorge. Je fis du mieux que je pus (et que mes souvenirs de films pornos et de lectures me le permirent). Sa respiration se fit profonde – d'une profondeur d'abîme – son ventre palpitait puis lentement ses fesses se soulevèrent, les hanches se portèrent en avant. Elle jouit dans des gémissements affolés et rauques. C'était beau. C'était aussi impressionnant. Majestueux. Il y eut soudain un peu d'éternité dans la petite chambre.

En bouche, les saveurs de sa vulve explosèrent. Le plaisir est un exhausteur. Je venais de le découvrir.

Le reste – la pénétration, sa bouche sur mon sexe – ne fut rien à côté de ça. Un accompagnement agréable mais plus fade.

Les semaines passant, nous fîmes l'amour souvent, très souvent. J'affinais ma connaissance du bouquet de saveurs qu'était un corps de femme, d'un sexe de femme : le goût de venaison de plus en plus marqué les jours précédents les règles, les différentes variantes de sueurs selon qu'elles soient goûtées sous un sein, dans sa toison, dans le pli de l'aine différente de celle de la saignée du coude ou encore le sucre de sa nuque lorsqu'elle avait envie de faire l'amour.

Mais rien ne remplaçait l'infini plaisir de plonger ma langue dans son sexe puis, avec les années et les rencontres, dans celui de quelques autres. Dès ce moment, les femmes, leurs corps, leurs fluides, leurs épidermes m'offrirent une gigantesque palette de saveurs et de plaisirs.

Les vulves que j'ai léchées, sucées, explorées ont fait mon palais comme le ferait de bons vins pour un œnologue. J'en ai mémorisé chaque saveur.

Parmi tous ces goûts que ma langue me fit découvrir, il y en a un impossible à oublier, le plus étrange que ma langue m’ait révélé.

C’est celui de ma peau.

Elle n’a aucun goût.

C’était un mardi.

C’était un mardi, l’air était doux, le printemps avait reverdi le parc de l’hôpital. Je regardais le monde autour de moi. Il était différent. Il venait de changer.

“Je vais être franc, vos analyses sont mauvaises.”

Il était gentil, cet oncologue. Humain et tout. Il parlait doucement. Il cherchait les bons mots. Il a même posé sa main sur mon bras avec cette légère pression qui dit : “Je suis là. Je comprends.”

Ce n’était pas de sa faute mais, sa compassion professionnelle, elle ne me touchait pas. Je n’en avais rien à foutre. Elle m’écœurait même. J’allais connaître la dégradation, la déchéance pour finalement crever. La maladie allait m’enlever la vie, lentement. J’étais un putain d’oignon que la Camarde allait peler. Couche après couche. Lui non.

Qu’il aille se faire foutre.

En quittant les allées gravillonnées, tristes et nues, je composais un message sur mon téléphone :

“Je veux baiser. Je veux être baisé. Je veux oublier. Il faut que tu m’aides.”

Je levais les yeux vers le ciel. Il était si clair, si limpide.

Un urbaniste, par pragmatisme ou dans un élan d’humour noir, avait fait construire l’hôpital à côté d’un cimetière où le vert tendre des feuilles d’un platane attira mon regard. Pourquoi avoir planté un arbre au milieu des tombes ? Les morts n’avaient pas besoin d’ombre. Ils avaient besoin de lumière, ils détestaient l’ombre. Ils en étaient prisonniers. De ça et de l’oubli.

Le son d’une notification.

“Viens.”

Dans le hall Art déco, j’appuyais sur le bouton usé d’un interphone anachronique.

- “Monte. La porte sera ouverte.”

L’ascenseur, le couloir puis la porte. Une simple poussée du bout des doigts suffit à l’ouvrir.

Les rideaux étaient tirés. Le vestibule était plongé dans un clair obscur de sous-bois. J’allais vers le salon. J’allais vers la lumière et la musique. Satie. Des notes à la fois sombres et lumineuses, dangereuses aussi.

À la lumière des bougies, parée de vieil or, elle était assise sur le canapé. Nue. Jambes croisées et les bras posés sur le dossier. En croix. Son corps, en majesté, remplissait la pièce.

L’air était lourd. J’enlevais mon blouson et je m’assis face à elle.

Elle me fixait.

Elle écarta les cuisses. Cela ressemblait à un geste rituel. La première étape d'une liturgie.

Elle me sourit. Je ne lui rendis pas. Je regardais entre ses jambes. Je regardais l'abîme. Il ressemblait à une blessure aux lèvres mal cicatrisées, une plaie laissée à vif. La peau était plus sombre autour de l'entaille, avant la boursouflure. Elle devenait ensuite plus claire avec des nuances violettes et roses. Une légère brillance se distinguait en son cœur comme, au creux d'une fissure, la lumière se reflétant sur un mince filet d'eau. Je désirais cette déchirure. Je la désirais malgré la souffrance que j'éprouvais devant elle, celle de l'inévitable perte.

Elle déplaça sa main, la droite, et la porta à sa vulve. Je levais les yeux. Toujours ce sourire doux, sans sous-entendus, un simple acte d'empathie.

Elle se mit à se caresser, recouvrant de ses doigts sa chair tendre, entièrement. A pleine main, elle pétrit son entrejambe. Je scrutais son visage. Ses yeux brillaient et le sourire s'effritait.

Le geste se faisait plus précis, du bout des doigts, elle allait et venait, ouvrant un sillon et l'élargissant.

Les ombres sculptaient son visage. Je le trouvais différent, presque minéral.

Elle ne souriait plus. Ses yeux mi-clos étaient toujours braqués sur moi. Sa respiration était plus pressante.

Elle releva les jambes et posa ses pieds sur l'assise, juste sous les cuisses. Elle était totalement ouverte et vulnérable. Elle m'offrait tout cela. Sa fragilité et son plaisir, sans contrepartie. Un don.

Elle se branlait plus fort dans un bruit de clapotis. Elle avait la tête posée contre son genou replié, elle regardait son désir en face. J'allais perdre tout cela. Je ne le voulais pas. Je voulais hurler. Tout briser, les meubles, elle, son sexe, le monde. Je voulais l'anéantissement pour tous, je ne voulais pas que l'on me survive. Et je voulais jouir, jusqu'à la fin. Je voulais crever en jouissant, pas en bavant dans des limbes au goût de morphine.

Elle gémissait. Ses soupirs étaient plus forts, ses mots disaient l'envie, la montée du plaisir, le désir sans fards, l'envie de jouir quoi qu'il en coûte.

Je bandais. Franchement. J'y arrivais. Je désirais. Malgré tout, j'y arrivais.

D'un premier orgasme en appelant un autre, plus déchirant, puis un autre et encore un, elle parvint au maître orgasme. Celui qui crucifie.

Elle jouit en soufflant à travers sa mâchoire crispée : "Regarde-moi. Vas-y ! Regarde-moi bien en face !" C'était brutal, violent et beau. Si beau.

Elle se laissa aller contre le dossier. Ses seins se soulevaient au rythme saccadé de sa respiration. Elle remontait à la surface. Je la regardais émerger.

Un filtre écarlate teinta ma vision. Je passais de l'autre côté, je le sentais. Pas celui de la mort, non. Ça, ça, serait plus tard, après l'affaiblissement, les douleurs, la décrépitude, les tuyaux dans le corps et le bassin sous mon cul de squelette. C'était autre chose. Une pulsion violente. Irrépressible. Je me levais. J'allais vers elle. Dans ma tête, je m'entendais gueuler : "Arrête ! Qu'est-ce que tu vas faire ? Arrête, bordel !". Je devins spectateur.

Je la saisis par les cheveux et l'embrassais sans douceur, lui écrasant les lèvres, enfonçant ma langue dans sa bouche. Elle ne résistait pas. Elle m'accompagnait. Je l'arrachais de ma bouche en lui tirant la tête en arrière. Nous nous regardions, sans ciller. Voyait-elle déjà la mort sur mon visage ? Les prémices de l'effacement, de la disparition ? Est-ce que baiser avec un cadavre l'excitait ?

— Suce-moi. Ouvre ma putain de braguette et suce-moi.

Aucune réponse, juste son regard, sans peur, ni haine. Un regard de compréhension. Elle se mit à me déboutonner. Le geste était assuré. Et ma bite fût rapidement dans sa main. Elle la parcourut de ses doigts. Je devins plus dur. C'était presque douloureux. Elle fit apparaître mon gland. Cette chair pourpre et épaisse.

Elle y déposa un baiser. Un baiser d'apaisement et de consolation, là, sur mon sexe, sur ce que j'avais peut-être de plus vivant. Elle leva les yeux. Elle me sourit, à nouveau. Il n'y avait rien d'autre que de l'amour dans ses yeux malgré ma violence, ma colère, ma peur et l'odeur de la mort, il n'y avait que de l'amour. Elle voulait me consoler. Avec son corps, sa bouche, son sexe.

Les larmes, mes larmes, se mirent à couler. Alors elle commença. Elle me goba le gland, le caressa de la langue en alternant avec le va-et-vient de ses lèvres. C'était bon. Si bon. Un antalgique puissant. Elle avait mon sexe dans sa bouche pour me guérir, me ramener du côté de la vie. Elle ne voulait pas que je m'éteigne. Et je me regardais sangloter et lui caresser les cheveux. Je m'entendais lui dire merci, lui dire que je ne voulais pas mourir, que je ne voulais pas l'oubli et le froid. Je me regardais me faire sucer la queue, si dure, si droite, avec une telle fureur et un tel amour que j'en étais terrifié. Comment pouvait-elle tant m'aimer et s'offrir ? Comment pouvait-elle mettre dans sa bouche le sexe d'un mort ? Pourquoi je me sentais si vivant ?

Elle me branlait avec sa bouche, ses mains étaient sur mes hanches. Je posais mes mains sur elles. Nos doigts se nouèrent. Le visage couvert de larmes, de morve et l'écume aux lèvres, je lui éjaculais dans la bouche, sans l'avertir, elle s'en moquait, je le savais. Et je gueulais, longtemps, elle ne lâcha jamais mes mains. Pas un instant.

Je tombais à genoux, devant elle. Je posais ma tête sur ses genoux. Elle faisait courir ses doigts dans mes cheveux pendant que je laissais s'éteindre les derniers sanglots. J'écoutais son souffle, les bruits de son corps, je me réchauffais à sa chaleur et je respirais à plein poumon l'odeur iodée de son sexe, celle de levure de ma semence répandue sur son visage, ses cheveux, sa poitrine. Je léchais la peau de sa cuisse. Le goût était salin mais, derrière ce dernier, il y avait sa saveur unique, indéfinissable.

Je relevais la tête, difficilement, mes muscles étaient endoloris. J'étais resté longtemps blotti sur ses genoux.

Elle prit mon visage entre ses mains.

— Tu es vivant, tu m’entends. Maintenant, lèche-moi.

Elle m’embrassa. Un baiser au goût de foutre et d’amour.

Elle ouvrit les cuisses, à nouveau. Je m’y plongeais. J’ouvris la bouche aussi largement que je pus. Je voulais la dévorer. La bouffer comme un antidote. J’y mis mes doigts, ma langue, mes lèvres. Je la fouillais, la fourrageais comme un envahisseur ferait le sac d’une cité conquise. Je voulais l’entendre hurler, je voulais qu’elle me prenne par les cheveux pour me coller contre sa chatte puis qu’elle ne puisse faire autrement que me repousser tant son clitoris serait douloureux de la jouissance. Je voulais la pousser jusqu’au bout de ce que je pouvais lui faire sans ma queue. Je lui mis un doigt puis tous les autres. Je voulais remplir ce trou béant, le remplir de mon désir, de ce qui me restait de vie et de la rage qui me déchirait le ventre et la tête. Elle jouissait, parfois je l’entendais, mais c’était lointain. C’était son corps qui me parlait. La crispation de ses doigts sur ma peau, les soubresauts de son bassin, les contractions de son vagin, la quantité de cyprine qu’elle produisait, sa texture, son odeur. Elle ouvrait les cuisses largement. Je pouvais faire à son sexe tout ce que je voulais et je le fis. Le tissu du canapé était détrempé, mon visage et sa peau luisaient dans la lumière vacillante des bougies. Je poussais des borborygmes dégueulasses, un vrai débile, je m’en foutais. Elle devait jouir. Je devais la faire jouir. C’était une obsession. Je lui enfonçais un doigt dans le cul, il pénétra facilement, elle coulait littéralement. Je sentais à travers la mince paroi ceux qui occupaient déjà son vagin. Je la possédais bien plus totalement qu’avec le pauvre morceau de chair qui pendait entre mes jambes. Je l’avais investie. J’avais investi son corps, je la possédais. Elle râlait faiblement, la tête en arrière, le visage tourné vers le plafond. Je ne sais pas combien d’orgasmes elle avait subi. Je comprenais qu’elle voulait que j’arrête. *Va te faire foutre, je vais te baiser encore*.

Les mouvements de mes doigts commencèrent à provoquer quelque chose. Je le sentais. Quelque chose pulsait dans ses tripes. Elle se mit à haleter violemment, elle respirait court et rapide, sa gorge émettait un bruit rauque, venant des tréfonds et il s’amplifiait.

Je ressentis sur mes doigts son vagin battre, comme un cœur. Son anus devenu anneau se serra autour de mon doigt. Son corps se souleva, il s’arqua comme pris dans une crampe monstrueuse. Puis vint le cri.

J’étais assis sur le tapis, entre ses jambes. Elle dormait sur le canapé. Elle s’était comme éteinte après avoir gueulée comme une cinglée. Je fumais. Je regardais la cigarette entre mes doigts. Elle était presque entièrement consumée. Le point rougeoyant de la combustion lente me fascinait. Je portais à mon nez mon autre main, mes doigts sentaient sa chatte. C’était une odeur puissante, une odeur de gibier. J’en appliquais sur la paume la cigarette. J’étais toujours vivant, je souffrais. Je devais m’y habituer : le cancer allait m’apprendre la douleur.

Le fils de pute.

Je me levais doucement sans la réveiller. Elle ressemblait à une poupée désarticulée qu’un enfant aurait abandonné avant d’aller se coucher.

Je me dirigeais vers la salle de bain. J’avais envie de pisser.

Le miroir me regarda. Il avait l'air fatigué et en colère. Il devrait se détendre, ce n'était pas bon pour sa santé. Je ricanais en sortant ma bite.

Lorsque je revins dans le salon, elle était réveillée. Elle fumait, assise, recroquevillée sur elle-même, les bras serrés autour des genoux. Entre ses cuisses, son sexe me rappelait un coquillage. La pièce sentait l'animal.

— J'ai beaucoup joui. Tu sais toujours me faire jouir.

— "Toujours" est un adverbe qui ne me parle plus. Nouveau ricanement. J'étais devenu foutrement drôle.

— Arrête… s'il te plaît. Il y avait de l'eau dans ses yeux.

— Ne t'inquiètes pas, j'arrête bientôt…

Foutrement drôle… et foutrement méchant, un connard. Elle me faisait aussi ça, la maladie, me rendre con et méchant. Elle ne m'épargnerait aucune forme de dégradation.

— Pourquoi tu fais ça ?

Je la pris dans mes bras, elle pleurait et c'était de ma faute. Elle m'avait offert l'amour, le plaisir, elle m'avait fait oublier la mort en me donnant son corps, et moi, je lui crachais à la gueule ma rancœur, ma colère et ma peur. Étais-je déjà un fantôme malfaisant ?

— Pardonne-moi. Je suis un connard…

Je l'embrassais. Un vrai baiser. Doux, sans arrières pensées. Un simple baiser.

— Je ne veux pas devenir ça… Je ne veux pas devenir la déchéance et l'aigreur. Tu dois m'aider… à partir avant.

— Non !

L'horreur et la colère, dans sa voix et sur son visage.

— Ne me demande pas ça. Non. Tout mais pas ça. Putain, pas ça…

— Je comprends… j'essuyais ses larmes. Mais je partirai, mon amour. Avant d'être un légume, avant que des infirmières nettoient tous les matins la merde dans laquelle j'aurai baigné, avant de supplier que l'on m'achève, avant d'être tellement camé que je ne te reconnaîtrai plus, avant de voir, dans tes yeux, le dégoût et l'envie que tout s'arrête enfin…

— Non… Je t'aimerai jusqu'au bout, jusqu'à la fin. Je te le jure.

— Tu ne pourras pas. Ce sera trop dur, tu… Je ne tiendrai pas. Je ne veux pas que cette saloperie fasse pourrir notre lien, l'amour… Je ne pourrais la vaincre que comme cela : me barrer avant qu'elle ne me tienne dans ses mâchoires.

Je la berçais longtemps. La nuit était tombée. Il ne restait que quelques bougies allumées. Il faisait sombre. Les faibles lueurs tentaient d'éroder l'obscurité, de creuser l'ombre. Nos corps se recomposaient. Ils étaient beaux.

J’allais dans la cuisine. J’y trouvais un torchon et une cuillère en bois. Ça devrait suffir. Je liais les extrémités du tissu. Solidement.

— Tu vas me baiser. À mort.

Elle me fixait. Elle disait non de la tête.

— Tu vas me baiser à mort car c’est avec toi que je veux partir. Avec le goût de ta peau, son odeur, avec ta chatte qui me prend, ta bouche qui me dévore. Je veux que tu m’aimes. Une dernière fois.

Je m’allongeais sur le tapis, à côté d’elle.

Je passais autour de mon cou le lien. Le tissu était rêche, solide. Il tiendrait.

Je lui pris la main.

— Viens. Au-dessus.

Elle se laissa guider. Elle m’enjamba et s’agenouilla. Elle me prit et commença à me branler. Je glissais ma main sous sa chatte et commençait, à mon tour.

Je ne voyais de son corps que ce que l’obscurité laissait échapper. Il vibrait dans la lueur vacillante des bougies.

— Tu es belle. Si belle.

Ma main était couverte de son sexe éclos, enduite de la mouillure et réchauffée par le feu qui se réveillait.

Je bandais. Fort. Elle me branlait bien. Le pouce sous le gland, pressant doucement là où le plaisir naît. Je lui souriais. Elle fit de même. Tordant, le tissu, je parvins à le serrer autour de mon cou, il restait une petite boucle à son extrémité dans laquelle j’introduisis le bout de bois.

— Tu as compris ? C’est simple. Tu verras.

— Oui. Elle chuchotait.

— Vas-y.

Elle s’enfonça sur mon érection. Je regardais les lèvres s’écarter puis rouler pour former un petit bourrelet à la base de mon sexe. La pénétration était chaude, savoureuse. Une belle caresse. Infiniment belle. Inoubliable.

Jeu de dupes où il est question de levrette, de cécité partielle et de la boulangère.

J'ai présenté ce texte, en 2012, au concours "Livres en tête" sur le thème "Libertins". Il fit partie des nominés mais, au grand désespoir de mon ego, ne fut pas primé. La contrainte était d'écrire un texte entre en 300 et 400 mots (une très SÉRIEUSE contrainte) et de placer le mot « gamahucher ».

Vincent goûtait la dialectique du maître et de l'esclave qu'exprimait implicitement la levrette. Mais, surtout, il aimait la vue… Une vue panoramique sur la vulve de celle qu'il pénétrait et qui répondait, ce soir, au prénom de… il avait oublié.

Il revint à la vision enchanteresse de son sexe ourlé par les grandes lèvres d'une vulve joyeuse dont les nymphes lui tiraient la langue. Il regarda pensif le pugilat génital et se demanda si stimuler du doigt le sombre Groundzero allait être accepté par l'hôtesse de son corps caverneux. Sans proposition directe de l'amante, il restait toujours indécis, car dans le gamahuchage inverti comme dans la galanterie, « les dames d'abord » était son credo. Il voyait dans cette pratique comme dans le choix d'une cravate, l'antre des pires fautes de goût.

Soudain les gémissements de la jeune femme phagocytant son membre le tirèrent de ses supputations sodomites.

Justine présentait sa croupe depuis quelques minutes à son amant du soir. Les secousses la berçaient doucement, elle ressentait un plaisir doucereux. Elle n'avait pas de vocation particulière à la soumission mais c'était agréable de l'être parfois. Elle y trouvait, en dehors d'une pénétration plus profonde, un autre intérêt : même si on y perdait le bénéfice d'un sens (« à moins que la contemplation d'un mur, ailleurs qu'à Jérusalem, te mette en transe » avait-elle dit à une amie juive pas très orthodoxe), le besogneux de fond de court pouvait se transmuter en pâte à modeler les fantasmes : surfeur, bûcheron, Brad Pitt… voire sa boulangère, Camille.

Elle n'était pas lesbienne, mais cette femme pourrait la pousser à renégocier le contrat avec sa libido. Elle se mit à imaginer la dodue boulangère, équipée d'un gode-ceinture, la prendre sur un lit aux draps Vichy, dans une odeur de pain chaud. Ses soupirs se firent plus pressants. Elle gémissait crescendo, à l'unisson du mouvement des seins de pain blanc de Camille, ses muscles vaginaux devinrent épileptiques, des vagues de plaisir endocrinien rayonnèrent de son ventre, elle jouit comme on s'échoue sur une plage après une tempête : lentement et en s'effondrant une fois sauf.

Vincent éructa son éjaculation.

Au travers des phosphènes, il contempla le corps en pente douce de Justine en se demandant pourquoi le nom de « Camille » lui venait à l'esprit.

Trois

LUI :

Tu as l'air d'apprécier. Tu as les yeux qui brillent, mon ami, lorsque tu regardes son corps. Je le vois. Je vois tout, confortablement installé dans mon vieux fauteuil club. Juste devant moi, le lit, comme une scène de théâtre. Tréteaux moelleux où toi et elle faites l'amour. Il est superbe ce corps, hein ? Tu n'en reviens pas de ta chance. Je suis sûr que tu te dis : "Putain ! Je dois rêver." Non, tu ne rêves pas. Ses fesses, véritable chef-d'œuvre anatomique que tu contemples en la prenant en levrette, sont tiennes, mon garçon. Profite. Profite bien car elles te seront retirées l'aube venue. Tu es la Cendrillon de la baise, mon petit. Et je suis ta marraine, la bonne fée ce soir.

Alors que ton sexe va et vient dans ce con finement ciselé, ce con de déesse, ne te laisse pas aller à te prendre pour son maître, mon ami. Ce n'est pas parce que tes mains empoignent ses hanches que tu la domines. Je le sais car, moi, je vois ses yeux. Son regard est braqué sur moi. Un regard de conquérante. Elle prend son plaisir, tu ne lui donnes rien, mon camarade présomptueux, tu es baisé, elle te baise. Ses yeux me disent : "Regarde-moi jouir, je t'offre cela. Je t'offre le droit de me voir m'abandonner, de me voir, un instant vulnérable. C'est un cadeau précieux que je te fais là."

Son sexe, son corps est sien, elle en fait ce quelle veut – qui serai-je pour lui en interdire l'usage ? – mais elle me fait l'honneur de me demander mon accord pour le livrer à celui qu'elle élit pour un soir.

Je vais me branler en vous regardant. Elle le sait. Elle sait parfaitement que je vais me caresser en regardant vos corps s'affronter. Elle attend que je jouisse en la regardant bien en face pour laisser les grandes déferlantes de l'orgasme l'envahir. Ce qu'elle t'a laisser entendre n'était que des vaguelettes, mon cher. Tu vas affronter la tempête lorsqu'elle se décidera à vraiment jouir. Si tu arrives à tenir jusque là, tu vas découvrir la majesté, la toute puissance éblouissante et intimidante d'une femme qui jouit. Vraiment, totalement, sans entraves. C'est d'une beauté presque intolérable car inatteignable pour nous, mon acolyte couillu.

Néanmoins elle exige mon plaisir avant de prendre le sien. C'est pour cela que je me masturbe devant vous, une besogne agréable et, finalement, aisée devant une telle représentation.

Tu n'es qu'un instrument mon ami. Un instrument chanceux mais un instrument quand même.

ELLE :

Je l'ai choisi pour la douceur de ses traits. Presque enfantin. Lui m'a donné son accord. Je pourrais m'en passer, je fais ce que je veux de mon cul, personne Homme ou Dieu ne me dira quoi en faire mais je le respecte avant de l'aimer. C'est bien plus important que l'Amour, le respect. Lui demander son avis a toujours été pour moi ma manière de lui montrer.

Et il m'a bien léché, je dois le reconnaître. Ce n'est pas si courant qu'on le croit. Il sait que le clitoris n'est pas l'unique but d'un cunnilingus. Et, ça, c'est appréciable. Je me suis

laissée aller à un petit chapelet d'orgasmes lorsqu'il m'a mis quelques doigts. Le secret c'est l'écoute, savoir où s'appesantir, quels mouvements de la langue conserver et quels rythmes maintenir pour augmenter le plaisir. Il est doué le bougre.

Il est un peu gras mais il a un corps bien proportionné, un corps normal et confortable. J'ai refusé de le sucer, je lui ai dit que je n'aimais pas ça. C'est un test. A leur réaction, je sais si mes amants d'un soir, d'une semaine ou d'une année – jamais plus – sont de sombres connards centrés sur leur queue ou des hommes qui aiment les femmes. Il l'a réussi. Il m'a même fait sourire : "je comprends, moi non plus je n'aime pas ça". Il l'a dit avec un naturel désarmant. Le sens de l'humour est un puissant aphrodisiaque.

Je l'ai chevauché. Un peu. Mais je le sens fragile, il ne va pas tenir beaucoup plus longtemps. J'ai décidé de finir sur une levrette. LUI pourra nous voir, je pourrais le voir se donner le plaisir que j'offre à L'AUTRE. Je suis excitée qu'il me voit faire l'amour et que cela lui permette de bander et de jouir comme si c'était avec moi.

Allez, mon sex-toy, il est temps de bien me prendre et de ne pas faiblir.

L'AUTRE :

Elle est faite pour le sexe. Un mélange de corps de Madone et d'âme de salope glorieuse. C'est une forme d'expression pour elle. Elle m'a invité à venir lui faire l'amour sous les yeux de son mari avec un naturel désarmant. Comme si c'était une chose aussi évidente que d'inviter un ami à une soirée spagetthi-bolo. Avoir un spectateur lorsque je fais l'amour n'était pas une évidence. Mais j'ai vite fais abstraction du "public". Son corps est un maëlstrom qui capture toute l'attention. Et sa chatte… Un vrai appel à la gloutonnerie. J'en avais l'eau à la bouche. J'ai sorti le grand jeu, j'ai fait appel toute la science du cunnilingus que j'aie pu assimiler. C'était mon grand chelem, j'ai tout donné. Faire jouir une femme avec ma bouche et toujours un grand étonnement pour moi. Et un grand éblouissement aussi. Sentir palpiter son ventre, goûter son sexe, entendre son souffle s'épaissir de ses gémissements, percevoir l'arrivée de l'orgasme et prendre de plein fouet son corps se révoltant. Cela me laisse toujours l'impression de participer à un rituel chamamique. Elle a eu l'air d'apprécier.

Mais je ne peux quand même pas m'enlever de l'idée que je suis un pion dans leur petit jeu de "regarde moi baiser avec un/une autre, mon bel amour, ma déchirure". Je suis peut-être un pion, mais un pion heureux, un pion qui fait l'amour à un des cons les plus superbes, à une des femmes les plus charnelles qu'il n'ait jamais eu l'occasion de baiser.

Tiens, Lui vient d'ouvrir sa braguette… Elle me demande de la prendre en levrette… En levrette, bordel ! Cette femme est un don de Dieu. Oh mon Dieu ! Ce cul… Je suis en train de baiser une héroïne de Manara. Je suis mort et je suis au paradis, il n'y a aucune autre explication possible…

C’est l’amour à la plage…

C’était en 1986. J’avais 14 ans. Valérie, ma tante, m’avait proposé de m’emmener avec elle sur les côtes du Nord pour deux semaines de vacances. Pas le glamour de la Côte d’Azur mais c’était déjà ça, mes parents ne pouvaient nous emmener en vacances cette année-là, et puis, je l’aimais bien tante Valérie. Elle avait un franc parler et un humour corrosif qui m’enchantaient. Elle jurait comme un charretier sous amphétamine et pouvait, par sa répartie, clouer au pilori n’importe quel abruti qui s’amusait à « exposer sa connerie avec la même assurance et fierté qu’un clébard en rut montrant sa bite aux passants », dixit ma tante indigne.

Elle me paraissait « vieille » à l’époque alors qu’elle était plus jeune que moi au moment où j’écris. Elle abordait, seins en avant, la trentaine. Dans la famille, elle était un peu à part. Son absence de retenue et sa vie amoureuse n’étaient pas vraiment dans les standards. Elle lisait aussi beaucoup. J’en ai bien profité. Elle me disait : « Vas-y ! Sers toi. Prends ton pied, mon petit. En plus, lire est un remède préventif contre la bêtise. » J’ai lu, grâce à elle, mes premiers ouvrages « mauvais genres ».

« Tu viens à la mer avec moi ? Tu te feras moins chier qu’avec tes parents. Je les aime bien mais tu t’emmerdes un peu avec eux, non ? » Elle riait et moi aussi. « Et puis, tu vas peut-être pouvoir sortir avec quelques adolescentes délurées, hein ? » Je rougis tellement qu’elle ironisa : « N’aie pas honte. Tu vas devoir y passer, comme tout le monde, mon vieux ! » Et elle me claqua le dos en se marrant plus encore. Je toussais autant de son coup de battoir que de la gêne.

Nous fîmes la route dans sa 205 Junior avec ses fauteuils en Jeans. La scie hantant les ondes radios est encore incrustée dans mon lobe frontal : “L’amour à la plage”.

Muriel Moreno et Valérie avaient des points communs : leur aplomb et une féminité affirmée mais aussi, je dois vous l’avouer, d’avoir jouer les rôles principaux dans certaines de mes séances de masturbation. J’imaginais les longs cheveux de la chanteuse, flux et reflux sombre sur mon torse, trouvant leur pendant entre ses cuisses qu’elle avait largement écartées pour me chevaucher. Quant à ma tante, succédané tout à fait honorable de Brigitte Lahaie, j’avais élaboré deux ou trois scénarii où je la surprenais, sans le vouloir, dans sa salle de bain ou sa chambre. Le son de sa voix, la douceur de ses gestes, presque maternels, m’autorisant à venir coller ma peau contre la sienne. Elle m’initiait – tantôt douce tantôt autoritaire – aux arcanes de la jouissance féminine guidant mes doigts et ma langue. Des fantasmes faits main entre le porno, encore un peu libertaire, du début des 80’s et l’esthétique de RanXerox, qui vous forgent une libido en deux coups de cuillère à pot et sans doute moins brutalement que les résultats de recherche du tag #aunt dans un Tube porno quelconque.

La mini-jupe relevée sur les cuisses de Valérie durant le trajet, sur lesquelles je jetais des regards furtifs au son des “Aou cha-cha-cha !” de la radio, me rappelèrent mes branlettes quasi incestueuses.

Aujourd'hui je suis persuadé qu'elle m'avait percé à jour. Et qu'elle s'en amusait. Son demi-sourire lorsqu'elle me dit : "Il fait chaud comme dans le slip d'un adolescent ! C'est terrible !" va au-delà du simple bon mot, vu avec quelques décennies de recul.

Elle avait réservé un bungalow dans un camping de bord de mer. Dès notre arrivée, elle me força à aller sur la plage pour : "ne pas louper une seule minute de bronzage parfait et pouvoir mater tous ces corps dénudés dans cette une parfaite acceptation sociale de l'exhibitionnisme que sont les plages publiques."

Il y avait deux chambres, elle me désigna la plus petite :

— Désolé mais je prends celle avec le grand lit. Je compte bien le remplir de temps en temps. "Sea, sex and sun" mon petit !"

— Pas de problème. C'est toi qui m'invite… bredouillais-je, confus.

— Mais si tu as besoin de mon lit, dis-le moi. Tata saura s'éclipser. Je prendrais ta chambre pour te laisser explorer les sables émouvants de la petite qui aura le bon goût de s'amuser avec mon neveu préféré.

Elle aimait beaucoup citer Gainsbourg. Et moi, j'étais passé de vermillon à cramoisi.

Ce qui m'amène à écrire arriva à la fin de la première semaine de notre séjour, un samedi soir. J'avais déjà passé une semaine à lire d'excellents romans extraits de la bibliothèque de Valérie : « Dune » d'Herbert, "Le carnaval de fer" de Brussolo et "Simetierre" de King avaient occupés mes journées à la plage entre deux fous-rires avec ma tante et le matage discret de toutes ses courbes et creux que l'on devinait sous les maillots. Ah ! L'émouvant souvenir des quelques poils pubiens dépassant discrètement de l'entre-jambe du bikini de cette naïade à peine plus âgée que moi… On ne dira jamais assez le pouvoir érotique du poil. Je sais que mon petit compliment à l'animalité de la pilosité, exhausteur de la libido sonne comme un larsen dans le Te deum du porno glabre que l'on nous joue mais, foutre bleu !, celui qui ne connaît pas le plaisir de caresser, de jouer avec la toison d'un sexe autre que celui que Dieu a placé au bas de votre ventre est un gougnafier.

Pour en revenir à mon récit, ce samedi soir c'était "soirée disco" au camping. Ma tante m'y avait traîné. Mais je l'avais vite laissée s'amuser et danser seule. La soupe musicale qu'ils servaient me collait la nausée. Les Jeanne Mas, Gold et autre Stéphanie de Monaco pouvaient gentiment faire guincher l'embonpoint velu et la cellulite dorée à souhait des congés payés mais c'était sans moi.

Il était environ une heure du matin, j'étais en train de tourner les pages du terrifiant roman de S. King à la lueur de ma lampe de poche lorsque j'entendis des rires étouffés. Je sus immédiatement que Valérie avait ramené quelqu'un. Je souris. Ma tante était vraiment terrible. J'essayais de me concentrer sur le récit. Je n'eus pas de chance : je tombais assez vite sur ce passage où la femme du personnage principal l'accueillait, après une journée éprouvante, en lui faisant couler un bain. Il s'ensuivit une scène de masturbation avec un gant de toilette qui n'a jamais quitté ma mémoire. C'est alors que les gémissements de ma tante commencèrent.

Ça faisait beaucoup.

Alors, je fis une chose que je ne m'explique pas, même après toutes ses années : j'éteignis ma lampe et je me glissais le plus discrètement possible hors de ma chambre. La lune éclairait le minuscule couloir au bout duquel était la chambre de Valérie. La porte n'était pas totalement close. J'approchais. Allongée sur le lit, elle caressait les cheveux de son amant dont la tête oscillait entre ses cuisses. Chacun de ses soupirs soulevait ses seins blancs aux mamelons gonflés. Je vis sa main droite se diriger vers le sexe qu'il léchait avec un certain talent si j'en croyais le souffle de Valérie. L'intensité des bruits mouillés que provoquaient ses libations monta d'un cran. Elle saisit son sein gauche à pleine main, pinçant entre deux phalanges, le téton. Son dos s'arqua, elle remonta les genoux, s'ouvrant plus largement encore. Son orgasme monta avec autant de lenteur que de puissance. Elle jouit dans un "oui" sans fin. J'étais paralysé devant l'intensité d'un tel plaisir. Je pouvais presque en sentir "l'épaisseur". C'était de la magie.

Elle repoussa soudain la tête de son lécheur d'un soir pour se mettre sans ambages à quatre pattes. C'est à la lueur de la Lune que je fus saisi par la beauté de son cul tendu et de la brèche luisante au milieu de cette touffe blonde. Cela ne dura qu'un instant mais je sais que parmi les dernières choses que je verrai avant de mourir, son sexe éternellement émouvant sera de celles-ci.

Lorsqu'elle jouit à nouveau, plusieurs fois, je n'étais plus spectateur. Je m'étais presque enfui vers ma chambre. J'avais crû, alors que le ventre de son partenaire – dont je ne garde aucun souvenir – claquait contre son cul, accrocher son regard.

Je me suis masturbé plusieurs fois cette nuit là. Le lendemain, elle ne me fit aucune remarque, autre que : "J'espère que je… nous n'avons pas fait trop de bruit, hier soir ?"

Elle sourit lorsque je tentais de simuler mon étonnement et expliquait que je m'étais vite endormi.

Jusqu'à aujourd'hui, je n'ai jamais su si elle m'avait vu. Statue de sel dans l'entrebâillement de la porte. Jusqu'à aujourd'hui. Ma tante est morte hier. Un cancer du sein. Celui que je lui avais vu caresser. Elle avait laissé une enveloppe pour moi. Sur un beau papier à lettre, quelques phrases : "J'espère que cette nuit là, je t'ai révélé, sans trop de maladresse, un peu de la beauté de la vie que je vais quitter. La prochaine fois que tu feras jouir une femme, fais le comme un hommage à ce que je t'ai montré ce soir-là. Et n'oublie pas de prendre soin de mes livres, ils sont à toi."

Ton cul, lettre érotique.

Marylou,

Il est temps, ma belle absente, de t'écrire une lettre dont ton cul sera l'alpha et l'oméga. Palimpseste sur lequel, sans me lasser jamais, j'écris et réécris ma quête. Celle de ton plaisir dont je distille une pauvre liqueur qui me réchauffe, un peu, l'âme et le corps. Mais elle n'est rien face au brasier qu'est ta jouissance lorsque, ton cul tendu vers moi dans une levrette fiévreuse, tu utilises l'impératif ; lorsque, mes mains crispées sur les courbes généreuses de tes fesses, sculptant ta chair comme le marbre, j'observe la graphie de ma bite devenue calame. Fasciné par les vagues que créent le ressac de mon bassin sur ton cul, subjugué par la force que tu emploies pour te fracasser sur mon corps rythmant le crescendo de l'orgasme final. Tu prends le contrôle alors que je tente, désespéré, de garder le mien afin que tu jouisses au plus haut de la vague. Je ne le quitte plus des yeux quand je gémis, quand je te supplie de venir, de me laisser jouir, enfin. Ton cul devient le cœur du maelström qu'est le monde dans ces quelques secondes d'éternité où tu lâches les chiens de mon Enfer. Nous balbutions des mots sales et d'amour, l'ordure et le sublime dans le même souffle. Je te hais aussi, dans ces moments-là, pour me rendre si vulnérable, si dépendant de toi, de ton cul.

Il y a cette fois – inoubliable – où tu me demandas – exigeas – de venir sur ton cul. La main sur le con, tu écrivais une auto fiction dont j'enrichissais la prose. Tu me dis de jouir, vite. Mon chibre luisant de toi. La pourpre de mon gland contrastant avec le lait de ta peau. Ma main allant et venant, pour à ton signal, me répandre en quelques coulées sur ta peau vélin. Même en cet instant, ton cul n'était pas souillé – il ne le sera jamais – car c'est toi qui choisis. C'est toi qui décides. Toujours.

Ton cul, beau comme une âme, je le perdrai un jour. Je le sais. Tu le donneras à un.e autre. Je perdrai celui que souvent j'observe ému, à travers la porte embuée de la douche, lorsque tu déambules dans la salle de bain, donnant vie à ce petit pli sous les fesses, quintessence de féminité.

Mais je n'en serai pas attristé car tu auras, ma callipyge, écrit avec ton cul de beaux souvenirs. De ceux qui doivent revenir aux derniers instants, lorsque plus rien ne compte que l'essentiel.

Toi et ton cul êtes majuscules, mon absinthe.

#altruisme

Le gazouillis me tira de ma torpeur. Je sommeillais dans mon canapé la tête sur un coussin, un livre sur la poitrine et une demi-molle en poche. C'était le premier vrai jour de printemps. J'avais choisi de sacrifier mon après-midi à la paresse et à la lecture.

Twitter en avait décidé autrement. Je l'avais laissé en décider autrement. Comme d'habitude. L'oiseau était vorace.

@Velouria « Je ne voudrais pas passer pour un cliché pour Youporner mais je crois que je suis #horny »

Je connaissais @Velouria. Elle pratiquait le cul joyeux et la baise légère. Intelligente et sensuelle, elle était une bénédiction avec un clitoris et beaucoup d'imagination.

Je répondis :

« @Velouria @MrGrieves J'adore les clichés même si je ne vois pas ce qu'est Youporn. »

« @MrGrieves @Velouria Je passe t'expliquer. Libre ? #hypocrite »

Elle sonna une demi-heure plus tard. J'avais ouvert la porte sur un regard de défi et d'envie. Un flux non raffiné de désir. Elle m'avait empalmé le chibre à travers le tissu. Une agression caractérisée. L'autre main repoussa la porte qui en frémit sur ses gonds.

Son baiser, dévorant, m'enleva toute possibilité de protestation.

Paralysé, j'étais devenu une proie. Elle m'arracha à sa bouche en me saisissant les cheveux. J'avais encore la gueule ouverte lorsqu'elle me dit, impérieuse : "Lèche-moi". D'un mouvement sec du poignet, elle me força à m'agenouiller. J'étais docile. Surpris et aussi un peu effrayé. Et franchement excité.

Nous avions déjà joué avec des liens, un ou deux bâillons mais rien qui nous soumettait à la complète volonté de l'autre, à une soudaine réification du corps désiré. J'étais désappointé mais bandant. L'excitation nouvelle de ne rien décider, d'être un rouage dans le désir d'autrui.

Saisissant toujours mes cheveux, son autre main, d'un geste rageur, releva sa jupe. Incomplètement. Ses mouvements étaient fiévreux et désordonnés. Elle me dit, d'une voix rauque que je ne lui connaissais pas, des mots. Des mots obscènes, des mots qui puaient l'envie de baiser, le sexe brut sans autre but que la satisfaction personnelle. Des mots décuplant le désir de celui qui les crachait et laissant à celui qui les entendait le choix d'en tirer plaisir ou non. Peu leur importaient.

Elle tira sur sa culotte qui s'abaissa en une parfaite dissymétrie sur sa hanche gauche. Sur son ventre, un triangle de peau apparut. Elle m'intima l'ordre de la faire jouir. Avec ma bouche. Sa voix me parlait d'un sexe avide, qui n'avait qu'un seul but, la satiété. Et je ne servirai qu'à cela. Elle me le dit droit dans les yeux, tirant mon crâne en arrière pour mieux planter son regard au fond de ma rétine, de mon cerveau, de mon corps. Son regard était un pal. J'acquiesçais d'un faible mouvement de la tête accompagné d'un pauvre "oui" étranglé.

Elle orienta mes yeux vers son entrejambe. La culotte était agrippée à ses genoux. Une mince bande de noirceur, tranchait son pubis en deux parts égales. Son excitation qui devait la ravager depuis quelques heures avait laissé une empreinte humide sur l'empiècement du sous-vêtement, poissé les poils autour de la ligne de crête des lèvres. La matinée avait été chaude. Son con avait une flagrance profonde et iodé, un parfum étourdissant, mélange du poivre de la sueur, de l'onctuosité de la cyprine et du sucre du savon. L'eau me vint à la bouche. Elle écarta les jambes dès que sa lingerie acheva, d'une secousse du genou, sa chute. Elle dégagea sa cheville gauche de l'entrave de dentelles et de coton. Je me jetais sur sa vulve autant qu'elle m'y précipita.

Le dos appuyé sur la porte et ses vitres dépolies, elle se cambra pour me faciliter l'accès. J'ouvrais son sexe d'un coup de langue long et profond. Je n'utilisais pas mes mains, elles restaient ballantes le long de mon corps. J'explorais et caressais ses chairs avec la seule aide de mes lèvres et de ma langue. Elle pressait mon visage sur son bassin et jurait. Salomé se donnant du plaisir avec la tête de Saint Jean-Baptiste. Elle m'invectivait comme jamais elle ne l'avait fait.

Ma stupéfaction grandissait, mon obéissance et mon implication dans son plaisir aussi. Je me découvrais une vocation d'objet. Je me sentais utile.

Reptation humide de mes lèvres sur son sexe. Je ne laissais aucun pli dans l'oubli, son clitoris était le centre du vortex que dessinait ma bouche.

Sur mon menton et sur ses cuisses coulaient nos sécrétions mêlées. Je m'abreuvais à sa sombre fontaine et m'en allait la doigter. Branlée et léchée, elle jouit violemment. Elle prononça un oui long comme un cri d'agonie.

Son plaisir prit, elle m'arracha à son ventre. Me laissant à genoux et hébété. Je la regardais replacer sa jupe et son chemisier.

— Tu t'en vas ?!

— J'ai des choses urgentes à faire.

— Enfin tu ne peux pas me laisser comme cela… Pas après tout ce que je viens de faire.

— Premièrement, je fais ce que je veux de tout ou partie de mon corps. Et deuxièmement, si tu ne fais pas de cunnilingus avec un minimum de renoncement et d'abnégation, tu vas au devant de grandes désillusions.

— As-tu vu dans quel état tu me laisses ?! suppliais-je en montrant le renflement sous le bleu lavasse de ma paire de Levis. On frôle la cruauté gratuite !

— Je déteste la "cruauté gratuite". C'est du gâchis. Me connais-tu si mal ? Je déteste la gabegie en matière de cruauté. Dis-toi que je renforce tes capacités de résistance et que je bétonne ton périnée comme une plage de la Côte d'Azur.

— Mais…

— Tu es gentil mais j'ai des choses à faire moi. Je ne lèche pas des chattes à la demande, j'ai un travail sérieux, Monsieur, m'acheva-t-elle moqueuse. Je te laisse ma culotte. Je déteste remettre une culotte humide. J'en ai toujours une ou deux dans ma boîte à gants

pour ce type d’occasion. Tu n’as qu’à te soulager dedans ou en te la collant sur le nez, tu choisiras mieux que moi ton mode masturbatoire. Bisous et à tout à l’heure.

— Mais…

Le bruit sec de la porte se refermant clôt ma nouvelle tentative de supplique.

Après quelques minutes, l’oiseau se remit à siffloter : « @Velouria N’oublie pas : l’ #altruisme est la plus belle forme d’ #erotisme #cœuraveclalangue »

Aveugle – 1. Révélation

“Ferme les yeux.”

Il lui souffla cette phrase au creux du cou. Là où palpite le cœur.

“Je t’apporte la nuit.”

Puis elle sentit l’étoffe couvrir ses yeux, le frottement du tissu. Elle entendit le crissement d’un nœud que l’on serre, comme le cri d’agonie d’un petit animal. L’ombre des persiennes était une oasis. L’été brûlait tout dehors. Odeurs d’herbes sèches et de draps fraîchement lavés. La chaleur de son souffle, l’impact des lèvres et les aiguilles de la barbe naissante composent un baiser. Leurs langues, par la pointe, entrent en contact. Le venin est injecté. Le temps se suspend. Une onde aigre-douce lui descend le long du dos, jusqu’au ventre. Puis il y a l’arrachement, celui de ses lèvres qui l’abandonnent. Il s’éloigne pour la regarder, elle le sait. Elle perçoit sa respiration. Régulière. Il aime le contrôle, elle a décidé de s’y soumettre.

Elle sent ses doigts caresser sa joue, son front et venir effleurer sa bouche. Elle ouvre les lèvres et ils s’enfoncent un peu. De la langue, elle lèche la pulpe du plus aventureux puis le suce et le saisit entre ses dents. Sans violence mais fermement. Le message est passé. Elle le relâche et sa bouche, à lui, revient, plus affamée. Elle sait que son cou sera la prochaine cible.

Elle essaie d’anticiper – évidemment sans succès – l’emplacement de chaque baiser. Elle a ce petit mouvement de repli irrépressible à chaque fois. Elle sent, à ses lèvres, qu’il sourit, qu’il s’amuse de ce jeu. De courts baisers, perles sur un chapelet, et de plus longs, affamés qui veulent dévorer, marquer le corps pour atteindre le cœur. Et le sexe qui devient brûlant. Et la mouillure du désir qui croît. Sa main parcourt ses cheveux. C’est un point de moindre résistance chez elle, il le sait. Elle courbe le cou pour l’offrir plus encore à la caresse. Elle entend le son imperceptible des cheveux glissant sous ses doigts. La caresse est si douce. L’impression de se laisser flotter sur une eau si saline qu’on ne peut y couler, juste se laisser dériver. Lentement.

Soudain, elle tressaille. Le baiser se fait carnassier. La langue comme une vrille veut percer la peau maltraitée. Le goût du sang, dans sa bouche à lui, elle le sent presque. Le poing se referme. Il saisit les cheveux à pleine main pour exposer la gorge. Le souffle s’accélère. Le sien. Et l’autre. Le feu, fluide, se répand dans son corps jusqu’au fond de sa chatte. L’impression d’une révolte de ses entrailles. Un spasme atrocement agréable.

Le sein est devenu sensible, gonflé et dur. Les aréoles saillantes sont réceptives jusqu’à la douleur. Entre ses jambes, elle sent la pression. C’est là qu’y résonne, violemment, le

battement, la pulsation qui vient de loin, là, tout au fond, du cœur. Son bras se tend, effleurant la hanche et la main heurte, saisit, presque maladroitement, son sein. Le baiser qui ne cesse pas devient brûlure. Elle ne peut s'empêcher de gémir. Un peu. Elle sait ce qui va arriver, elle l'attend. Mais la surprise la fait quand même tressaillir lorsque la pointe de l'aiguille lui pénètre le sein. Il vient de pincer le mamelon. Et il serre. Il fait rouler entre ses doigts cette pointe de chair sombre.

Une connexion se crée, violente, entre ces douleurs délicieuses. Du cou au sein, un filament rougit, devient incandescent. La secousse l'ébranle et elle ouvre la bouche. Le soupir est léger comme le vent coulis entrant par la fenêtre occultée. Il fait chaud. La sueur coule le long de ses tempes, dans son dos, entre ses cuisses. Elle perçoit le cheminement aléatoire des gouttelettes. Son palais s'imprègne du musc de leurs épidermes et du poivre de leurs sueurs.

La bouche relâche enfin sa proie. Demain, sur son cou, il y aura une marque. Elle la portera fièrement comme il lui arrive de garder sur son corps, toute la journée durant, son odeur ; celle de sa sueur, de sa semence comme une relique, le souvenir organique de ce qui ne dure pas.

Il lui baise le visage par petites touches inattendues, imperceptibles ou précises comme un clou dans une poupée vaudou. Son visage est parcouru par sa bouche comme le feraient les mains d'un aveugle. Elle devine le sel déposé par la chaleur sur sa peau, elle en a un peu sur ses lèvres. Il dévore son menton et sa gorge à pleine bouche. Sa main se pose sur le côté du visage pour le caresser du bout des doigts. Il l'embrasse, à peine, pour lui faire entrouvrir les lèvres. Elle le fait, par réflexe et envie, puis il se retire vivement ; il joue. De son aveuglement, de sa nuit. Elle sourit, elle aussi. Appréciant le jeu. L'étreinte subitement se resserre sur le sein et son sourire prend une autre tournure. Sa chair asservie par une autre chair, délicatement rudoyée, lui fait basculer la tête en arrière, dans un long gémissement. Mais il n'y aura pas de répit.

Les baisers sur ses lèvres sont lents, très lents et imprévisibles. Il est au dessus d'elle. Si proche d'elle. Qu'elle sent, sur son visage, son souffle aller et venir. Elle pose une main sur son cœur pour le sentir battre. Sa peau est humide et brûlante. Et sa bouche s'ouvre, encore et encore attendant sa langue, attendant qu'il ajuste ses lèvres aux siennes. Elle veut le baiser. Il joue. Puis il s'arrête, il s'approche, sans précipitation. Elle sent la langue fouiller sa bouche et éprouver, enfin, sa résistance. Il y a un murmure indistinct et le son du tissu qui se froisse. Le baiser dure, sublime.

Subitement il se retire, elle est décontenancée et c'est à ce moment précis qu'il frappe. Au cœur. Sa main enserre sa vulve. Entièrement. Elle ne peut réprimer sa surprise puis son approbation lorsque la caresse commence. Abrupte, enveloppante. Préparatoire.

Elle sent sa main, comme une coupe, recouvrir son sexe. Elle est humide. Prête. Avide. L'étreinte des doigts sur les lèvres de son sexe, une caresse sourde sur son clitoris. Le

majeur se distingue. Il cherche son chemin. Il écarte les plis, il se fraie une voie. Avec toute la mesure qui sied au supplice. Il sait ce qu'il fait. Dans sa nuit, elle écoute son corps lui raconter ce qu'il voit. Il pénètre, un peu. Elle expire, plus fort. Parcourant l'entrée du vagin, il prend son temps et remonte le long du sillon. Son clitoris est une pulsation, un point focal que tout son corps observe.

« Veux-tu d'abord jouir de mes doigts ? Puis de ma langue ? »

Elle le veut, l'évidence est là, flagrante mais il veut qu'elle parle. Les mots l'excitent. Les excitent.

« Je veux jouir. »

Il laisse son majeur s'enfoncer. Sa respiration se fait sifflante.

« Ce ne n'est pas ce que je t'ai demandé. Comment veux-tu jouir, d'abord ? »

Les mots sont murmurés, très doucement, à l'oreille.

« Tes doigts… D'abord, tes doigts. Remplis-moi de tes doigts. »

Elle sourit.

« Bien sûr. »

Deux. Elle sait que deux doigts pénètrent doucement. Ils s'enfoncent pour venir caresser les parois de son vagin puis remonter vers la face cachée du clitoris. Son pouce est sur son clitoris, il le presse, le caresse. Variations sur un même thème. Elle aime sentir les doigts la fouiller, l'explorer, avec douceur et intelligence avant de la ravager. Sans aucune pitié.

Sous le bandeau, elle ferme plus encore les yeux. La pulsation, née du mouvement des doigts, s'est libérée de leurs rythmes. Elle prend de l'ampleur. Son sexe, son ventre et puis le reste de sa chair entre en résonance avec elle. Elle se cambre sans en avoir conscience, comme une tentative d'échapper à ce plaisir acéré, et elle jouit dans un long gémissement entre douleur et victoire. Sous ses paupières, des tâches de lumières étranges dérivent. Elle prend conscience de la brûlure émanant des muscles contractés, comme prêts à rompre, de ses fesses et des soubresauts erratiques de son ventre. Il ralentit et retire avec précaution ses doigts de son sexe détrempé.

Elle essaie de reprendre son souffle. Il caresse son ventre du bout de ses doigts humides de sa cyprine. Elle visualise les arabesques luisantes et ses doigts-calames. Elle sait ce

qui va suivre : il va la lécher, il ne renonce que lorsqu'elle lui dit non. Il le fait bien. Mais aujourd'hui, elle veut qu'il la baise, là, sur le champ. Elle veut sentir sa queue en elle, elle veut qu'il la cloue sur ce matelas.

"Baise-moi. Prends-moi, je veux ta queue."

Elle écarte les cuisses et se met à se caresser. C'est brouillon, absolument indécent presque grotesque, mais elle est aveugle. Elle ne voit pas son regard, elle s'oublie avec le bandeau, elle oublie le regard de l'autre, le sien aussi, sur son propre corps, son désir. Alors elle se branle comme on se goinfre, comme une mauvaise actrice porno. Elle veut qu'il bande, qu'il bande à en avoir mal et que cette queue se retrouve en elle. C'est un désir violent, infiniment violent. Elle veut la complétude, le corps de l'autre dans le sien. Elle veut entendre sa peau claquer contre la sienne, elle veut sentir l'odeur âcre de leurs sueurs mêlées, elle veut le rut et se faire couvrir comme une chienne en chaleur. Elle veut être une salope au cul si enflammé qu'il en sera flamboyant.

"Putain ! Tu vas me baiser ?!" Elle sent l'orgasme poindre sous ses doigts. Déjà. Elle est presque effrayée par ce qu'elle devient. Elle a le désir aveugle. En la privant de la vue, il lui a ouvert les portes d'un désir animal, sans honte, sans crainte du jugement.

Il saisit ses chevilles et, levant haut ses jambes, il la pénètre violemment. Elle n'a pas mal, elle n'a pas peur de cette soudaine brutalité, elle l'a invoquée, elle est là.

"Défonce-moi ! Vas-y ! Baise-moi vraiment !"

Chaque coup de rein de l'amant fait trembler ses seins gonflés et durs. Elle continue de se branler et, de son autre main, se caresse la poitrine sans aucun ménagement, ses doigts empoignent, tirent sur les mamelons. Il grogne comme un animal. Il est devenu ce qu'elle voulait : un animal à coït, une bête de somme de la baise.

Dans ses ténèbres acceptées, elle s'est entièrement soumise à ce corps qui, à grands coups de reins, la fait trembler et gueuler son plaisir sans la moindre retenue. Elle sait qu'elle lui parle et qu'il lui répond, elle sait que c'est sale et elle sait qu'elle n'en a rien, absolument, rien à foutre. Elle s'autorise à jouir. Vraiment.

Et soudain, dans son esprit, arrivent les images. Celles des hommes qu'elle a désiré depuis qu'elle découvrit qu'entre ses jambes certains faisaient naître le feu et l'eau : le prof d'Histoire-Géo de 5e, Dominique, un ami de son père, Kevin, le beau gosse de la 3e B, David, en licence d'histoire, quelques visages et corps au nom sans aucune espèce d'importance et puis, il y eut Alexandre… Son premier amant, celui qui l'avait dépucelée un soir de juin dans sa chambre d'étudiant. Il était un peu plus âgé qu'elle. Il avait été délicat, gentil et elle avait joui. Rare la première fois, ses copines lui avait confirmé. Elle avait eu de la chance.

Il lui avait aussi brisé le cœur, mi-juillet, en la quittant. Son premier vrai chagrin d'amour, se faire déchirer le cœur pour la première fois, ça reste, ça ne s'oublie pas. Il lui avait fait découvrir l'amour, son corps et le plaisir, ça aussi, ça ne s'oublie pas (son premier cunnilingus… elle avait joui presque paniquée par l'intensité de l'orgasme). Il l'avait quitté avec délicatesse, sans brutalité, une histoire de changement d'université et de trop grande distance. Elle y avait même cru. Elle avait pleuré une semaine entière.

Il est mort, un beau matin d'août, sur une petite route de campagne, en rentrant chez lui après son job d'été en usine. Un chauffard ivre qui roulait trop vite. Une mort injuste et banale. Elle avait encore les images du téléphone qu'elle décrocha et de la voix de sa meilleure amie qui lui dit : "Alexandre est mort… Un accident, ce matin… tôt." Quand la douleur, au milieu de sa poitrine, a implosé, ce fut au-delà du sensible. L'impression de s'effondrer sur elle-même, de se racornir, de se replier dans un bruit de tôles froissées sur la pointe de douleur derrière son sternum.

Elle n'avait pas pleuré à l'église, ni quand le cercueil avait été descendu dans le caveau. Elle était "sèche", elle avait trop pleuré les jours précédents. Elle ne fit pas l'amour durant deux années. Elle se masturbait parfois et finissait en larmes.

En cet instant précis, alors qu'elle gueulait des encouragements obscènes et poussait des cris de jouissance, Alexandre apparut. Un sourire doux sur son visage, ce sourire qui lui mettait les larmes aux yeux lorsqu'elle se disait qu'il n'était que pour elle. Ils étaient dans sa chambre d'étudiant, il la caressait doucement et l'embrassait. Elle le pressait contre elle, caressant ses cheveux bruns, si épais. Il était en train de la masturber, la main glissée dans son jean. Elle fermait les yeux et lui disait des "je t'aime" aussi naïfs que sincères.

Derrière son bandeau ce qui se passait était délicat et paisible autant que ce qui se jouait entre son corps de femme dorénavant mûre et celui de son amant était violent, sans retenue et presque bestial. Elle éprouvait la sensation palpable, étonnement claire, de l'ubiquité : deux femmes allaient jouir et ces deux femmes étaient elle.

Elle sentit qu'il lui arrachait le bandeau. Elle hurla "non !" mais c'était trop tard. Alors elle garda les yeux fermés. Elle le fit si fortement qu'elle en avait mal. Il lui disait : "Regarde-moi ! S'il te plaît regarde-moi ! Je vais jouir." Elle aussi allait jouir, mais elle ne voulait pas ouvrir les yeux, pas maintenant. Elle voulait jouir avec Alexandre revenu des limbes par le corps de son amant. Elle disait non de la tête, comme une hystérique, une folle – elle le sentait bien – en gémissant des "non" à peine articulés. Sa main accéléra le mouvement sur son clitoris et, lui, quoiqu'elle fasse n'allait pas s'arrêter. Il allait la baiser jusqu'au bout et fort Elle avait agrippé ses genoux, elle était ouverte comme un gouffre et il la remplissait de son désir brut. Elle l'avait provoqué, conditionné pour cela.

Elle jouit en hurlant le prénom de son premier amour, la voix brisée et le sexe ravagé par la douleur du plaisir.

Elle se sépara sans aucune délicatesse de l'amant le soir même. Il lui était devenu insupportable, sa simple présence lui paraissait odieuse. Il avait voulu jouer avec elle, décider des chemins que prendrait son plaisir, mais il avait échoué. Il la voulait aveugle, elle avait accepté, elle l'avait voulu. Mais il fut un Orphée libérant trop tôt Eurydice des ténèbres.

Il n'aurait jamais dû lui rendre le jour à cet instant là ; il n'avait pas su tenir la promesse de la nuit. Comment aurait-il pu savoir que, derrière le bandeau, elle était revenu dans les bras d'un mort, qu'elle avait traversé le Styx et que c'était la lumière d'un premier amour et la chair de l'amant-fondateur qui étaient venus à elle ? Elle comprenait qu'il ne pouvait savoir mais elle lui en voulait, tellement. Il avait tenté de lui reprendre son regard, bien trop tôt. Il avait failli rendre aux ténèbres Alexandre, le lui enlever, une fois encore.

Il a été de trop.

Par mon sang

B.O : "I bleed", Pixies

Je restais plusieurs jours, plusieurs semaines même, sans nouvelles. C'était dans ses habitudes. Rien d'inquiétant. Et pourtant, je m'inquiétais. Pour moi. Inévitablement je sentais naître la dépendance. Je me savais pris. Maintenant, je le vois, je l'admets. Maintenant qu'il est trop tard.

Je fus comme hébété durant quelques jours. J'avais joui comme jamais, certes, mais c'était ce qui m'avait amené à cela qui me troublait.

J'avais joui dans la soumission et la contrainte, j'avais joui contre mon gré. J'avais éprouvé le plaisir profond, intense de ne rien contrôler. J'avais aussi pris mon pied en léchant ma propre semence sur sa chatte. Et cela avait été merveilleux. Tellement merveilleux. J'avais ressenti tant de plaisir à n'être rien d'autre qu'un instrument.

C'est encore par un texto qu'elle refit surface.

— Bonjour, remis de ton expérience ?

Je pris mon temps pour répondre. Je voulais peser les mots, trouver les bons.

— Difficilement, je dois te l'avouer.

— À lieu à part, expérience particulière. Je t'avais prévenu. On joue à des jeux de grands, mon ami. Tu peux arrêter, rien ne t'oblige. Rien. Je comprendrais.

Manipulatrice. Salope manipulatrice. Elle savait que je ne voudrais pas arrêter.

— Non.

— Non quoi ? Sois plus clair.

Pute ! Tu veux que je te le dise. Tu veux que je me plie. Tu veux…

— Je veux continuer. Vraiment.

— Bien. J'apprécie ton enthousiasme.

Merci… madame. Merci de m'humilier. Vraiment…

— Ce soir ?

Non. Putain, non ! Je ne suis pas à ta disposition. Tu vas attendre. Merde ! Tu vas attendre.

— Oui.

— Bien. 20h. Entre, ce sera ouvert.

Et voilà. J'avais dit "oui" comme le clébard que j'étais. Fait chier…

Lorsque j'entrais dans la chambre. Un lit d'une blancheur immaculée, rehaussée par l'éclairage braqué sur lui, trônait au milieu de la pièce. L'obscurité, autour, était profonde

Et c'est d'elle que vint sa voix.

— Mets-toi à l'aise.

— Nu, donc ? ironisais-je

Un ricanement précéda sa réponse.

— Allons à l'essentiel. Tu as raison. Allonge-toi.

Je me retrouvais nu, sur le dos, sur ce lit aussi blanc qu'un linge.

— Tu te décides à apparaître ou vais-je passer la soirée à parler à une ombre parmi les ombres ?

— Me voilà.

Elle sortit lentement de l'obscurité. Elle portait un long déshabillé rouge – en satin – avec un profond décolleté. Mais mon regard quitta rapidement son corps. Quelque chose brillait au bout de sa main. La droite. Une lame… une lame de rasoir droit.

Putain ! Ça devient glauque… Barre-toi !

Je restais allongé. Ce n'était pas la peur qui me paralysait, non, j'étais curieux… curieux et impatient. Excité aussi. Où allait-elle m'emmener cette fois ?

— Tu n'as pas peur ?

— Étrangement, non. Je devrais ?

Elle leva la lame et la regarda.

— De ceci ? Non. C'est un accessoire. De celle qui la tient ? Peut-être… et elle sourit en me fixant.

— Théâtrale. Toujours.

J'ironisais, je me donnais une contenance alors que j'étais, nu, allongé sur un lit, la bite et les couilles à portée de lame d'une femme qui me paraissait être de moins en moins concernée par la notion de limite dans les jeux érotiques.

— Tu me fatigues… Combien de fois faudra-t-il que je te dise que tout est mise en scène ? Tout. Le sexe comme le reste. Tout le reste.

Elle posa le bout de la lame sur le haut de ma cuisse.

— Peut-être devrais-je le marquer dans ta chair pour que tu n'oublies plus ? Qu'en penses-tu ?

Un seul geste. Un seul petit mouvement et je me viderais de mon sang ou je perdrais ce qui faisait, anatomiquement, de moi un homme.

Et je me mis à bander…

Bordel… tu es aussi taré qu'elle…

— Bien.

Et elle appuya. Peu. Très peu. Le sang commença à couler vers l'intérieur de la cuisse, vers mes couilles. Aucune douleur.

Je regardais avec fascination cette coulée épaisse et fine descendre sous mes gonades. J'imaginais la tâche écarlate se former doucement sur le drap blanc.

— Je saigne.

Je ne trouvais rien d'autre à dire. Ce n'était ni une plainte, ni une question. J'énonçais un fait simple, évident.

— Moi aussi.

Je la regardais, surpris. Cherchant un sens à sa réponse. Elle avait ce demi sourire indiquant que tout était pensé, prévu, planifié.

— C'est pour cela que j'ai tant attendu pour te faire à nouveau jouer dans mon petit théâtre personnel. Je devais saigner. Moi aussi.

Je la regardais interdit. Puis je compris. Enfin.

— Tu attendais d'avoir tes règles ? demandais-je en me maudissant pour être aussi niais et lent à la détente.

— Oui. Mais je ne serai pas la seule à perdre, ce soir, mon sang. Cet outil nous mettra à égalité. Une certaine forme d'égalité.

Je compris que la blancheur des draps, du lit était, là aussi, un effet de mise en scène. Nous allions baiser et saigner dans un écrin blanc, une pyrotechnie d'hémoglobine.

Elle ajouta :

— D'où l'intérêt du lit immaculé… Théâtralité, toujours.

— Grand Guignol peut être ?

Elle sourit. Froidement. Je frissonnais.

— Je jouis plus fort lorsque j’ai mes règles, mon ami. C’est une sorte de grande marée d’équinoxe des hormones. Je prends un plaisir plus profond, plus intense…

— Plus coupable, peut-être ? l’interrompis-je

— Peut-être… Hypothèse intéressante, Watson. Très intéressante.

Un nouveau geste, rapide, précis. Sur le haut de l’autre cuisse, une goutte perla, enfla puis coula.

Elle glissa une main sous le déshabillé et fit glisser sa culotte. Je l’entendis tomber sur le sol. Un bruit différent de celui du simple chuchotement d’un tissu heurtant le parquet.

Elle mit un pied sur le lit puis grimpa. Jambes écartées au-dessus de mon bassin, elle me dominait.

— Branle-toi.

Il ne me vint pas à l’esprit de dire non. Je n’avais aucune velléité de désobéissance. Pas la moindre trace.

Je bandais déjà. Je pris du bout des doigts mon sexe et commençais, lentement, par découvrir le gland. La première sensation de la masturbation lorsque le prépuce, tiré vers le bas, dévoile cette masse de chair à la forme étrange est délicieuse. Je la prolonge toujours. Chaque millimètre de peau qui s’ouvre comme celle d’un fruit trop mûr sur une chair collante et sanguine renvoie le long de ma bite dressée et jusque dans mes couilles une onde vaguement douloureuse et délicieuse. Comme un prologue. C’est cela. C’est un prologue au plaisir qui va venir.

Elle me regarde droit dans les yeux. Aucun sourire.

Je sens un impact. Léger. Sur ma bite et ma main. Quelque chose de liquide.

Une goutte de sang. Son sang. Tombée sur ma main, s’étalant sur les doigts. Un sang sombre aux reflets plus clairs.

Surpris, je m’arrête.

— Continue. De quoi es-tu surpris ?

Je reprends.

Sa main, celle qui tranche, bougea. Je ne pus réprimer un frisson. Je surpris un sourire satisfait sur ses lèvres. Un peu au-dessus de la hanche, elle écarta le satin du déshabillé de son corps et commença à l'entailler, le découper jusqu'au bas. L'étoffe ne résista pas, aucun bruit de déchirure. Le fil du rasoir était impitoyable et le geste assuré. Précis.

Un des pans s'ouvrit pour venir s'arrêter à l'aine juste avant de révéler son sexe.

Je me branlais toujours. Un autre impact. Sur mon pubis, sur mes poils courts taillés, à la base de ma bite.

À partir de l'entame, elle découpa, autour de son bassin, le vêtement. Ça ne prit que quelques secondes. Négligemment, elle jeta au loin la dépouille du déshabillé. Une écorcheuse.

Elle était nue à partir des hanches.

Sa vulve était au centre de cette nudité. Une légère bande de poils courts et noirs descendait vers ses lèvres qui, elles, étaient glabres.

Une petite goutte sombre perla.

Je me masturbais. Toujours.

Elle descendit la lame, vers son pubis et la glissa dans sa fente, la partie non tranchante du rasoir. Le spectacle était terrifiant. Il était aussi fascinant.

Bordel ! Tu es trop con… barre-toi !

Elle fit glisser doucement l'acier caressant son clitoris.

— Tu vois ? Moi aussi j'aime me branler.

Une goutte. Sur mon gland. Je la regardais, par mes gestes, s'étaler sur mon érection.

Ça sentait la sueur, le sang et la peur. Ma peur. Et cela m'excitait. Beaucoup. Trop.

Elle retira la bande d'acier. Elle brillait là où les traces de sang avaient laissé de l'espace aux reflets.

Elle s'accroupit et vint se planter sur mon sexe. Violemment. Sans aucune délicatesse.

— Laisse-moi faire. Contente-toi de bander.

Les poignets posés sur les genoux, elle se mit à faire aller sa vulve de haut en bas.

Ses yeux brillaient. Un éclat particulier. Quelque chose d'un peu étrange.

Mon sexe était couvert de son sang. Son odeur métallique, celle de sa chatte, de nos sueurs emplissaient l'espace entre nos deux corps.

Elle gémit, un peu. Moi aussi. C'était bon. Vraiment bon.

La lame se déplaça. De petites entailles. Autour de mon sexe, sur le pubis. De petites éclosions rouges et rondes.

Petites douleurs anodines amplifiant mon plaisir. Elle se mit à les étaler couvrant mon bas ventre de traînées sanglantes.

Caressant nos sexes, mêlant nos sangs. Ma main rejoignit la sienne pour caresser et nous couvrir de nos hémoglobines.

Je branlais son clitoris. Elle s'agitait sur moi les yeux levés au ciel. Le rasoir n'était plus dans sa main. Elle l'avait laissé tomber.

Ses gémissements s'épaississent, devenant rugueux, profonds, inquiétants.

Ses yeux, vus depuis mon horizontalité, étaient révulsés, je n'en voyais que le blanc.

Elle hurlait littéralement. Un cri continu. Les bruits humides de la pénétration, le claquement de ses fesses sur mon bassin. Tout devenait démesuré, amplifié. Anormal.

Elle posa ses mains sur ma poitrine, prenant appui pour véritablement me bastonner avec son cul, défonçant mon bassin, elle s'enfonçait frénétiquement sur ma bite. J'avais mal mais je ne voulais pas qu'elle arrête. Jamais. Je voulais qu'elle continue, dans l'odeur de sang et de cyprine, je voulais qu'elle continue. Toujours. Qu'elle m'anéantisse. Je voulais qu'elle me donne naissance. Je voulais qu'elle m'emporte avec elle. Je saisis ses hanches pour plus loin encore pénétrer. Plus loin aller. Lui arracher des miettes d'éternité.

Alors, hurlant, je jouis.

Le jour où j'ai presque léché une vulve

Je ne me souviens pas de la première fois où j'ai léché une vulve.

Le souvenir de la première fois a disparu. Il reste le souvenir d'une presque première fois.

C’était le même sexe.

Ce dont je me rappelle, c’est cet après-midi d’hiver, en janvier, où, dans la chambre de celle qui est mon épouse, j’ai vu un corps de femme nue. C’était la première fois. Nous avions 20 ans tous les deux.

Ce n’était pas « ma première fois ». Elle avait eu lieu presqu’un an auparavant, au beau milieu de la nuit et de la cuisine commune d’une résidence universitaire de Valenciennes, dans la pénombre et le brouillard cérébral du THC, avec nos vêtements suffisamment enlevés pour permettre un missionnaire assez lamentable, je dois l’avouer.

Ce soir-là, ce fut aussi la première fois où j’ai touché un sexe de femme. J’étais sur une chaise. Elle me chevauchait. J’ai glissé ma main dans son jean ouvert. Elle m’avait dit de le faire alors j’ai descendu la main. C’était chaud. Mouillé. J’ai pensé « alors c’est ça » et puis « ça y est, enfin ».

Elle s’appelait Cécile, elle avait 16 ans, j’en avais à peine 19 ou pas tout à fait. On fréquentait les même cercles. Elle avait beaucoup plus d’expérience que moi.

Mais je digresse.

On avait déjeuné chez elle, enfin ses parents. Sa mère était là. Elle était gentille. Puis après manger, nous sommes montés dans sa chambre. Le prétexte était de revoir des cours. Je crois qu’elle n’y a pas cru plus que nous.

C’était juste beau. Je découvrais son corps en enlevant plus ou moins habilement ses fringues.

Elle aussi découvrit le mien.

Elle était vierge. Je ne le savais pas.

J’ai embrassé ses seins – ah ses seins ! Je les embrasse toujours autant mais avec plus de science – puis son ventre, je caressais aussi sa peau.

J’avais toujours eu envie de lécher une chatte. Devant les pornos de Canal + premier brouillage, dans des bd de Manara, des revues pornos, j’en avais vu. Ça me semblait vraiment bien. Normal. Je devais le faire. J’avais envie de le faire. C’était comme rendre hommage à une femme. Ça peut paraître un peu niais mais j’ai toujours cette idée. Rendre hommage.

Je caressais sa toison ; châtains, ses poils étaient châtains, ils sont un peu plus sombres maintenant, quoique l’été, ils reprennent cette couleur.

Et j’ai descendu mes baisers.

J’ai aussi senti son sexe. C’était agréable. Loin des allusions immondes que j’avais entendu de la part de copains ou d’autres hommes. Une odeur de désir. Une vulve sent le désir. Et ça ne sent jamais mauvais le désir.

Mes lèvres ont effleuré ses poils, elles ont touché son mont de Vénus et puis…

Je ne sais pas ce qui c’est passé. J’ai fait ce que les cavaliers appellent un refus devant l’obstacle. C’était là, à quelques centimètres, ses lèvres, son sexe. Je sentais que son souffle était différent, que ça provoquait quelque chose de différent chez elle, dans sa manifestation du plaisir. De son plaisir.

Mais j’ai continué mes baisers autour, sur le haut de ses cuisses, son pubis mais pas là. Là, sur ses lèvres que je voyais humides.

Je me suis demandé durant des heures pourquoi.

Je n’ai jamais compris.

Je l’ai fait maintes fois depuis. J’ai fait jouir son corps avec ma bouche et quelques doigts, j’ai appris, j’ai découvert et explorer. Je le fais encore. Et je n’aime rien tant que de sentir ses fesses puis son bassin se lever lentement, sa voix lointaine faire des boucles de « oui » et son ventre palpiter jusqu’à l’explosion. Le long « oui » qui finit sur un cri gémi.

Tous ces moments de plaisir en ressac qui me font presque avoir honte de ce que la pénétration ne lui donnera jamais.

Mais je n’ai pas oublié le jour où j’ai presque léché une vulve.

Chambre d’écho

> *Avant-propos : ce texte est fait pour être écouté et non lu. Il a été sélectionné par le podcast “Le Verrou”. Il est écoutable ici : https://soundcloud.app.goo.gl/pHZA6*

Je l'appelle ma chambre d'écho. Je m'y assieds, dos au mur, les genoux repliés sur la poitrine. C’est étroit. Un espace qui n’est pas fait pour être vécu, une miette d'espace. Mais pour moi, c'est autre chose, c'est un judas sonore sur un autre monde, à quelques centimètres du mien. Un morceau d’obscurité douce et de bruits plus ou moins étouffés, de sons qui emmènent vers d'autres corps. Le sien. Ceux des autres.
Alors je ferme les yeux et la porte, pour être là-bas.
La première fois, c'était un vendredi d'avril. Je m'en souviens. Il était vingt-deux heures. J'avais faim. J'étais rentrée tard. J'allais me faire une boîte de raviolis, le plat-signature du célibat. J'ouvrais le placard, un placard de vieil appartement parisien, biscornu et étroit. Un

fourre-tout avec une porte. Je venais de m'accroupir pour saisir la boîte quand je l'ai entendue.
Elle jouissait. C'était certain. Ne me demandez pas pourquoi je le savais. Elle aurait pu simuler, mais non, je n'avais aucun doute, elle jouissait. Et je ne sais par quel miracle acoustique, j'avais l'impression qu'elle jouissait, là, dans le creux de mon épaule.
Elle jouissait beau et émouvant. On sentait l'appétit et l'abandon. Elle jouissait comme on avoue, comme on se confesse. Comme on arrache un masque aussi.
Je l'avais à peine croisée dans le couloir. Elle était là depuis quelques semaines, quelques mois peut-être, plus ? Indifférence classique des immeubles parisiens où l'autre est un nom sur une boîte aux lettres, la cible d'un “bonjour-au revoir” réflexe ou un bruit de chasse d'eau nocturne et régulier.
Je me souvenais d'une jeune femme, fin de vingtaine, souriante mais discrète, un petit côté ancienne étudiante, les cheveux longs et sage, brune peut être, rien d'autre. Rien de particulièrement attirant. Peut être, ses yeux, très clairs et verts, je n'étais plus très sûre de la couleur. Maintenant que j'y pensais, la seule fois où nous sommes restés quelques minutes seules dans l'ascenseur, l'espace d'un instant, il y avait eu cet éclat, cette lumière brève dans ses yeux avant qu'elle ne penche la tête vers l'écran de son portable. Oui, ça me revenait. Mais je m'étais dit que j'avais rêvé. Que j'avais vraiment besoin de baiser, que ça commençait à me travailler, l'abstinence. J'avais ouvert Tinder dans la rue, juste après. Le soir même, j'avais fait l'amour. Sympa mais pas transcendante l'amante qui ne fut que d'un soir.
Mais, là, ses gémissements… Putain… C'était ceux d'une esthète, d'une femme qui sait jouir. Elle avait en bouche l'orgasme comme un oenologue déguste un vin, elle en cherchait toutes les saveurs, les forces, elle en usait toutes les possibilités en tons et demi-tons. Elle haletait, gémissait, soufflait et demandait, exigeait et suppliait. Les pauvres gémissements de l'amant - régulier, occasionnel, exclusif ; après, je me suis posé la question - peinaient à exister. Elle phagocytait tout le spectre sonore et amplissait la pénombre que j'avais inconsciemment créée derrière mes paupières. Je cartographiais son parcours vers l'orgasme. Elle en eut plusieurs. Un des plus beaux fut celui où je n'entendis plus l'autre. Cunnilingus. C'était certain. Il ne devait pas être mauvais à ce jeu. J'entendis toutes les nuances de ce que ses lèvres et sa langues jouaient. Et ses doigts aussi. Elle en avait réclamé plus. Sa voix eut une autre nuance alors. Celle d'une ogresse. J'eus cette image dans la tête. Sa voix était celle de la dévoration, elle avait le timbre de l'exigence qui ne souffre aucun retard. Elle dirigeait. Elle le guidait. Elle savait exactement ce qu'elle voulait. Si les cris de jouissance chez certaines femmes laissent penser à une fragilité révélée, elle, la tessiture de ses mots sous l'apparente fragilité des aigus, laissait affleurer des graves profonds comme des gouffres, comme des appétits inextinguibles et impératifs. Il n'avait pas intérêt à flancher son amant, j'étais persuadé, intimement persuadé, que ses mots auraient pu devenir meurtriers, le mettre à genoux si le malheureux n'avait pas fait ce que la voix, derrière ma nuque, commandait mezza voce sous les suppliques. Chaque mot, chaque souffle et gémissement étaient des avertissements.
Lorsqu'elle jouit sur un cri final et inarticulé, j'étais épuisée, rincée. J'avais le souffle court et le cœur battant. Je dus m'asseoir, là, dans le placard.
Mon halètement se synchronisa sur le sien, je l'entendais, ténu, fragile mais je l'entendais.
Dans les jours qui suivirent, j'essayais de la voir, de la croiser dans le couloir, l'ascenseur,

le local poubelle s'il fallait mais rien. Elle m'échappait. Pourtant je l'entendais vivre, à travers l'ouate des murs mais elle m'échappait toujours.
Je fus une semaine après les premiers échos de sa chambre qu'il y eut cette fois là.
Des rires. Dans le couloir. Féminins. Et sa porte qui s'ouvre. Je me suis dit que c'était une amie, qu'elles allaient picoler et se moquer de leurs ex. Je me suis lancée dans une partie d'Animal Crossing, j'avais une vie sociale à entretenir, quand même.
Une bout d'une heure ou deux, j'ai eu envie de me branler. J'avais aussi une vie sexuelle à entretenir. C'est en passant par le placard, prendre une bouteille d'eau minérale - me branler me donne soif - que j'ai entendu.
Ça m'a transpercé, je me suis figée comme un animal pris dans les phares. Le son, acéré et net, du cuir - peut-être du bois - sur une peau et son cri, à elle. J'ai fermé les yeux, j'ai fait la nuit autour de moi et, en un instant, je me suis collé au mur comme au corps brûlant d'une amante. C'était un cri de douleur mais une douleur sapide, une douleur aux harmoniques exprimant l'appétit, la reconnaissance et l'envie de plus. Elle dit "Encore… s'il vous plaît, madame. Encore…" J'ai eu dans les oreilles le son de sa récompense, mainte fois répété, ses suppliques et ses râles se confondirent dans mon esprit avec le violon vénéneux de John Cale chantant la belle cruauté de la Vénus. Je me rendis compte que je fermais si fort les yeux que j'en avais mal. Je m'en foutais. J'étais pris dans le maelstrom sonore de la soumission d'une âme et de son corps. Une autre voix, une voix de femme, sûre et implacable, se mit à décompter : "10… 9…” A chaque chiffre, des sons plus forts, plus intenses, l'empreinte sonore dans mes oreilles étaient à chaque fois plus profonde. Je me suis rendu compte que je me branlais. Je sentais ma main sur mon sexe bougeant en canon avec les chants de la sirène du placard. Je me mis aussi à chanter. En crescendo. Tempo de la jouissance tenue en laisse, de la contention du plaisir. Je me retenais comme elle, j'attendais la libération. Mes gémissements en bourdon de sa mélodie.
Lorsque sa voix libéra son plaisir, lorsque j'entendis l'autre femme donner l'autorisation d'exulter, je deserrais les mâchoires et je criais, moi aussi, dos contre le mur, ma tête roulant sur mes épaules, élevant mon bassin. Dans l'obscurité de la chambre d'écho nos jouissances se répétaient, jouait le même thème à la tierce. Tout mon corps s'affaissa, tremblant et couvert de sueur. Mon coeur et ses battements me prenaient la tête en étau. J'ai eu peur : "M'avait-elle entendu ? Est-ce que je n'avais pas compromis mon accès à son monde ?" J'étais effrayé que l'on me prive de cela. Je voulais bien être aveugle mais ne plus l’entendre... je ne l’aurais pas supporté. Plus maintenant. Plus après ça.
Je me mis à scruter l'horizon sonore, à chercher le moindre indice, j'étais devenu un sonar. J'avais si peur. De perdre ça, de la perdre.
Et c'est alors que j'entendis sa voix. Claire, proche, presque à mon oreille. "Viens…" Je ne respirais plus, je ne bougeais plus. J'étais devenu pierre. Glacée.
Un petit coup contre le mur, de son côté, "Viens, je t'attends."
Je me suis levée, j'ai ouvert les yeux sur des phosphènes psychadéliques et je me suis dirigée vers la porte. Je ne commandais pas vraiment mon corps. Je répondais à l'appel, à son chant.
Avant de sortir, dans le vestibule, je jetais un regard dans la psyché. Je me trouvais peu à mon avantage dans mon uniforme domestique de célibataire mais je comptais sur ma poitrine, nue sous mon t-shirt.
J'ai toujours eu de beaux seins.

SANTA SANGRE

Ce texte a une playlist. Elle m'a servi d'inspiration durant l'écriture. Elle peut vous être utile pour la lecture : https://open.spotify.com/playlist/12MH2wORS6ILQ8V8oo8i7A

Partie 1

F. avait noté l'adresse sur son téléphone. E. lui avait donné la veille. Iels l'attendaient dans ce bar à vin. Un endroit difficile à trouver. Il n'était pas caché, il ne se faisait simplement pas connaître.

Elles se connaissaient depuis longtemps, elles baisaient même de temps en temps mais leur relation n'avait pas le sexe pour ciment. Elles étaient amies comme dans les films et les livres, pour la vie. Elles pouvaient se côtoyer des heures sans parler, sans en avoir besoin. L'une savait toujours ce qui n'allait pas avant que l'autre n'eut prononcé un mot.

E. lui avait dit : « J'aime faire l'amour avec ce mec. Il aime le sexe, c'est évident, mais c'est plus que cela… il aime faire jouir, voir jouir, sentir un corps jouir sous sa peau ou sa volonté. Il ne baise pas comme un mec, c'est ça son secret. »

Elles avaient ri au téléphone. Son amie venait de sortir d'une longue nuit avec « la chimère ».

F. l'avait surnommé ainsi. Ironie teintée d'un peu de scepticisme. Elles avaient déjà fait l'amour, toutes les deux avec un mec que l'une ou l'autre ramenait. Mais c'était souvent décevant. Il attendait deux femmes à son service. Il n'y avait pas de partage réel. Trop de porno mainstream, évidemment.

Elle avait rendez-vous pour le connaitre et peut-être finir la nuit tous les trois. Son amie lui avait dit que le lieu était parfait pour ce type de « before fuck« . Un de ces termes qu'elles aimaient inventer. Jouer avec les mots était aussi un de leurs amusements préférés. Elles s'étaient créées un lexique commun, plein de finesse et de provocation..

Elle regarda son téléphone, l'application lui indiqua de s'engager dans une venelle, profonde et étroite. Il y avait un éclairage léger mais suffisant pour garder son équilibre en marchant sur les pavés séculaires. A une trentaine de mètres, une lueur au-dessus d'une porte. Un panneau massif de chêne avec un judas grillagé.

« Un bar privé classique » pensa-t-elle mais à chaque pas, à chaque réverbération du son de ses pas contre les murs, elle avait la sensation de quitter le monde, de s'en éloigner. F. pensa « Aurai-je trouvé le chemin de traverse? » Elle rit intérieurement. Humour réflexe face à l'impression de plus en plus forte d'être déstabilisée, de perdre pied face à une réalité qui se délitait imperceptiblement. Et ça lui plaisait.

A sa grande surprise, elle se sentit humide, le frottement du tissu contre ses seins en faisait durcir la pointe, elle se sentait fébrile, fiévreuse . C'était troublant, c'était incohérent, c'était délicieux.

Elle était arrivée devant l’entrée du bar. “La sangre santa”.

Le nom paraissait gravé dans le bois mais elle s’aperçut que les lettres y avaient été tracées comme on marquait la peau d’un animal : au fer rouge.

Elle sonna. Le panneau du judas coulissa. Elle ne distingua pas vraiment le visage derrière la grille. Elle perçut le son assourdi de la musique, du jazz.

Elle dit d’une voix qu’elle se surprit à sentir mal assurée, presque timide, elle qui ne l’était pas, le nom de son amie.

Un ange passa au son d’un saxophone lointain. Le temps lui sembla se distendre, s’étirer. Ses sens étaient en alerte, elle sentait le moindre contact de l’air sur sa peau, l’odeur minérale des murs, le parfum sur ses vêtements et sa peau redevint inédit, elle fixait les yeux qu’elle distinguait à travers la dentelle de fer forgé. Elle eut la sensation qu’ils la perçaient de part en part, c’était ridicule mais elle ne pouvait s’empêcher de le penser.

Le judas se referma et le son lourd et métallique des verrous résonna dans contre la voûte de pierre.

Elle se dit que c’était un peu cliché tout ça. Elle se dit aussi que ça lui plaisait, les clichés.

La porte s’ouvrit.

Les yeux étaient ceux d’une femme. Elle lui sourit en lui souhaitant la bienvenue. Elle indiqua de la main la direction de la salle principale en lui souhaitant une bonne soirée.

Elle la remercia et s’avança vers le son, de moins en moins lointain, du saxo de Coltrane.

La salle était vaste et voûtée, une pièce qui comptait les siècles mais sans aucune froideur. L’endroit était intime. “Encore un cliché” souria-t-elle intérieurement. L’éclairage était parfaitement pensé : on voyait et on ne voyait pas tout à fait. Des canapés et des fauteuils étaient disposés en archipels autour du bar. Un bar à l’ancienne, zinc et bois sombre, patiné et un long miroir devant lequel s’activaient deux barmans, un homme et une femme. Vêtu.e.s de noir et de blanc, ils préparaient les consommations, les planches et répondaient aux questions des client.e.s avec discrétion. L’atmosphère était feutrée comme un lit après l’amour.

F. se vit dans le miroir du bar. Elle ne se reconnut pas. Ça la troubla, elle bougea la main comme pour vérifier que le reflet, là-bas, était bien le sien, qu’il lui appartenait. C’était le cas. Elle vit aussi dans le miroir E. qui lui souriait en lui faisant un signe de la main. Elle quitta le miroir pour la trouver, sur sa gauche, un peu au fond de la salle. E. et son amant étaient, assis sur deux des trois fauteuils Chesterfield disposés autour d’une table de bois, de verre et d’acier. Lui, elle le détailla en s’approchant. Elle n’aurait pas su dire son âge mais il paraissait plus âgé, c’était évident. Il n’était pas beau. Il n’était pas laid. Il n’était pas

remarquable. “On évite le cliché cette fois” ironisa-t-elle. Il se leva à son approche, elle capta son regard. Il sourit. “Du charme, voilà ce qu’il a.”

– Bonsoir.

Sa voix était posée et douce.

Elle répondit poliment et lui tendant la main.

Il sourit et la serra avec un petit sourire. Il savait qu’elle le jaugeait. Ça l’amusait.

F. se tourna vers son amie, avant qu’elle ne se serre dans leurs bras, le regard de E. lui fit comprendre qu’elle savait ce qu’elle pensait : “Tu es en train de l’évaluer, tu jauges la bête comme un boucher : tu le découpes et en estimes la valeur gustative. Tu as faim, mon amie.”

Ce qui se traduit par un : “Tu es à l’heure ?! Quel bon présage !”. Elle allait voir si leur hôte était à la hauteur de leur relation, leur répartie et leur humour. Ce qui s’apparentait plus ou moins à une jungle mortelle pour toute personne qui n’avait pas un sens du second degré développé.

Elles aimaient l’intelligence. Pas l’académisme et la pédanterie, l’intelligence. Celle qui rend beau et désirable. Celle qui fait dire que si l’esprit est intéressant, ce qu’il fera du corps qui lui est attribué et de celui des autres le sera aussi. Baiser pour baiser, il y avait des sex-toys très performants pour cela. Pas besoin d’avoir de la chair et beaucoup trop de lourdeur autour.

Ils s’assirent autour d’une bouteille et de verres à la forme élégante et délicate. Deux étaient remplis, le troisième n’attendait qu’elle. “J’ai proposé un Graves. J’espère que tu aimes ?” Il avait bien choisi. Elle ne buvait que très peu de vin, le Graves était son préféré. Un bon point. Pur fait du hasard – quoique son amie, fine stratège, eût pu jouer un rôle dans ce choix – mais un bon point quand même. Il y avait des morceaux de fromages sur une planche. L’accord parfait. Elle avait une théorie : bien manger et boire était le meilleur des aphrodisiaques. Cette soirée commençait bien.

Ils discutèrent de tout et de rien, se découvrant et se jaugeant. Il était amusant sans prendre toute la place, il parlait de ce qu’il aimait sans en devenir pénible, s’intéressait sincèrement à elles et les écoutait vraiment. Elle observa aussi sa façon de se tenir, c’était un signe pour elle : pas de man spreading. Il n’était pas un de ces putain de mâles alphas qu’elle abhorrait.

Elle remarqua que de temps à autre son amie fermait les yeux et se figeait, pas de douleur, même si son visage pouvait se crisper, ce n’était pas de la douleur, elle avait un léger sourire durant ces moments-là. Elle ne lui en fit pas la remarque mais cela l’intrigua. Qu’avait-elle ?

Après un de ces moment figé un peu plus long et intense que ce qu'elle avait pu voir, elle n'y tint plus : "Tu es sûre que ça va, E. ? J'ai l'impression que ça ne va pas ?"

E. lui sourit. Elle avait un sourire intriguant et ses yeux brillaient. Elle allait répondre lorsque F. entendit leur compagnon dire : "Ceci est la cause de ses… malheurs."

Elle se tourna vers lui et le vit tendre sa main vers elle. Dans sa paume, il y avait un objet blanc, au design épuré avec des boutons qui se distinguaient à peine.

Il appuya sur l'un d'eux et elle entendit son amie gémir un peu et poser son verre, la tête inclinée vers le sol et tentant de se contenir. Son souffle s'était accéléré. Elle se retourna vers lui, le regard interrogateur.

"Notre amie essaie de contenir un orgasme, je crois."

F. la regarda. C'était évident. Elle l'avait déjà vu et fait jouir. E. avait les épaules basses, elle voyait son dos se soulever au rythme de sa respiration affolée qu'elle contrôlait avec peine.

– "Arrêtons là."

Elle se tourna vers lui et le vit appuyer sur la télécommande.

E. resta encore quelques secondes, les doigts crispés sur les accoudoirs, le visage penché vers le sol, reprenant son souffle. Lorsqu'elle leva les yeux vers lui, F. lut dans le regard brillant de son amie à la fois les signes du plaisir, de la colère, du défi et une terrible frustration.

– "Je sais." Il leva son verre et bu une gorgée de vin.

– "Salaud…" l'insulte fut prononcée dans un sourire et avec une voix rauque.

F. les regarda tous les deux. Elle comprit et se sentit terriblement excitée. Une excitation soudaine, brutale qui lui vrilla le ventre et le sexe. Une bouffée de désir. Une envie de baise, de prendre et d'être prise, de se plonger dans le sexe comme dans un bain chaud. Elle tendit la main et prit presque de force la télécommande. Et, dans un sourire vers E., elle appuya sur le bouton surmonté d'un "+". Plusieurs fois. E. se cambra, sans aucune retenue, elle ne parvint qu'à limiter péniblement un cri de surprise en serrant les dents, les yeux grands ouverts, son regard était affolé, elle regardait F. avec stupeur. Mais cela ne dura pas longtemps. Elle ne put garder les yeux ouverts. Elle ne pouvait que mobiliser toutes ses forces pour ne pas jouir comme une folle au milieu du bar, au milieur des autres client.e.s.

"Je vais la faire jouir, fort et elle ne pourra pas résister". Elle arrêta le jouet connecté. Elle leva son verre vers lui et le fit tinter contre le sien. L'espace d'un instant, il parût décontenancé mais il porta le verre à ses lèvres et dit :

– E. avait raison : tu es plus que ce que tu montres. C’est très intéressant. Tu es très intéressante.

– Ouais… on va baiser tous les trois, tu sais, j’en ai envie. Tu n’es donc pas obligé de me flatter ou de faire des effets de style.

Elle le regarda dans les yeux. Aucune agressivité, juste de la détermination. Elle savait ce qu’elle voulait. Il n’avait qu’à dire “oui” ou “non”.

– Tu es d’accord ?

Il prononça un “oui” presque timide. Elle rit.

– N’aie pas peur. Je ne suis pas dangereuse.

Elle posa sa main sur la sienne.

– Mais en attendant, jouons un peu avec ceci. Elle lui tendit la télécommande. Celui ou celle qui la fait jouir a gagné. Une minute chacun. tu es d’accord ?

– Oui. Et il appuya sur un des boutons.

Il avait ralenti le rythme.

Elle se pencha vers son amie, s’approcha de son oreille.

– Ca fait quoi d’être l’objet de notre attention ? Et elle l’embrassa doucement.

– Salope…

– Tu es gentille.

Elle lui effleura presque innocemment un sein en reprenant sa place. Confortablement assise au fond du fauteuil, elle sourit en portant à ses lèvres le vin sombre.

– Commençons la partie.

DEUX

Deux – 1. L’escalier

Tu étais en haut de l’escalier.

Et tu me regardais. Un sourire aux lèvres. Dans tes yeux, il y avait *autre chose*, du feu et de l’envie, du pouvoir et de l’animalité, de l’amour et de la chair.

Celle que je devinais sous la chemise blanche, savamment retroussée et drapée, et celle que je voyais, dans la lumière que tu m’avais demandé d’allumer. Je me suis figé, devant la mise en scène – non… c’était un tableau –, devant ce tableau que tu avais composé, redoutablement composé.

Tu étais là-haut et tu me dominais. Tu dominais tout. À cet instant précis, je sus que tu étais maîtresse du moindre de mes gestes, de mes sens, de ma volonté, de chaque centimètre de ma peau et de chacun de mes nerfs. Je ne déciderai de rien – même si je le croirai, même si je déciderai de ce que mon corps ferait au tien –, en réalité, sans aucun espoir d’échappatoire, tu seras l’origine et la fin, la quête aussi.

J’étais au pied d’une idole, il y avait de la Lilith en toi, de la sorcière aussi, et j’étais, en cet instant suspendu, certain, de toute mon âme, de toute ma chair, que j’étais à ta merci.

Et j’étais heureux. Un bonheur qui sent la sueur, le foutre, la cyprine, un goût d’amour pur et de joie animale.

Je bandais et j’avais envie de ne plus être rien d’autre que celui que tu allais baiser, mon amour. Posséder aussi. Même si ma langue, mes doigts ou mon sexe allaient te pénétrer, te faire te cambrer et gueuler, gémir et souffler comme on agonise, je savais, je savais que j’étais tien.

À tes pieds, agenouillé sur la dernière marche, je le savais.

Tes pieds… Des escarpins noirs – un noir d’abysse dévorant la lumière, me sembla-t-il – les habillaient. Une lanière – dont la fine boucle, par contraste, semblait briller plus encore – faisait le tour de la cheville, soulignant, d’un cercle d’encre, sa délicatesse pâle. Piédestal à aiguille qui sublimait tes jambes, et, sans l’ombre d’un doute, ton cul. Ce cul que j’aime tant, que je désire comme on veut la lumière après une nuit un peu trop longue.

Je les ai gravis ces marches et je me suis arrêté avant leur fin. J’ai posé mes mains sur tes hanches, levé mes yeux vers les tiens et prononcé ce qui me paraissait si évident, si clair, ce que j’ai toujours pensé mais pas toujours dit : “Tu es belle. Si belle.” Et j’ai baisé ton ventre, nu, j’ai baisé tes cuisses, tes mains. Tu me regardais et lorsque je captai ton

regard, j'en tremblai de plaisir et de joie : tu voulais me faire l'amour. C'était d'une telle force ce désir, d'une telle force… C'était la vie, pure, brute, dans toute sa puissance. Et j'en ai besoin de cette puissance vitale, j'en ai tellement besoin. Tu le sais. Évidemment, tu le sais car toi aussi tu la veux, tu en as retrouvé le goût, la nécessité. J'en fus certain, je le suis plus encore alors que j'écris ces mots.

J'ai enserré ta taille de mes bras, posé, à nouveau, mes lèvres sur ton ventre et près du creux entre tes jambes, cet abysse où j'aime te perdre et me retrouver.

Tu as pris ma main et tu m'as emmené vers la chambre. C'était doux, naturel. Deux amants qui marchent doucement vers la lumière qui sourdait de la porte entrouverte de leur chambre. Deux amants qui se retrouvaient. Enfin.

Mais, tu sais, ce qui m'a ébloui tant, ce qui m'a fait battre le cœur et le corps, ce qui m'a coupé le souffle et m'a donné envie de te baiser autant que de te faire l'amour, c'est qu'en haut de cet escalier, je retrouvais celle qui n'avait plus été durant trop longtemps. Celle qui avait lâché ma main – ce que, par colère, douleur et bêtise, j'avais fait aussi – lorsque l'on s'est perdu dans la brume de la vie qui érode et qui fatigue, du quotidien qui annihile par ses épreuves grosses comme des tumeurs et ses habitudes-métastases, dans les fondrières de nos attentes et de nos rancunes contre ce que l'autre ne voyait pas ou plus. Aveuglé par nos douleurs intimes, ces plaies un peu trop infectées.

Cette femme qui retrouve l'envie d'être l'amante, celle qui dit "je désire et, par mon corps et mes mains, je vais être le centre de ton monde", celle qui veut les baisers et la morsure, mes mots d'amours et mes gémissements, me branler, m'enlacer et me dire "je t'aime" en me torturant de plaisir ; celle qui, ses doigts autour de mon sexe, me fixe, intensément, et me hurle par la présence magnétique de ses yeux slaves : "je suis là, pour toi, j'ai oublié ma peur, mes craintes de ne pas être assez bien, je suis une femme, la tienne, et je veux que nous soyons unis, peau à peau, sexes mêlés et doigts enlacés, que nos lèvres scellent le pacte."

Celle que j'aimerais que tous voient, cette femme qui n'a plus peur du regard des autres, ni du sien, qui ne doute pas de ses capacités, de son pouvoir sur sa destinée. Cette femme avec qui j'ai passé la plus grande partie de ma vie et qui sera là, à la fin.

Cette femme, je l'ai retrouvée, en haut de ce putain d'escalier, elle est revenue pour moi. Elle n'avait pas disparu. J'ai eu si peur qu'elle ne revienne jamais. J'ai eu si peur de l'avoir perdue. Si peur que j'en suis devenu parfois un homme laid.

Et tu me souris, en haut de l'escalier, et dans ton sourire, il y a les plus beaux enfers et l'amour dévorant, celui qui mâche le corps pour en cracher l'âme.

Quelqu'un a écrit : "Le meilleur moment de l'amour, c'est quand on monte l'escalier." Il se trompait. Ce soir-là, il se trompait foutrement.

Deux. 2- Libère-moi

Elle m’a dit « Baise-moi ». C’était la première fois.

Elle le redira encore alors que mes mains s’incrusteront dans la chair de ses hanches.

« Je t’aime » aussi.

Ce fut à la fin.

Avant, elle avait ri et crié. Pieds et poings liés ou en m’enlaçant.

Il y eu un début aussi où elle m’a dit : « Déshabille-toi. J’aime quand tu le fais. »

Un peu après, « Arrête… S’il te plaît. » d’une voix de suppliciée lorsque le plaisir devient douleur.

J’ai répondu : « Oui… » Puis « mais tu vas jouir, encore. Et encore. Et encore. » J’ai souri. Elle avait les yeux brillants. Elle me défiait. Un début vous dis-je.

Ensuite elle a beaucoup crié.

Il y eut aussi ce moment où j’ai serré les liens.

L’entraver n’est pas un préalable, c’est un des buts à atteindre pour la laisser s’oublier. Oublier celle qui veut contrôler, parce qu’elle a peur de ne pas être à la hauteur. Les liens qui entravent sont des passeurs, des psychopompes pour atteindre un autre état. C’est une découverte récente mais elle s’y engouffre avec une telle faim et une telle audace que j’en suis sidéré. J’ai initié, j’ai proposé, certes, sans doute ai-je perçu quelque chose, un signal, je ne sais le définir. J’ai proposé d’attacher. Elle a voulu la soumission. Elle y a trouvé quelque chose qui transcende, qui l’a surprise elle-même, déstabilisée aussi. Je l’ai rassuré. Je lui ai dit que c’était beau et que j’aimais cela aussi. Même après tout ce temps, nous nous découvrons encore.

J’ai alors à la faire doucement sombrer. Orgasme après orgasme. À lui faire lâcher prise, à lui attendrir l’âme en lui dévorant les seins et les lèvres, en lui disant à quel point elle est faite pour jouir et faire jouir, à quel point c’est beau. Et mes doigts de la fouiller, de la branler et ma bouche de mêler ma salive à sa peau, à son sexe.

Il me reste des images en tête – on ne peut se souvenir de tout, la mémoire ne fonctionne pas ainsi – comme ce moment où, debout devant elle, allongée, la poitrine nue, elle m’a demandé de me déshabiller. Qu’elle aimait que je le fasse. Devant elle.

J’ai enlevé mon t-shirt. Puis doucement, sans la quitter des yeux, j’ai descendu mon pantalon et mon boxer, à mi-cuisse.

Elle a souri. Ses yeux parcoururent mon torse jusqu'à mon sexe.

Doucement, sa main s'est tendue et, en me fixant, – il y avait un défi dans son regard, une envie de possession aussi – elle m'a branlé doucement.

Je ne l'ai pas soutenu longtemps. J'ai baissé les yeux.

Le spectacle de sa main sur mon sexe, de son mouvement, dans cette lumière de bord d'abysse, était fascinant. Ma respiration n'était plus la même. Je crois que j'ai un peu mordu ma lèvre inférieure.

Je me suis penché. J'ai glissé ma main sous le coton noir.

Elle était encore mouillée de l'orgasme que je lui avais donné, un peu avant. Deux doigts.

Elle s'est un peu cambrée.

Nous allions voir qui fermerait les yeux le premier.

J'ai gagné lorsque j'ai exigé, alors qu'elle a agrippé des deux mains le matelas, qu'elle jouisse en me regardant. Elle l'a fait. Je les ai vu devenir sombres, ses yeux, se perdre dans le vague, n'être plus que deux estafilades noires mais elle n'a jamais flanché. J'ai tout vu.

Et c'était si pornographique, absolument indécent. Inoubliable.

Après, elle a ri en me disant que j'allais provoquer sa mort.

J'ai dit : « Et tu mourras. Plusieurs fois. »

Je crois qu'elle m'a dit que j'étais un monstre avant que l'on s'embrasse à pleine bouche, un baiser de baise pure.

Nous avions des gestes tendres pendant que nos bouches se prenaient salement. Nos doigts caressaient, effleuraient nos corps comme on parcourt un album de souvenirs, une lettre d'amour dont l'encre un peu plus pâle disait toujours la beauté de ses yeux, la chaleur de la chair.

Autre moment. Autres images.

Sa bouche s'est entrouverte et sa langue est apparue, je l'ai aperçu un instant, juste avant que ses lèvres se referment sur la pointe de mon sein. Elle sait me lécher. Je la regarde lorsqu'elle le fait, sa bouche, sa langue sont impitoyables. Elles révèlent la prédatrice. Son regard montent parfois vers moi. Elle cherche à savoir. Non. Elle sait et elle veut voir que je suis à elle. Souvent je suis à genoux, je la tiens dans mes bras, contre moi. Nous devenons Pietà, Vierge à l'enfant et Jardins des délices.

Nouvelles images.

Celles où il y eut à nouveau mes doigts, ma langue et le jouet qu'elle veut que je manie. Elle me guide, me gémit d'augmenter la pulsation, de la ralentir. Je suis un instrument qui tient un instrument. Ça me fascine. J'observe son visage. Elle ferme toujours les yeux. Elle plonge dans les hauts fonds de sa chair, elle se noie dans les flux d'informations de ses nerfs, elle a une quête à accomplir. Ce morceau de plastique battant comme un pouls devient notre médium, ce qui nous lie encore alors qu'elle part, loin. Au-delà, des injonctions anciennes qui ont sali la masturbation pour elle, je crois qu'elle veut que j'utilise le jouet pour que nous restions ensemble, que je sois, symboliquement, à l'origine du plaisir qu'elle va atteindre. Et il est différent ce plaisir, il est autre que celui que je ne pourrais jamais lui donner. J'ai compris depuis longtemps que le plaisir qu'elle prenait par son clitoris, avec mes doigts, ma langue était autre. Et c'est bien, et c'est beau. Je jouis de la voir jouir. Plus que de mon propre plaisir. Qui n'est qu'une étincelle, une simple explosion après une courte ascension. C'est ainsi, ça ne me dérange pas. Je ne jouis pas de mon plaisir, je jouis du sien. Peut-être aussi de la place que j'y prends. Je jouis par l'égo. Ecce Homo.

Alors je guette, j'observe, je contrôle le pouls de l'objet et je vois. Je la vois lutter contre le plaisir, le retenir, le contenir, s'arquebouter contre lui.

J'observe son visage, son corps comme un champ de bataille. Je lui parle doucement.

Cette fois-là, je lui ai dit: « Tu es si belle lorsque tu jouis. Tu vas jouir à en hurler. »

J'ai dévoré sa bouche, son souffle.

Je tenais le jouet. Elle me disait, en serrant les dents, les yeux si fermés que le monde l'avait quittée : « Je vais tenir ».

Elle a tenu, retenu, lutté.

Lorsqu'elle a joui, son corps trembla sous l'extase, une sainte devant les cieux ouverts comme ses cuisses.

C'était beau, intense mais il y eut plus. Un acmé, où par ses mots, quelque chose s'est passé, où elle s'est livrée plus encore à moi qui pensait la connaître. Me dire « baise moi » – jamais je ne l'avais entendu de sa bouche – les poignets encore attachés, c'était me dire « Libère moi, je veux tomber, ne plus rien tenir. »

Je lui ai demandé de les dire à nouveau ces mots, et puis de les dire encore. Et j'en ai dit d'autres que je ne pensais jamais dire. Des mots de baise et des questions sans pitié qui se posent quand la chair est dans la chair.

Et lorsque elle a joui, juste avant moi, ces deux mots étaient devenus un chant de transe, une affirmation de sa puissance, une boucle d'éternité.

Et je t'ai baisé, mon amour.

Deux. 3- Elle m'a tourné le dos

Je prépare le café et je fais griller le pain. Je me love dans ces parfums de début de journée, de commencement du monde.

Il y a aussi son odeur, celle de sa peau, de son sexe, sur mon visage, mes mains.

Et puis, il y avait eu ses yeux qui brillaient dans la pénombre du matin d'hiver lorsqu'elle les leva vers moi, sa bouche sur mon sein, sa main sur mon sexe.

Elle était l'autre. Celle qui prend.

Je m'étais réveillé avant elle. Mon corps en avait décidé ainsi.

J'étais dans la cuisine.

Je l'ai entendue descendre l'escalier.

Ça m'a contrarié, je voulais la laisser dormir. Lui amener le petit déjeuner au lit. Après.

Elle était nue.

Elle était devant moi.

Son corps vibrait.

C'était presque palpable.

Elle voulait baiser.

Ses yeux, le mouvement de ses hanches, son sourire, le baiser qu'elle me fit, tout hurlait, dans le silence du matin, la lumière grise : « Je veux faire l'amour. Je vais te baiser. »

J'ai dit : « Tu veux que je remonte avec toi ? »

La question était inutile mais j'étais pris dans la puissance de ce qui émanait de sa chair mise à nue.

Elle a souri.

Aucun mot.

Elle m’a tourné le dos.

Je l’ai suivi.

Son corps était une oscillation hypnotique.

Elle s’est allongée.

Je me suis penché vers elle.

La Belle au bois dormant a pris la bouche du prince charmant et ses mains sur mes flancs ont affirmé son fief.

Son cou, ses joues puis ses seins. Pleins, ronds, blancs comme l’éternité.

Mes doigts sur l’un, la bouche sur l’autre.

J’ai joué des lèvres, de la langue et des dents. Léchant, mordant ou suçant en rythme, le mouvement de mes doigts en contre point, elle s’est élevé vers un orgasme.

Il y a très longtemps, nous étions si jeunes, elle avait joui par ses seins, ce matin, ce fut à nouveau le cas.

Un bel orgasme. Lent et puissant.

Le premier.

Un orgasme de mémoire. De ceux que je n’oublie pas. Précieux.

Deux. 4- Et dans ses yeux, ça brûlait comme en Enfer.

La journée avait été de celles où le sexe est inévitable. Il y eut des regards, des gestes et cette phrase, en milieu de l’après-midi : “Ce soir, on se couche tôt ?”

Et son sourire. Et cette expression sur son visage. Et dans ses yeux, ça brûlait comme en Enfer.

Nous étions dimanche. C’est amusant parce que, très souvent, c’est le dimanche que l’on a de beaux moments de baise. Nous devons avoir une prédisposition pour la communion.

Ou le blasphème.

Le sexe lorsqu'on est des parents, c'est un sexe nocturne. Elle était donc déjà au lit lorsque je suis entré dans la chambre.

Habillé. J'étais vêtu de mon t-shirt et de mon jean. Rien de particulier.

Je voulais me déshabiller devant elle. C'est très érotique un corps qui se dévêt avant de faire l'amour. Un corps qui se montre progressivement par la succession de gestes à la fois simples, usuels mais qui deviennent troublants par l'intimité qu'ils donnent à voir, qu'ils partagent. Il se dépouille de ses oripeaux pour s'offrir, pour jouir avec un autre corps. Les yeux dans les yeux. A nu.

Ce n'est pas dans l'ordre des choses de l'érotisme et de la séduction construit par le regard masculin et son désir. Les hommes ne font pas ça.

Moi, ce soir là, si.

Elle m'a dit surprise : « Tu es encore habillé ? »

J'ai souri et je lui ai dit : « Non. »

Je me suis un peu approché, de son côté du lit, presque à portée de main, et je l'ai fixée. La lumière de la lampe de chevet émettait une lumière douce et pleine d'ombres.

Juste lui sourire et me mettre à nu, c'est ce que je voulais. Pour commencer, mon t-shirt. Doucement.

J'ai vu que ce qu'elle prenait pour une excentricité amusante devenait autre chose dans son regard.

« Ça te plaît ? »

Je savais que la lumière dessinait mon corps. Ce que j'étais arrivé à faire de lui. Et elle aimait ça.

Je me suis baissé et je l'ai embrassée. Légèrement. Sur les lèvres, la joue, le cou.

Ses doigts ont trouvé mes flancs. C'est une caresse qu'elle fait souvent.

Ma bouche trouva son cou, zone sensible.

J'ai senti, comme à chaque fois que le désir la vrille, son corps se tendre. Je devinais ses cuisses s'ouvrir un peu sous les draps, son bassin se tendre un peu vers l'avant. Elle tourna la tête pour que je puisse disposer de son cou.

Une zone érogène.

Une parmi d’autres.

J’ai fait mon office. Et un peu plus.

J’ai fait traîner les choses, je l’ai fait languir un moment, n’utilisant que la peau qui était hors de la couette : ses épaules, le sein gauche, libre jusqu’au mamelon et ses bras.

J’ai caressé, embrassé, mordillé des lèvres ou des dents, laissé poindre le bout de ma langue, utilisé mon souffle – sa chaleur, là, au creux du cou, ici, son murmure près de l’oreille – et j’ai serré aussi. Ma main qui cercle la finesse de son poignet et son buste se tend, les cuisses s’écartent, là-bas, sous les draps et moi, je souris dans un baiser carnivore à la carotide. Les doigts s’enfonçent dans son sein, l’aréole sous pression et la langue sur le téton dur, couleur de terre sombre. Son bassin se lève, juste un peu et l’odeur chaude de sa vulve s’exhale. Une odeur animale, un appel. Ça réveille toujours quelque chose en moi, quelque chose de profondément ancré, comme une mémoire, un appétit pavlovien, le réflexe de l’espèce. L’eau est à son sexe, il est aussi à ma bouche.

Je lui ai dit de se mettre sur le ventre

Elle avait assez joui sans me montrer son cul, je le chéris son cul. C’est beau un cul de femme. Unique comme un iris. Tout aussi fascinant.

Son dos est presque aussi érogène que son clitoris. Et ce dernier en avait eu assez. Pour l’instant.

Je me suis mis à califourchon au-dessus de son bassin et j’ai doucement posé mon torse sur elle. Elle aime ce contact là. Moi aussi. Ma peau sur la sienne, je la couvre, une animalité douce, mes couilles s’imprègnent de la chaleur de son cul, mon sexe dur s’y accolle aussi. Elle le sent, elle se presse plus encore contre moi. L’implicite dialogue des corps est un jeu subtil.

La nuque, le cou, les épaules. Des baisers. Et mes mains qui massent, parcourent et sculptent.

Une main glisse sous son ventre et son souffle s’accélère. Elle aime ça, je le sais. Parfaitement. Je lui caresse la vulve, le clitoris puis je la pénètre avec un ou deux doigts. Elle essaie de s’ouvrir, elle veut s’ouvrir. C’est difficile. C’est très bien comme cela.

Je lui ai aussi beaucoup parlé, bas, à l’oreille. C’était très efficace et excitant.

Je lui ai dit qu’elle était belle, que la voir jouir était une merveille.

C’est à la fois très doux et indécent.

Ça brûle.

Je lui ai fait écarter les jambes et je me suis agenouillé au milieu du V qu'elles formaient.

Sa vulve s'ouvrit un peu. Entre fleur et chair, un bijou indiscret à portée de ma main.

J'ai commencé à la prendre de mes doigts. Deux. C'était un bon début.

Elle s'est cambrée pour tendre son cul vers moi. Je lui ai glissé un oreiller sous le ventre pour qu'elle soit plus à l'aise.

Puis je l'ai fait jouir une fois comme cela. Fort.

Son corps, je le connais par cœur et pourtant, depuis un moment, je le redécouvre, en l'attachant ou en le faisant jouir longtemps, beaucoup, différemment. C'est éblouissant. Pour moi comme pour elle.

Et là, après quelques orgasmes, je l'observe. Il y a tant à faire, à explorer.

Et j'ai eu une idée.

Je l'ai fisté, le cul tendu vers moi en utilisant le jouet sur son clitoris.

La configuration n'est pas évidente, délicate. Le plaisir est aussi une question de postures, de géographie et d'anatomie, de carte aux trésors et de boussole, de chance parfois, d'observation toujours. On ne fait pas jouir l'autre à l'aveugle, en jouant aux dés. L'échec critique laisse un goût trop amer. Mais elle me guide, elle a aussi appris à le faire. J'ai appris à écouter.

Elle veut que ça soit moi qui le tienne, qui le manie. Conséquence d'injonctions anciennes sur la masturbation. Mais c'est déjà un progrès important, l'acceptation récente de cet outil. C'est une autre sémantique du plaisir. Elle aime.

Un jour, elle le fera seule.

Je lui ai dit – j'étais loin, on discutait avec les doigts sur WhatsApp : « Utilise-le sans moi. N'aie pas honte. J'en serai heureux tu sais. Prends ton temps. Le jour où tu y arriveras, tu auras fait un grand pas. En attendant, je ferai comme tu le souhaites. »

Et là, je la regarde prendre son élan vers l'orgasme, d'abord lentement, puis je sais qu'il y aura l'accélération, le rush. Le moment où je devrais gérer les pulsations au plus juste. L'acmé de sa masturbation par procuration.

Je lui demande parfois, tout bas, si elle veut plus.

Elle a appris à le dire. Ce n'était pas évident. Toujours cette honte ancrée au fond.

Ses gémissements étaient étouffés – elle avait le visage enfoncé dans le matelas, devenu bâillon de fortune, pour ne pas que notre fille entende -, ses cuisses qui s'écartent, son bassin qui monte et sa main…

J'ai observé sa main. Ce fut un détail – comme la courbe d'une nuque entraperçue ou un regard saisit au vol qui révèle et émeut – un simple fragment de ce moment de sexe et d'amour, mais il fait tout.

Elle a tendu son bras gauche puis sa main s'est mise à agripper le drap, à le serrer très fort. J'avais l'impression de n'entendre plus que cela : le crissement de l'étoffe, la rage et la force de son orgasme dans la jointure des phalanges qui blanchissent sous l'effort.

Je percevais ses gémissements, le bruits humides de son sexe vibrant sous les impulsions de l'objet, l'odeur de sa peau et de sa vulve trempée, l'élévation de son cul pour plus s'ouvrir à la vague.

Ça fait un moment que ça dure. Elle retient l'orgasme. Je le sais. Comme on déguste un grand vin, en percevoir toutes les nuances, le faire tourner en bouche, faire éclore les nuances.

J'ai accéléré. Le bourdonnement est parfois augmenté par le chant de ses lèvres vibrées et vibrantes.

Cette fois, je fais quelque chose que je n'ai jamais fait.

Je me penche. A l'oreille, à portée de mes lèvres, je prononce ces mots : « Imagine… »

Et je raconte ce que j'ai envie de lui faire, après.

Elle se met à gémir. Le rush. J'accélère le bourdonnement.

Son souffle, ses gémissements, son corps.

Elle s'élève.

Littéralement.

Elle jouit.

C'est une déflagration et une implosion dans le même mouvement.

J'éloigne l'outil.

Vite. Pour qu'il ne reste que du plaisir, que les échos de la jouissance fassent frissonner son ventre.

Elle s’est écroulée sur l’oreiller.

Elle m’a chuchoté – et j’ai ri : « je suis morte »

Mais ce n’était pas fini.

Je lui ai chuchoté : « et tu vas encore jouir » juste là, au creux de l’oreille.

Et j’ai tenu promesse.

Épilogue :

Une notification sur mon smartphone. WhatsApp. C’est elle. Le lendemain.

Elle me demande comment je vais. Je suis au travail. Elle aussi.

« Moi, heureux. C’était bien hier. C’est toujours bien quand j’ai l’impression que l’on se retrouve en passant par le corps (et que tu jouisses dans la foulée, je ne te le cache pas). Le spectacle est impressionnant et très beau. J’ai l’impression, dans ces moments-là, que tu ne t’arrêteras jamais de prendre du plaisir, que chaque centimètre de ta peau est fait pour cela, ne désire plus que cela.

Je pourrais passer des heures à te regarder prendre du plaisir. C’est addictif.

Il y a comme une autre femme qui se montre sous mes doigts, mes lèvres et mes yeux.

Tu es si belle lorsque tu jouis, tu sais. Si belle. »

Elle m’a répondu.

Il était question d’amour et de plaisir réciproque. Peu de mots. Simplement ceux qui sont nécessaires

Et c’était beau.

Par tes seins

D’abord il y aura des effleurements. Du bout des doigts, des lèvres. Peut-être de la pointe de la langue mais ça sera à peine une caresse.

Et cela durera. J’observerai tes mamelons se bomber un peu. La pointe de tes seins s’ériger puis devenir dure. Sensible. Et j’en jouerai.

Je te regarderai dans les yeux lorsque je commencerai, avec mes doigts, à devenir plus pressant. Je prendrais possession de tes seins blancs et chauds. Ronds comme des astres, des seins de pleine lune. Et j'entendrai battre ton cœur dans ton souffle.

Caresser de la paume et, entre mes doigts, saisir et serrer. Un peu. Pour commencer.

Je te sentirai te cambrer. Creuser les reins. Peut être, inconsciemment, tu ouvriras les cuisses. Mais ce qu'y fera ma bouche, ce que tu désires tant, sera pour plus tard. Peut-être viendrais-je passer un doigt sur le sillon de ta vulve ? Il sera humide, chaud et entrouvert. Peut-être accentuerais-je la caresse sur ton clitoris ? Peut-être.

Je baiserai tes seins si beaux. Des baisers doux qui exploreront.

Et puis, sans te lâcher des yeux – et tu feras de même -, j'approcherai mes lèvres d'un téton, qu'entre deux doigts, je tiendrai.

Je l'embrasserai très doucement comme un prêtre l'osculatoire lors de l'Eucharistie.

Puis ma langue commencera à l'agacer, à jouer avec lui.

Et ma main viendra s'occuper de l'autre sein.

Tu gémiras sans doute. Un peu. Puis de plus en plus, comme des approbations qui ne veulent pas dire leur nom.

Entre mes lèvres, il disparaîtra. Je le prendrai à pleine bouche pour le lécher, le sucer, doucement le presser entre mes dents.

Mes doigts joueront de manière plus cruelle avec ton autre sein.

Tu sentiras que les choses s'accélèront. Les sensations seront multiples et fortes. Nombreuses. Il y aura ce creux dans ton ventre. Tu te cambreras fort. Ton sexe sera humide et brûlant. Mais tu ne prendra pas de plaisir par lui. Pas maintenant.

Je déciderai alors de tout faire pour que tu jouisses enfin. Je lécherai, je sucerai, je pincerai et tirerai, je mordillerai, je jouerai des doigts, de la langue et des lèvres pour t'entendre me dire de continuer, t'entendre me dire ton plaisir jusqu'au cri.

Et tu jouira, par tes seins.

Tentatives

Je dois trouver les mots pour dire ses orgasmes en cascade. Son désir en arêtes vives. Ce qu'elle s'est autorisée à faire, la mue au milieu d'une vie.

Je dois trouver les images pour vous raconter ce qui est advenu et qui advient. Ses désirs qui éclosent en mots crus et mouvements obscènes et l'infinie pureté de ses "baise-moi".

Il faudra aussi inventer les images pour décrire ce moment où elle n'est plus là, ce nouveau stade du plaisir. Cet état second où il n'y a plus que la chair qui parle.

Quand le cerveau se tait, quand il n'est plus qu'une glande.

Skirt d'endorphine.

Parvenir à décrire cette réification de ce que je suis, un instrument de plaisir qui en manie un autre. Une clé pour ouvrir une porte nouvelle.

Exprimer mon bonheur de l'être, d'en jouir

Ecrire mon illusion du contrôle alors que je ne suis qu'un insecte pensant avoir ordonné au soleil d'apparaître à l'horizon.

Alors essayons.

Elle a joui.

Ma tête entre ses jambes.

Une partie de ma main dans son corps.

En lui bouffant la chatte, car il n'y a rien d'autre à écrire et c'est ce qui fut fait avec amour. Bouche à sexe, lèvres et joues maculées, vacarme humide de dévoration et ma langue devenue folle.

Essayons encore.

Elle a joui tirant sur ses liens.

Plusieurs fois. Je l'ai senti sur mes lèvres et dans son ventre, mon torse luttant contre ses soubresauts.

J’ai senti la vague. La dernière.

L’orgasme est venu. Celui qui fend le corps, celui qui fait gouffre.

Encore une fois.

Elle a joui avec une voix que je ne lui connaîs pas.

Les liens furent aussi tendus que ses nerfs et j’ai su que, durant quelques instants, elle n’était plus là.

Je fus le passeur. Charon et Méphistophélès.

Son LSD et son mescal.

Elle est allée où jamais je n’irai.

Un lieu de pure beauté. Quelque part derrière ses paupières, au fond de son ventre.

Une miette d’éternité.

Il faut encore faire mieux.

Pieds et poings liés, entravée, cuisses ouvertes, le liquide translucide et épais sur mes doigts, sur ma main déjà luisante de l’eau lourde de sa vulve.

Mes doigts retrouvent le chemin de son sexe, pour se lover et remplir.

Plus long.

Et son bassin de se mouvoir, dans les lames des orgasmes, pour prendre d’assaut, engloutir cette partie de moi qui jamais ne débande.

J’entends encore sa voix – un peu éraillée par ce plaisir crié, murmuré, pris à grandes goulées – devenir soudain autoritaire : « Détache-moi ».

Ordre bref. Aucun obstacle ne peut arrêter une telle voix. Surtout pas moi.

J’ai su que c’était ses chevilles. Pas ses poignets.

Je devais les libérer pour plus de plaisir, pour qu’elle arrache encore des lambeaux de plaisir brut à son corps, au mien.

Je venais de la faire jouir deux fois en la prenant, missionnaire d'une possédée attachée au lit-Golgotha.

J'avais utilisé doigts et langue, caressé sa peau, cinglé ses fesses d'une main, prenant son sexe de l'autre, mordu son cul et pincé des seins.

Elle avait joui tant et plus, subi les pulsations du jouet et hurlé, hors de contrôle, se tordant dans les affres d'un orgasme réplique alors que l'objet, bouche de silicone tétant jusqu'à son âme, n'était plus sur son clitoris.

Elle avait été ravagée par le plaisir.

Mais il fallait plus. Elle a entrevu ce qu'elle devait faire pour l'explosion, la dernière.

J'ai souri en libérant ses chevilles. Et lorsque j'ai posé mes mains sur ses hanches, lorsque j'ai pénétré sa vulve, entre ses fesses tendues vers moi, je ne souriais plus.

On jouait une autre pièce, celle des vieux amants qui découvrent qu'il y a encore à prendre et à donner, qu'il n'y a plus de barrières et qu'il faut jouir car la mort n'est plus une idée si lointaine.

J'ai saisi ses cheveux, elle a gémi, je l'ai cambrée, je l'ai baisé, fort, j'ai dit et crié, jai gémi et j'ai hurlé. Elle m'a répondu et le cri fut mutuel.

Plus fort.

Elle jouit beaucoup.

Elle jouit toujours beaucoup. Elle chemine dans les orgasmes. Un seul n'est jamais un viatique acceptable pour elle. Son corps lui a fait ce cadeau. Depuis quelque temps, son esprit lui a upgradé la fonction avec la découverte de la soumission et de l'entrave mais surtout de la liberté que l'âge donne parfois.

Lorsque nous faisons l'amouràbaise, ils sont là. Petits ou grands. Flash ou avec préméditation. Mais ils sont Légions. Du bout de mon doigt, effleurant de sa pulpe ce bulbe de chair à vif à la commissure du sexe, lèvres, dents et langue sur le cône de chair dure du sein, mon sexe enfoncé en elle ou jouant à ne pas prendre tout à fait, un doigt ou presque la main enfoncée dans ses chairs, féssée et cheveux tirés, lui dévorant la vulve avec la délicatesse du gourmet ou la faim du soudard, l'artefact pulsant dont elle me dicte l'usage, tout fait sens pour cheminer dans le plaisir, un chemin de croix où la cruxifiction est à chaque étape.

Mais ce soir, elle a fait quelque chose de nouveau. Une étape a été franchie. Un nouveau stade ou une autre barrière est tombée, je pourrais passer des heures et vous qualifier les faits.

Revenons aux faits : elle a crié, en plein travail du jouet sur son clitoris, à un niveau de puissance inhabituel : “Léche-moi !”. Elle l’avait déjà demandé mais jamais à ce moment, après le bombardement des pulsations. Je me suis jeté sur son clitoris, je montais au front. Elle a eu un orgasme si puissant que son bassin devint épileptique, une danse de Saint Guy.

Mais ce ne fut pas l’acmé. Revenons aux faits. Je la laissais reprendre son souffle, juste un peu. 3 doigts bien ajustés vinrent remettre le feu aux poudres. Le Satisfyer se joignit à l’affaire, elle réclama plus de doigts. Je lui dis de tenir le morceau de silicone, elle ne le voulait pas d’habitude, la masturbation est un tabou ancien dont elle n’arrive pas à se défaire. Elle le prit pourtant. J’étais sidéré et si fier d’elle. Quelque chose d’impensable venait d’arriver. Elle eut mes doigts, une main impitoyable sur son sein. La pulsation avait atteint un rythme maximal, jamais supporté avant, jamais demandé. Elle encaissait en criant qu’elle en voulait plus, elle poussait son sexe sur ma main, elle le dévorait. La chambre était pleine de bruits, de fureurs, de nos mots crus et beaux, de sons indécents et de sens en plein vertige. Le cri fut l’orgasme et l’orgasme fut le cri. Une telle puissance… comment une telle puissance est possible. Elle jouit encore dans mes bras alors que plus rien ne poussait son corps à jouir. Des orgasmes autogénérés, un ruban de Moebius entre tête et clito. Elle pleurait, elle jouissait et je la serrais fort en lui disant qu’elle était belle, que je l’aimais et que c’était beau. Si beau.

Ce le fut encore lorsque sur les genoux, sa main tenant le sextoy sous son ventre, je la baisais en jouant de ma main sur son cul, rougissant sa peau pour, dans un cri commun, s’abîmer.

Souvenirs de printemps

Je travaillais sur mon mémoire.

La porte s’ouvrit.

Elle m’a dit : « Vous travaillez encore. Monsieur. » Un pull, une culotte noire, ses Docs.

Son premier orgasme fut debout. Son deuxième aussi.

Mains posées haut sur la porte de l’armoire vénérable. Culotte sur les cuisses. Cul tendu. Moi, assis sur le lit, la fouillant de deux doigts et cheveux tirés. Je lèche mes lèvres en écrivant ses lignes. J’ai le sel de son eau sur les lèvres.

Plus tard, attachée, elle a joui beau. Le cri devint un chant. Vagues aiguës sur pulsations sourdes. Elle a ri, après, elle s'était entendu comme dans un rêve.

C'était un beau piège.

Mon amour.

(Re)découverte

Son corps m'est connu et pourtant il m'étonne toujours.

Elle jouit avec une telle facilité. Elle jouit de tout. De ce qui la pénètre à ce qu'il la caresse. De mes lèvres emprisonnant un mamelon à mes doigts qui frappent son clitoris hypersensible sous ses lèvres closes.

Elle dit son plaisir, je vous l'ai déjà raconté, elle verbalise la baise, ce qui lui arrive, moi aussi, des mots qui puent le sexe et l'avidité, ridicules sans les corps nus, puissants avec les peaux brûlantes.

Hier, la lumière est restée éteinte.

Un sens en moins, les autres foutrement en-vie.

Hier

Hier, entre ses cuisses, j'avais le visage maculé.

Ses hanches forçaient son sexe à engloutir mes doigts. Presque tous.

Je la faisais jouir…

Non.

Elle m'utilisait, elle usait de moi. Ouvrier consciencieux, dur à la tâche. Elle jouissait en longueur. En maîtrise. C'était un plaisir long et profond comme un tunnel. Elle le bâtissait sur les fondations que des lèvres et des doigts, je creusais.

J'ai senti la dernière vague venir. Des abysses. Elle jouit avec des mots et des cris qui sont devenus chant. Je ne mens pas. C'était un chant primal.

Ça venait du ventre et du sexe, de l'âme et de la tête.

Elle jouissait à en devenir folle. Damnée.

Le visage maculé d'elle, je souriais lorsqu'elle tira sur mes cheveux pour arrêter le supplice. Son clitoris était une braise. Un point d'incandescence.

Il restait à la baiser. Fort.

Alpha

J'ai replongé entre ses cuisses. Agenouillé, j'ai replongé. Elle avait déjà joui de ma bouche.

Avant.

Elle enchaînait orgasme sur orgasme : d'un simple frottement de mon gland sur son clitoris ou de ma main qui bat la mesure sur sa vulve ou d'autres choses. Elle en a toujours beaucoup. Elle jouit de tout. Mais ce soir, c'était rapide. Plus que d'habitude.

Ovulation.

C'est comme un affolement de sa chair. Elle jouit tellement qu'elle supplie souvent pour que j'arrête. Au moins un peu. Le temps de reprendre pied. La limite entre plaisir et douleur est grise. Elle aussi. De plaisir.

Et, là, avant de la prendre, en levrette, sa position favorite, j'ai replongé.

Je suis en prière et je fais ce que j'aime tellement : lécher. Ce n'est pas un préliminaire. C'est un acte sexuel majeur. Une pierre angulaire. Alors je lèche comme on dit « tu es belle », comme on rend hommage, parce qu'une vulve c'est émouvant et superbe. Le cunnilingus est la célébration d'un mystère. Je lèche du divin, je sens couler l'absolu et pulser l'impossible. Je lèche pour moi autant que pour elle.

Elle me carressait les cheveux en disant le cru et le feu, en feulant et en expirant, elle m'arracha de son sexe, à bout de souffle et de plaisir, un plaisir à vif.

Et à quatre pattes, elle me prendra de son bassin en flux et reflux, me battant de son cul. Je suis un homme-récif. Elle joua de ma bite et de mon plaisir en chienne savante – cheffe de meute, alpha femelle – au son de mes doigts faisant hurler la peau de son cul.

Mes mains finirent sur ses hanches, pour fracasser nos corps l'un contre l'autre. Nous nous demandîmes à être baiser, le criant, le suppliant, l'exigeant. Les mots comme des clitoris sonores.

Foudroiement mutuel.

Synapses en arcs électriques.

Un dimanche soir tard.

Blues oublié.

Elle sourit

Je suis agenouillé. Ses pieds en appui sur mes genoux, cuisses écartées, fort. J'ai presque toute ma main en elle. Ses mains au dessus de sa tête pousse sur le mur. Elle s'enfonce. Son bassin oscille. Elle jouit, mon autre main sur son clitoris. Elle jouit encore. Longtemps.

J'ai mes lèvres sur son sein gauche, mon corps est en travers du sien. Je lèche, suce et mordille. Son sexe est ouvert sous mes doigts.

Elle me branle doucement. Je fais entendre contre sa peau mon plaisir.

Sa main quitte mon sexe. Sur mon cul tendu par ma position, sa main vient claquer. Je gémis fort. Nos regards se cherchent entre ses seins, ils se trouvent et, dans ses yeux, je lis l'autorité. Je lis la prise de pouvoir et, dans son petit sourire, j'entends : « Je décide de ton plaisir ».

Je chuchote un « c'est bon… » et sa main tombe à nouveau. Je me cambre. « Putain… Oui. » Et je fais jouer ma langue sur son téton, nos yeux ne se quittent pas.

Je glisse lentement la main vers mon sexe.

Je me branle doucement. Au son de ma peau claquée et de mes gémissements. Son regard m'excite autant que ma position, autant que les ondes douces de ses caresses sur mon cul et celles, brûlantes, des fessées.

Elle sourit. Je gémis. « C'est bon, mon amour… »

Déconstruction du récit

La fin.

« Baise moi… »

Je suis à genoux, je regarde son cul tendu, son sexe qui va et bien sur le mien.

« Oui… Baise-moi. »

Elle joue avec son bassin, ne prend que mon gland, s'enfonce lentement ou violemment.

« Putain… C'est bon… »

J'ai croisé les mains dans le dos, au creux de mes reins.

Je me livre. Je ne suis pas celui qui prend, je suis celui qui est pris.

Elle me baise en levrette. Elle me pilonne. Elle me dit qu'elle va jouir. Je l'encourage. Elle explose. Elle crie. Elle va encore le faire. Je n'ai pas encore joui. Ma main agrippe sa hanche, l'autre emmêle mes doigts dans ses cheveux. « Je vais te baiser. »

Elle gémit. Elle sourit. Elle dit « oui ».

Au milieu.

L'index lent.

J'ai l'index lent sur son clitoris.

Une lenteur qui ne fait qu'effleurer.

Elle a déjà joui.

Son plaisir est écorché.

Il ressent comme un feu liquide la moindre caresse.

Lent. Très lent. Je l'observe. Elle ferme les yeux dans le supplice.

Lent.

Elle pose ses paumes contre le mur. Comme pour garder un lien avec la réalité. Ou ne pas tomber.

Lent. De la pulpe de l'index ou de tout son long, je caresse. J'effleure aussi. Je crois que c'est à la limite du supportable pour elle. Elle ne veut surtout pas que j'arrête. Elle suffoque de plaisir. Lent.

Quelque part avant la fin.

Ses fesses au bord du lit, ses talons sur mes épaules. J'approche doucement mes lèvres.

« Dis-le. »

Elle refuse en souriant. J'approche mes lèvres de son sexe. Je les touche presque. Elle frémit.

« Dis-le. »

J'entrouve sa vulve avec la langue et j'en pose la pointe sur son clitoris. Le « oui » qu'elle prononce est une délivrance. Il sonne comme un »enfin ». Je goûte le sel. Je sens la chaleur

« Lèche moi. »

Plus tard, elle murmurera « je vais jouir » avec cette voix un peu rauque qu'elle prend lorsqu'elle a un orgasme puissant. Ceux que doigts et langue, invoquent.

Chimie

Les larmes coulent. Elles viennent là, au bord de ses yeux, et elles coulent. Un peu plus que d'habitude aujourd'hui.

Je souris. Elle aussi.

Ces larmes me fascinent et m'émeuvent. Elles sont le résultat de la chimie de son cerveau et de son corps.

Nous venons de faire du sexe , plein d'amour et de baise. Elle a joui dès les premières minutes. Et n'a plus arrêté. Jusqu'à la douleur. Et même après.

J'ai regardé, participé, été dominant et soumis, j'ai guidé, j'ai pris et j'ai léché,j'ai embrassé et caressé sa joue et son cul.

Je l'ai vu, sur le ventre, sa vulve sur ma cuisse, faire danser son cul, au rythme de ma main sur sa peau devenue clave, le corps arqué, cheveux tirés, pour aller chercher un orgasme puissant.

Je l'ai sentie jouir par le simple fait de jouer avec mon souffle, chaud, sur son sexe. Je l'ai senti jouir de jouir. Son plaisir est entre mise en abîme et machine infernale.

J'ai lu dans ses yeux le pouvoir, la puissance de celle qui sait ce qu'elle veut. Me rappelant à mon rôle, – moi, l'homme à quatre pattes – ses doigts autour de mon sexe et m'obligeant, sa main dans mes cheveux, pour mieux me cambrer, d'être à mon tour jouet.

J'ai entendu mes gémissements lorsqu'elle a brûlé mon cul de sa paume.

Je l'ai vouvoyée, j'ai dit « Madame ». J'ai été suppliant et reconnaissant.

Un samedi soir sur la terre

Couchée sur le ventre, elle relève son bassin pour venir frotter son sexe sur ma cuisse. Je caresse une fesse et, soudain, ma main claque sa peau. Elle relève un peu la tête dans un cri étouffé et continue son mouvement.

J'alterne caresses et fessées, mon poing plein de ses cheveux, pendant qu'elle se masturbe sur ma peau.

Son cul est superbe, je le contemple, le chéris et le maltraite.

Je me demande combien d'orgasmes pourrait-elle encore avoir. Je l'ai fait jouir plusieurs fois déjà. Avec mes doigts, ma bouche, mon sexe. Avec ses seins, son clitoris, son vagin. Elle continue d'encaisser, d'en générer. C'est fascinant, presque magique. Vertigineux.

Puis ça sera mes doigts, le plus possible, qui succéderont aux frottements sur ma peau, ça sera sauvage, elle les prendra mes doigts, ses hanches épileptiques et ses mains appuyées contre le mur pour assurer l'assaut.

Tout à l'heure – elle aura beaucoup joui avant cela -, il sera devant moi, ce cul magnifique, tendu, majestueux et ouvert pour que je la fasse jouir une dernière fois. En levrette. Sa position préférée.

Elle ne veut pas finir sans cela : que je sois au plus profond, mains encore maculé de lubrifiant sur ses hanches, les cheveux tirés, parfois fessée, et sa bouche qui dit : « Baise-moi ».

Et nos paroles à peine articulées.

Et nos gémissements.

Et nos cris.

Et nos peaux claquées.

Et nos corps entrechoqués.

Et nos vies enlacées.

L'autre samedi soir sur la terre

Je la regarde par dessus mon épaule.

J'ai le bassin relevé, je finirai à quatre pattes, le cul bien tendu et mon sexe disponible.

Elle me caresse les fesses, le dos et les couilles.

Et sa main frappe.

C'est tellement bon… Je gémis, je dis que c'est bon et son regard me rend vulnérable.

Elle sourit.

Je suis heureux d'être à sa disposition.

Elle me branle, j'essaie de soutenir son regard et j'articule à peine quelques mots.

Ses doigts caressent et marquent mon cul.

Je suis à quatre pattes.

Je suis aux anges.

Magie

Hier, j’ai vu de la magie.

Et une infinie beauté.

Celle de son visage, de ses yeux qui, silencieusement, au milieu du tumulte de ses gémissements, hurlent : « Je peux encore jouir ? C’est encore possible ? » C’est un affolement, c’est aussi une joie et la réponse est “oui”.

Son corps est une corne d’abondance, une source claire et sans fond de plaisir.

Je la regarde jouir. Je cherche, je lis, je guide et je me nourris de la magie.

Lorsqu’elle se fait jouir en se frottant sur ma cuisse placée entre ses cuisses ; lorsque son bassin se soulève un peu, dans une levrette à peine esquissée, et qu’elle accélère le mouvement, je me nourris.

Parfois, si elle le désire, j’alterne, sur son cul, caresses et fessées. Et je lis dans la cambrure de ses reins, le rythme de ses hanches. Avec son consentement, j’alterne caresses et fessées sur son cul, j’accentue la cambrure, de temps à autre, en saisissant ses cheveux.

Et j’observe fasciné. Ensorcelé.

Cette fois-là, elle a hurlé un “J’aime ça” comme un aveu, une pensée à haute voix, une affirmation de soi, un cri de guerre.

De “ça”.

J’en suis le témoin.

J’en suis le scribe.

J’écris les minutes de son procès en sorcellerie.

Le Cahier d’exercices pratiques

Textes faisant partie de l’ouvrage où chaque auteur·e s’est inspiré·e du Manuel de civilité pour les petites filles à l’usage des maisons d’éducation de Pierre Louÿs pour écrire une nouvelle.

https://cahierdexercicespratiques.wordpress.com/

1er Cahier d’exercices pratiques :

Hosanna

Ne dites pas : « Elle jouit comme une jument qui pisse. » Dites : « C’est une exaltée. »
Manuel de civilité pour les petites filles à l’usage des maisons d’éducation de Pierre Louÿs.

Elle avait commencé son monologue par une brume d’onomatopées à peine esquissées. La rumeur d’un plaisir naissant et fragile. Les yeux clos le plus souvent, elle entrouvrait ses lèvres rosées et, d’un souffle léger, se faisait le porte-parole de ses seins dont je léchais les mamelons. Lentement et concentriquement.

La rumeur se précisa lorsque mes lèvres enserrèrent le téton. Garrot de velours.

Je sentis son corps s’arquer. La douceur de son sein s’étendre sur mon visage. Ma langue porta des uppercuts ravageurs sur ce bout de chair turgescent.

La tonalité devint plus aiguë.

Je décidais de faire jouer ma main sur son ventre. Caresses du bout des doigts. Guérilla sur épiderme et interjection d’eau sur pierre brûlante. Bouche lentement ouverte. Nuque tendue et gorge offerte.

Son cou m’offrit des opportunités que je ne pus que saisir. Meute de baisers sortant du bois pour se jeter sur la victime consentante. Le dard de baisers à la taille de guêpe et la morsure de sombres baisers transylvaniens. Zone érogène sous contrôle. Quadrillage du terrain. Aucune résistance ne fut tolérée.

Ma main glissa vers ses abysses émouvants. Gémissements venant des profondeurs lorsque j’écartai les lèvres de sa plaie à l’âme. Les embruns avaient mouillé sa roche Tarpéienne. J’y paradai quelque temps alternant flatteries et vigoureuses accolades.

Le registre vocal se métamorphosa. Les adverbes claironnèrent leurs doléances. Les onomatopées, bruits de gorge profonde, emplirent l’espace de la chambre. Dripping sonore façon Pollock.

Je précipitai ma main coupable vers ses profondeurs humides et chaudes. Majeur et index plongèrent alors que mon pouce resta, dans un geste désespéré, accroché au surplomb clitoridien.

Exclamations de surprise et voyelles jouissantes. Accompagnement vocal de l'exploration déterminée de mes doigts. Leurs va-et-vient métronomiques, leurs tâtonnements affamés, leurs frottements attentionnés mirent en branle l'exécution de sa partition. Petite musique de chambre.

Mon annulaire cerclé par l'anus lui fit chanter une ronde. La première lettre d'un alphabet musical dévoyé se prononçant, la bouche bien ouverte, par une profonde inspiration.

Crissement des ongles sur les draps lorsque mes lèvres se posèrent sur l'anche. J'obtins alors un vibrato très convaincant qui me donna rapidement son eau à la bouche.

Mon pouce rejoignit l'index et le majeur, un faisceau solide à géométrie variable jouant avec virtuosité sur la tension de ses cordes vocales.

Le chant de ma Walkyrie s'amplifia, son corps était défendant et ma langue vivante. Elle jouit avec amplitude, elle jouit dans le bruit et la fureur. Son chant de sirène était si émouvant que j'en fus aspergé.

C'était si beau, si entraînant que j'entendis le voisin battre la mesure sur le mur de la chambre.

Le cantique du macaron

À l'Eglise
Pendant le sermon, si le prédicateur paraît croire à la « pureté des jeunes filles chrétiennes », ne vous mettez pas à pouffer de rire.
Manuel de civilité pour les petites filles à l'usage des maisons d'éducation, Pierre Louÿs

Lætitia avait 15 ans. Moi aussi. J'étais timide et puceau. Elle était mon totem masturbatoire depuis quelques mois. Une poitrine fondatrice pour ma libido d'adolescent. Ses cheveux étaient blonds et ses yeux bleus, un cliché peut-être, mais un beau cliché. Elle était un peu ronde ce qui donnait à son corps une épaisseur de Madone et à son cul un pouvoir hypnotique.

Elle était la fille d'une des familles les plus pratiquantes de notre village. Ce qui me laissait peu d'illusion sur la possibilité d'un péché de chair avant engagement devant Dieu et sa mère.

Nous avions une amie commune un peu plus âgée, Marie-Françoise, elle aussi croyante et pratiquante. Un après-midi, au début de l'été, dans mon jardin, cette dernière me parla de Lætitia : c'était la fille la moins pudique qu'elle ait jamais côtoyée. Elle me raconta comment elle se déshabilla sans manière un jour où celle-ci lui avait proposé d'essayer des maillots de bain dans sa chambre.

Je les imaginais, toutes deux nues, leurs toisons blondes et brunes, leurs seins laiteux sautillant durant les essayages, leurs croupes jaillissantes lorsqu'elles se penchaient pour essayer un maillot. Mon érection était si forte qu'elle en était douloureuse.

Elle dut remarquer mon trouble, car elle me sourit, me regarda droit dans les yeux, désigna mon entrejambe d'un index moqueur et me dit : « Ne serais-tu pas un peu à l'étroit ? Je te sens comme… possédé. »

Rougissant et sans voix, je détournais le regard. Elle s'approcha de moi, se pencha et me chuchota à l'oreille : « Mon sens de la charité ne peut supporter de te voir ainsi dans la détresse morale. Laisse-moi faire mon devoir de bonne chrétienne. »

Elle déboutonna mon pantalon, sortit mon vit et commença à le branler.

Sa main était douce. J'étais bouleversé. C'était la première fois qu'une femme prenait mon destin en main.

« Théologiquement parlant, je suis à l'abri du péché… pour l'instant. »

Elle continuait son mouvement mais en plaçant, après l'avoir léchée, la pulpe du pouce sur le frein. Le plaisir augmenta, je ne savais pas si j'allais tenir très longtemps avant de me répandre. Mon orgueil de jeune mâle luttait pour tenir coûte que coûte.

« Néanmoins, je vais assez rapidement me trouver dans une position philosophiquement périlleuse. Vois-tu je ne peux gâcher ta semence, elle est sacrée. Je vais donc m'arrêter lorsque nous serons proches du péché. »

Mes mains se crispaient sur les accoudoirs du fauteuil en rotin, je n'entendais plus que sa voix, je ne voyais plus que sa main allant et venant.

« Alors je me tournerai, préservant ainsi mon salut. Je te laisserai choisir ta voie. User du libre-arbitre que le Seigneur, dans sa grande bonté, nous a donné pour rendre plus louable encore le choix de ceux qui le suivent, ce qui sera mon cas, et plus triste la déchéance de ceux qui s'éloignent de ses commandements comme Onan et ses tristes séides. »

Durant tout son sermon – qui me donnait l'impression étrange d'être masturbé par un Jésuite – elle avait changé de rythme, me mettant plus encore au supplice, j'allais jouir. L'échéance était proche.

Elle stoppa net ses caresses, se redressa, me tourna le dos.

« Je te laisse choisir. Mais je ne veux pas te voir sombrer dans le péché si tu choisis la voie de la main gauche. »

J'étais tremblant. Je regardais mon sexe dressé, palpitant. Je ne savais que faire.

« Je vais essayer de t'apporter une aide spirituelle si tu le veux. » Elle déboutonna son jean. Ses fesses blanches et fermes m'apparurent. Elle se pencha, prit appui sur la table et écarta les jambes.

Enfin ! Enfin je voyais un con. Verticale gousse rougeoyante sous la brume sombre des boucles noires. C'était superbe.

« J'espère que cela te montre à quel point le péché est sombre et l'Enfer profond. Fais le bon choix. »

Je m’emparais de mon membre et me mis le branler presque frénétiquement. Je devais gémir. Je ne sais plus. J’étais entièrement plongé dans l’abîme de sa chatte. L’orgasme me foudroya. Le foutre jaillit, inondant ma main. J’étais pantelant.

Je l’entendis se rhabiller. Elle s’approcha. Son visage, nimbé par la lumière perçant entre les feuillages, apparu au-dessus du mien, elle me sourit doucement, caressa mon front.

« Je ne serai pas celle qui te jettera la première pierre. J’ai vu les affres du dilemme que tu as dû affronter. Pauvre petit. Laisse-moi comme Jésus, avant la Cène, te laver les pieds… enfin ton membre le plus souillé… »

Elle s’agenouilla, à l’aide de Kleenex et de l’eau fraîche de la carafe posée sur la table, elle nettoya ma hampe si penaude. Ce fut délicieux. Presque maternel.

Une fois, ces ablutions finies, elle me laissa. Elle avait rendez-vous avec les jeunes de la Paroisse. Il y avait un débat organisé sur l’Église et le corps.

« Je prierai pour ton salut. J’ai bien senti que tu avais besoin de mon soutien pour le trouver. À bientôt. Oh ! Une dernière chose, t’avais-je dit que mes parents avaient hésité à me prénommer Marie-Madeleine ? » Son sourire avait quelque chose de profondément innocent. Peut-être celui qu’eut Eve avant d’accepter la pomme.

Dans l’heure qui suivit, je me branlais une nouvelle fois.

Quelques jours après, elle m’appela et m’invita à l’accompagner chez Lætitia. C’est ainsi que je me retrouvais devant la porte de celle-ci avec Marie-Françoise, jupe légère et corsage de cotonnade, à mes côtés. Avant de sonner, elle me regarda fixement et me demanda :

— Tu vas bien ? Je te sens un peu tendu, non ?

— Non, non… répondis-je en déglutissant.

— Encore en pleine possession ? ironisa-t-elle en tirant la chaînette d’une antique sonnette dont le tintement m’empêcha de lui faire la réponse cinglante que je n’avais pas.

Nous étions dans une grande cour pavée. Elle habitait dans une ancienne brasserie. De grands bâtiments du XIXe siècle en briques et aux fondations de grès. La brasserie avait cessé son activité durant les années 60. Les bâtiments étaient couverts de lierre, ils n’étaient plus vraiment entretenus mais pas encore à l’abandon. Une ruine romantique en devenir, l’écume d’une inévitable décrépitude, la douceâtre odeur de décomposition d’une famille de notables ruraux tentant de rester dignes sur le radeau de leur glorieux passé.

Cette atmosphère de décadence donnait aux choses une patine onirique troublante. Le syndrome du « Grand Meaulnes » n’était pas loin. Je fis appel aux mânes de P. Louÿs ou de Donatien de Sade pour m’en garder.

La porte s’ouvrit.

Vénus sortant du vestibule.

Elle portait une robe blanche, transformée en théâtre d’ombres par la clarté venant du jardin, à l’autre extrémité du couloir. On ne devinait pas son corps à travers le tissu, c’est

lui qui vous dévisageait. Le seul contour des hanches et l'orbe des seins suffirent à me paralyser.

— Dis-moi, ton ami, est-il en train de voir la vierge ou fait-il un AVC ?

— Ou une petite possession démoniaque, c'est un habitué. Je te raconterai. Si ta position sur la question n'a pas changé depuis la dernière fois, je crois que ta première hypothèse serait la plus plausible bien que l'article « une » serait plus adéquat et moins blasphémateur. Oh ! Réveille-toi ! railla Marie-Françoise en claquant des doigts devant mon visage.

— Pardon. J'étais… J'étais ébloui. Euh… Bonjour, Lætitia, arrivais-je à balbutier.

— Dois-je le prendre comme un compliment ? répondit-elle un sourire aux lèvres. Sois le bienvenu chez moi !

Elle m'embrassa sur les deux joues en collant sa poitrine sur mon torse. Un peu plus que ne l'exigeait le mouvement me sembla-t-il.

Elle nous guida vers le jardin. « Nous y serons au frais et plus tranquilles » déclara-t-elle.

Je suivis notre hôtesse et Marie-Françoise, leurs culs dansaient une gigue orgiaque au rythme binaire sous les étoffes légères. Mon érection naissante s'annonçait granitique.

Le passage par le sas du corridor fut ponctué de différentes strates d'odeurs d'encaustique, de lavande embaumée et de vieux tissus. Un crucifix en ivoire patiné ne me quitta pas des yeux durant les quelques secondes du trajet. Le fumet du péché devait l'attirer.

Je me demandais si de telles pensées et le bruit du sang battant mes tempes n'étaient pas effectivement le signe d'une imminente crise d'apoplexie.

Nous nous retrouvâmes dans un jardin que l'on pouvait qualifier d'anglais par charité et à l'abandon par lucidité. Les rayons du soleil, dans ce bouillonnement végétal, viraient au vert émeraude.

Elle nous installa sous une pergola phagocytée par une vigne vierge où nous attendaient des chaises et une table en teck.

Nous discutions de diverses choses bien que le « nous » était plus un « elles », fasciné que j'étais par la chair de Lætitia. La courbe de sa nuque, dont je goûtais presque la saveur que je devinais saline par cette chaleur. Les soubresauts de ses seins ponctuant ses gestes. Ses doigts replaçant une mèche dans un geste si féminin qu'il se métamorphosait en archétype bandant.

Elles interrompirent leur discussion, échangèrent des regards entendus, et Lætitia me déclara :

— Dis-moi, tu es bien silencieux. T'ennuierais-tu en notre compagnie ?

— Je… Non. C'est simplement que les voix féminines ont toujours eu un effet hypnotique sur moi. Un truc freudien sans doute…

— Ou alors c’est mon décolleté ? Ce qui serait une explication moins freudienne et plus évidente. Quoique le vieil Autrichien aurait pu en dire bien des choses. De ton attitude s’entend parce que mes seins n’ont rien de freudiens… Enfin pas plus que ceux de toutes mes compagnes de mamelons.

Devant ma gêne et mon étonnement, elles éclatèrent de rire.

— Reprends-toi ! Je plaisante…

— Je n’en suis pas certaine, l’interrompit Marie-Françoise, en me regardant.

— Ton mauvais esprit est toujours délicieux ma chère. Mais tu mets notre ami dans la gêne… peut-être qu’il n’aime pas mon décolleté.

— Mais si ! Enfin… Je veux dire… Il est beau mais… Je…

J’étais en plein naufrage. Elles riaient de plus belle.

— Allez ! J’arrête de te torturer. Voulez-vous un café ou un thé ?

Nous nous accordâmes sur le café. Elle nous quitta donc quelques minutes.

— Tu lui plais, sais-tu ?

— Tu crois ? Ma réponse fut bien trop empressée pour être honnête. Marie-Françoise me gratifia d’un sourire en coin qui disait : « Touché ! »

— Hum… Je n’en suis pas absolument certaine. Même si je la connais bien, presque bibliquement pourrais-je dire depuis notre essayage des maillots. Tu te souviens de cet épisode, j’en suis certaine. Tu avais bu chacune de mes paroles.

Et elle accompagna son propos d’un geste mimant une masturbation avec un sourire proprement angélique.

Je crois que mon visage dut atteindre dans l’échelle chromatique des rouges les nuances les plus cuisantes.

Lætitia revint avec du café et des macarons. Le parfum de l’arabica se répandait. J’apprécie le parfum sensuel du café bien supérieur à celui, plus cérébral, du thé.

— Un proverbe turc dit que « le café doit être noir comme l’enfer, fort comme la mort et doux comme l’amour ». J’ajouterais « profond comme l’orgasme » affirma-t-elle en versant le breuvage dans les tasses.

— J’en prendrai plusieurs tasses, Lætitia. Cela me fera un orgasme multiple en évitant le tennis-elbow.

— La gourmandise est un péché mortel, Marie-Françoise, méfie-toi.

— Si je peux me permettre : pour des jeunes filles chrétiennes, vous me paraissez avoir des propos assez infernaux. Enfin, je suis athée. Je ne connais pas bien les mœurs sexuelles des agneaux de Dieu.

— Mais il parle, Marie-Françoise ! Et il a de l’humour en plus.

— Je te l’avais dit.

— Moquez-vous mais reconnaissez que certains de vos propos ne sont pas ceux que l'on aurait pu espérer trouver dans la bouche d'honnêtes chrétiennes…

— Si tu savais ce que l'on peut trouver dans nos bouches ! s'amusa Lætitia. Si Dieu a créé le clitoris, modelé vos vits et nous a permis l'orgasme, c'est bien pour en user…

— Et en abuser ! s'exclama Marie-Françoise en prenant un macaron. Puisque que nous parlons – enfin – de sexe, j'ai toujours trouvé un côté un peu « vulvaire » aux macarons. Vous ne trouvez pas ? Elle inclina son macaron verticalement. Regardez ces jolies petites lèvres charnues débordant de la fente délicate. Elle passa la langue sur le bourrelet de crème au beurre.

— Sache que tu provoques en moi des choses étranges, espèce de succube ! rit Lætitia.

Elle se leva, dégagea la table devant notre amie commune, s'assied, releva sa robe et écarta les jambes.

— Puis-je me permettre de te proposer un macaron que j'ai préparé avec amour ?

Elle releva ses fesses afin que les mains de Marie-Françoise puissent lui retirer sa culotte.

— En coton, blanche… Elle est « vaticane ment correcte » ta culotte.

Elle plongea au cœur des cuisses de notre hôtesse. Lætitia ferma les yeux, une main dans la chevelure brune de son amante et exprima par un soupir l'étendue de ses qualités de goûteuse.

J'étais fasciné par la bouche entrouverte de Lætitia, la pointe de sa langue entr'aperçue, les fortins de ses mamelons gonflés et durcis sous la robe. Rien d'autre n'existait que leurs mouvements, les gémissements de la goûtée et les bruits mouillés émis par la goûteuse, le soleil tachant leurs corps, l'odeur du café et la pulsation du sang dans mon corps qu'il soit ou non caverneux.

Marie-Françoise releva la tête – ses lèvres et son menton brillaient – et dit, en se tournant vers moi :

— Mais je suis impolie peut-être que tu voudrais toi aussi savourer la mignardise de Madame ?

— Bien sûr ! Le cri venait du cœur mais aussi d'autres profondeurs bien moins mignardes.

Elle me prit par la main et m'amena sur la chaise qui faisait face au con de Lætitia.

— Je sais que tu n'es pas habitué à la chose. Goûter au sexe d'une femme n'est pas chose facile. Il faut de l'application, de l'enthousiasme mais aussi de l'humilité et un palais éduqué. Laisse-moi donc te guider.

Sur la table, la propriétaire du macaron de chair, nous regardait en souriant. Sa chatte était d'une innocence désarmante. Une toison blonde, légère, laissant voir ses replis les plus intimes. Les nymphes étaient rosées et ne se laissaient pas dominer par les lèvres sombres de cette admirable plaie.

— C'est si beau… et si impressionnant à la fois, murmurai-je.

— Ah ! Non ! C'est un peu court, jeune homme !

On pouvait dire… oh ! Dieu !… bien des choses en somme…

En variant le ton, par exemple, tenez :

Amical : « Que de beauté, malheureusement cachée.

Faites-vous fabriquer un miroir pour toujours l'admirer »

Descriptif : « C'est un vallon… C'est un pays de cocagne…

C'est un jardin de Babylone… Que dis-je un jardin de Babylone ?

C'est Babylone elle-même !

Curieux : « de quoi sert cette belladone ?

De cachette, madame, à un cénobite ? »

Gracieux : « aimez-vous à ce point les bites

Que maternellement vous vous préoccupâtes

De tendre ce nid à leur hâte ? »

Prévenant : « gardez-vous, votre âme entraînée

Par ce poids, d'en devenir folle ! »

Tendre : « faites-lui faire un petit parasol

De peur que sa couleur au soleil ne se fane ! »

Cavalier : « quoi, l'amie, ce bouton est à la mode ?

Pour y exercer sa langue c'est vraiment très commode ! »

Emphatique : « aucun vit ne peut, sexe magistral,

T'emplir tout entier, excepté celui de Baal ! »

Dramatique : « c'est la Mer Rouge quand il saigne ! »

Admiratif : « pour un gamahucheur, quelle enseigne ! »

Lyrique : « est-ce une conque, êtes-vous la Vénus ? »

Naïf : « Pourquoi ce monument, m'est inconnu ? »

Respectueux : « souffrez, madame, qu'on vous salue,

C'est là ce qui s'appelle avoir la clé des Éons ! »

Militaire : « ouvrez contre cavalerie ! »

Pratique : « voulez-vous le mettre en loterie ?

Assurément, madame, ce sera le gros lot ! »

— Seigneur que votre style est pompier et vos alexandrins estropiés, ma chère. En outre, je ne parlerai pas du plagiat par charité chrétienne. Laissez donc notre ami catéchumène apprendre le plus beau des sacrements. Et de sa main droite, elle plongea ma tête vers mon baptême cunnilingue.

Je commençais par embrasser la chair douce et veloutée autour de la fente. J'improvisais, j'espérais faire au mieux.

— C'est bien. Il convient de ne pas oublier qu'un con n'est pas limité au clitoris. N'hésite pas à explorer les alentours. Des coteaux des lèvres jusqu'au Mont de Vénus, il existe de nombreux chemins où tu pourras jouer au petit messager du bonheur. Et surtout n'oublie pas que tu as des mains ! Tu dois en user pour ouvrir les rideaux de chair et découvrir la scène où, j'en suis sûre, tu vas briller. Par contre, Lætitia comme moi-même tenons à notre pucelage, donc tu n'introduis rien dans notre for intérieur à part le bout de ta langue.

— J'approuve ma coreligionnaire, mon cher novice. Nous tenons à notre pucelage. Un atavisme judéo-chrétien cher à notre corps… mais il reste bien d'autres voies… Hum ! Il est doué, ma chère amie.

Je venais d'écarter les grandes lèvres et d'effectuer une remontée de ma langue vers le mont de Vénus en écrasant au passage le bouton se trouvant sur ma route.

J'aperçus du coin de l'œil, Marie-Françoise, la jupe relevée, s'asseoir d'une fesse sur la table et se caresser.

— Marie est en train d'égrener son chapelet. Lætitia me regardait, je levais les yeux vers elle sans arrêter mon ouvrage. Tu l'as inspirée.

— Certes, je dois l'avouer, ma chère. Mais continuons ma catéchèse : tu peux, à l'aide de tes lèvres et de ta langue exercer diverses pressions et sollicitations. Emprisonner les nymphes tout en parcourant leurs crêtes, sucer le clitoris pour le faire sortir de son capuchon, souffler le chaud et le froid… Une glossolalie qui fera chanter tes louanges si la prière est dite avec la foi dans la chair.

J'appliquais donc ces conseils, utilisant mes mains pour lever le voile sur son intimité. Ma langue virevoltait, ma salive mêlée à la cyprine bénissait la table. Je sentais son corps se tendre ou se relâcher, ses yeux parfois se planter dans les miens puis s'enfuir vers le ciel ou disparaître sous ses paupières, sa bouche sourire ou s'étirer dans un rictus de plaisir aux accents doloristes, sa voix gémir, chuchoter et chanter des requiems.

Marie-Françoise chantait en canon son plaisir exacerbé par celui de son amie. Elle me passait parfois une main dans les cheveux ou agaçait un téton de Lætitia qui devait en faire autant bien que je ne puisse le voir.

Soudain, tout s'accéléra, les gémissements qui devinrent halètements, les contractions des muscles, du bassin, la pression des doigts sur mon crâne.

Elles jouirent presque de concert, je dus me maintenir pour ne pas être désarçonné, je sentais les vagues de plaisir rayonner. Leurs prières montaient au ciel. On y entendait de l'adverbe d'opinion, de l'impératif et des interjections. La grammaire du plaisir.

D'un geste délicat, elle me repoussa.

— Sache que ta foi sera récompensée.

Elles se mirent donc à retirer mon pantalon.

Saisissant ma bite, Marie-Françoise la présenta à son amie.

— Mangez-en car ceci est son corps.

Lætitia fit faire à sa langue une reptation infernale qui finit en un baiser enflammé des deux jeunes filles, prenant en tenaille mon gland qui n'en demandait pas tant. J'étais à deux doigts d'entonner « Plus près de toi, Seigneur ». Une d'entre elles – je ne saurais dire laquelle – me mit à l'Index et me permit de comprendre l'attrait qu'avait l'antique Sodome pour certains plaisirs.

Lætitia prit une gorgée de café et ma bite dans sa bouche. La chaleur et le parfum du café, la douceur de ses lèvres et l'agilité de sa langue me conduisirent au bord de l'abîme.

— Oh mon Dieu ! Je viens ! est, je crois, tout ce que je pus dire.

— Nous l'avons converti ! s'amusa Lætitia.

Je jouis. Laquelle me branlait ? Laquelle me suçait ? Je n'en avais plus cure. Je fus agité de spasmes en murmurant des « Seigneur… » qui firent dire à Marie-Françoise que leur prosélytisme, certes atypique, avait une certaine efficacité.

Lætitia, me baisa le front, et proclama : » Ite missa est ».

Marie-Françoise, tout en grignotant un macaron, et, en me soupesant les couilles, ajouta :

— Il te restera, mon frère, à apprendre à te confesser, car je sens ta conscience chargée de lourds péchés. Mais à chaque jour suffit sa peine. Nous verrons cela dimanche.

2e cahier d’exercices pratiques :

On m’appelait Marie

Au catéchisme, si le jeune vicaire vous demande ce que c’est que la luxure, ne lui répondez pas en rigolant :
« Nous le savons mieux que vous ! »
Manuel de civilité pour les petites filles à l’usage des maisons d’éducation de Pierre Louÿs.

Je démarrai l’enregistreur à bandes.
« On m’appelait Marie. »
Elle était encore belle malgré ses 85 ans. Ses cheveux, blonds, étaient toujours longs et épais. Ses traits étaient fins et les rides mettaient en valeur son visage.
— J’ai travaillé vingt ans dans une maison de tolérance. Un bordel si vous préférez.
Elle avait un regard de jeune fille, vif, facétieux et parfois provocateur.
— Je peux te tutoyer ? Parce que le vouvoiement… on se connaît un peu quand même…
— Oui, pas de soucis.
— Merci, je serai plus à l’aise, tu comprends ?
J’opinais de la tête.
— C’était une maison correcte. Une maison sérieuse, bien tenue.
J’étais… nous étions bien traitées. La clientèle était de bonne moralité.
Elle jubilait. Ses yeux pétillaient. Elle jouait avec moi. Je l’adorais pour cette joie, cette impertinence de petite fille.
— On recevait beaucoup de prêtres. Il faut dire que l’établissement était à côté de l’archevêché. À Cambrai, rue de Noyon. Un bel hôtel particulier, très discret.
— Une maison close, à côté de l’archevêché, discrète ?
Devant mon air dubitatif, elle rit et, me tapotant la main, elle ajouta :
— Les prêtres sont des pécheurs comme les autres, sais-tu ? Ils sont même assez doués.
Son rire était affirmé, franc et ample. J’imaginais, sur fond de Charleston, une jeune femme sûre d’elle et de son pouvoir d’attraction, tenant négligemment son fume-cigarette, entourée d’hommes bien mis, un verre de Gin devant elle.
À travers ce rire, on devinait Marie.
— Nous étions connues de toutes les paroisses à plus de cinquante kilomètres à la ronde. Nous étions même recommandées par les plus hautes instances pour notre discrétion. C’est leur truc aux curés, ça, la discrétion. Et puis, Madame Céline et Madame Paule, nos patronnes, étaient très généreuses avec les œuvres de charité. Ça aide…
Je ris à mon tour.
— Charité bien ordonnée…
— Oui. Mais, moi et mes collègues, Violette (il faudra que je te parle d’elle, tu vas l’adorer), Appolonie, Léontine et Louise, nous y étions pour beaucoup. Nous avions un vrai savoir-faire. C’est particulier comme clientèle, les ecclésiastiques… Ça se travaille à l’hypocrisie. Il faut connaître. Ce n’est pas donné à tout le monde.
— Que veux-tu dire par là, Cécile ?
C’était son prénom.

— Et bien… Vois-tu, les prêtres sont des docteurs ès-péchés, ils savent très bien ce qu'ils font en venant chez nous. Il ne fallait pas les effaroucher, leur mettre un miroir devant les yeux. Ça déteste voir le péché sur son propre visage, un curé. Ça n'a pas l'habitude.
Ça le trouble… elle ricana. On risque de lui gâcher la jouissance.
— Mais ils n'étaient pas obligés de venir, après tout, répliquai-je.
— Non mais avec le poids de la chasteté dans les génitoires, crois-moi, cela valait mieux. Nous avons préservé la vertu de nom-breuses bonnes du curé… voire d'une ou deux vaches ou chèvres…
— Cécile ! Arrête ! C'est immonde…
— Eh mon petit, j'ai été élevée à la campagne et je peux te dire que les animaux ne servent pas qu'à l'élevage. Ne fais pas ta rosière, j'ai passé l'âge de mâcher mes mots.
Nous éclatâmes de rire. Elle était merveilleuse cette vieille dame, indigne à souhait.
— Tiens, sers-moi un café et donne-moi un de ces excellents macarons que tu m'as apportés.
— La gourmandise…
— … est un vilain péché, je sais. Mais avec toutes les bites que j'ai sucées – même si elles étaient consacrées – la gourmandise est bien mon péché le plus véniel. Quoique la gourmandise et la fellation ne soient pas si éloignées…
— Rôôô ! m'indignais-je faussement, à ton âge ! Dire de telles horreurs…
— Dis mon petit, tu ne vas pas me faire une leçon de morale ?
Parce qu'à mon âge, comme tu dis, on n'a plus le temps pour ces conneries, hein ?!
Nos joutes verbales étaient, avec les macarons, notre distraction favorite.
— Il y avait un curé… Je l'aimais bien. Il était dans la force de l'âge, une beauté simple, évidente… presque innocente. Et ses yeux, si verts… Il s'appelait Romain.
Elle paraissait soudain un peu nostalgique. C'était rare.
— Il venait une fois par mois environ. Il était poli, doux et prévenant. Même après…
— Après quoi, Cécile ?
— Après avoir joui, bougre d'ingénu ! J'étais une putain, Pierre, après quoi veux-tu qu'il soit gentil ? Après avoir déchargé, évidemment.
Elle simulait la colère et, moi, l'indignation. Nous nous amusions follement.
— Certains étaient des hypocrites honteux de leurs vices. Ils
étaient tout miel avant de faire gicler leur purée rance de leurs
pauvres couilles boursouflées. Après, ils se retenaient pour ne pas me cracher au visage. Comme si je les avais obligés à venir se corrompre. Des Tartuffes aux couilles trop pleines. Mais lui… il était gentil.
— Dis-moi, Cécile, tu ne serais pas tombée amoureuse ?
— Non… enfin… de toute façon, c'est vieux et il était prêtre…
mais oublions cela. Tu veux que je te raconte « mes mémoires de bordel », non ? Pas mes amours impossibles…
— Oui, bien sûr.
— Alors je raconte. Donc ce petit curé de campagne venait tous les mois ou presque et il me demandait. Moi et Léo… Léontine, c'était son prénom mais tout le monde l'appelait Léo. Il nous voulait toutes les deux.
— Triolisme. Un classique des fantasmes masculins, remarquai-je.
— À qui le dis-tu ? Mais là, il y avait une subtilité… théologique.
— Tiens ! Laquelle ?

— Un truc de prêtre ! ! br0ken ! !
Pétillants, les yeux. Pétillants. Toujours. Elle ménageait ses effets.
— Allez, ne cabotine pas. Raconte-moi.
— Eh ! Je suis une vieille femme. Alors tu me respectes, je vais à mon rythme.
— Seigneur ! Tu aimes vraiment te faire désirer, râlais-je, pour le principe.
— C'est bien la seule manière qu'il me reste de me faire désirer…
Elle éclata à nouveau de rire. Macaron, je te prie.
— Attention à ton diabète, Marie.
— Je vais crever, mon petit. Bientôt. Alors laisse-moi jouir encore un peu, veux-tu ?
Elle me fit un clin d'œil suggestif avec un demi-sourire.
— D'ailleurs, j'arrive encore à jouir si tu veux savoir avec mes…
— Je ne veux pas savoir.
— Ah ! En voilà une belle ! Mes histoires de baise d'antan t'intéressent au plus haut point, pour ton bouquin, mais mes orgasmes de vieille, pas du tout. Tu fais de la gérontophobie, Pierre. Tu files un mauvais coton. Je te le dis.
— Ce n'est pas ça mais…
— Mais m'imaginer en train de tripoter mon bonbon de vieille te dégoûte.
— Non, je te jure… bon, allez, raconte-moi tes orgasmes de vieille.
Je t'écoute.
— Non, je n'ai plus envie.
— Tu ne vas pas bouder quand même ! m'exclamais-je effaré.
— Non, mais je ne te raconterai pas, voilà. Tu préfères le « bon
vieux temps » alors tu auras « le bon vieux temps ». Et puis… ce sont les même orgasmes mais ils viennent plus lentement. Elle se moquait de moi. Elle riait franchement, ses épaules tressautaient.
— Cécile… tu exagères… franchement…
— J'arrête vraiment. Promis. Croix de bois, croix de fer.
— À propos de croix, ce prêtre, raconte-moi sa « particularité ».
— Eh bien, c'était assez amusant. Il m'appelait « Marie » et, Léo,
« Madeleine ».
— Seigneur… la sainte et la putain.
— On devait d'ailleurs s'habiller de manière particulière.
— Ah bon ? Et de quelle manière ?
— Je revêtais la tenue que tu vois dans les images pieuses avec le voile bleu et Madeleine une tenue plus « légère » et provocante.
On devait voir la chair. Mais ce n'était pas tout…
— Quoi d'autre ?
— Elle devait s'épiler. Entièrement. Moi, je gardais ma toison. Je taillais un peu quand même, question d'hygiène et puis c'est plus pratique avec tout ce foutre que l'on se prenait dans la tabatière… plus facile à nettoyer, comprends-tu ?
— Oui. Je perçois l'idée générale…
— Je l'aidais à s'épiler. Il prévenait toujours une semaine à l'avance.
Ce qui nous permettait de nous préparer. Il modifiait même les
rendez-vous si l'une de nous était indisposée. Nous, uniquement nous.
— Un habitué au sens propre du terme.
— Propre… Laisse-toi un peu de temps pour le choix de l'adjectif.

Tu verras.
Les effets, ménager ses effets. Elle avait un vrai talent de conteuse.
Ça lui venait peut-être des veillées de son enfance autour de la cheminée.
— Elle avait une belle chatte, Léo. Une petite sculpture. Comme un bibelot en stuc, délicat avec des teintes tendres.
Une fente émouvante, au milieu d'une peau douce comme de la
soie. J'adorais la caresser. Passer deux doigts autour du renflement de ses lèvres… On se gougnottait de temps en temps, tu sais. En amies. C'était tendre, sans cette foutue domination qu'il y avait avec les hommes. Ils ne peuvent pas s'en empêcher… Sauf Romain peut-être… On se mangeait la craquette avec un réel appétit.
On jouissait bien toutes les deux. Elle jouissait en jappant comme un petit chiot.
Elle rit.
— Elle poussait de petits cris effrayés et aigus, c'était charmant.
— Il y avait beaucoup de relations lesbiennes entre vous ?
— Hum… Parfois. Certains clients le demandaient aussi. Léo et moi, comme on aimait ça, on était souvent de corvée… Enfin ce n'était pas vraiment une corvée avec elle. Elle savait me faire…
briller. Elle avait un coup de langue. C'était inné, une sorte de don. Et ses doigts… Elle savait exactement où les mettre. C'était incroyable. Je m'en souviens encore.
— Tu l'aimais elle aussi ? Je lui posais la main sur le bras. Je la sentais émue. Ses yeux brillaient. Un peu.
— Oui… Je crois que je l'aimais. Je n'ai jamais pensé que l'exclusivité et le sexe devait déterminer mes amours, Pierre. Mais tu sais… à l'époque… l'affirmer était inconcevable. Quant à le vivre… Madame Céline et Mme Paule étaient des gougnottes déclarées. Tout le monde le savait. Nous, on s'en foutait. Elles étaient gentilles. Très différentes l'une de l'autre, mais elles prenaient soin de nous.
Elles nous aimaient comme leurs « propres filles », elles nous le disaient souvent. Certes on leur reversait la moitié de nos gains mais la nourriture était abondante, on avait des soins gratuits et, surtout, elles nous considéraient comme des êtres humains, pas comme du bétail. Madame Paule était aussi réservée – une artiste, elle dessinait merveilleusement bien, nous lui servions de modèles – que Madame Céline était une louve… Nous étions ses petits. Elle sourit. Elle aurait tué pour nous. Il y a encore des clients, des porcs, des violents qui se souviennent de ses mâchoires ou, plus précisément, de son coupe-choux. Elle le maniait comme un Apache. Les jeunes ne disent plus ça, hein ?
— Non. On dit « Blousons noirs », maintenant. Mais je ne suis plus jeune, Cécile.
— Toujours plus que moi, Pierre. Toujours plus que moi… Elles ne nous ont jamais obligées à rien leur faire… Ce n'était pas le cas dans tous les établissements… Il y avait des tenanciers et des tenancières bien dégueulasses… Si tu savais ce que j'ai entendu… Enfin, elles, non, nous étions dans une bonne maison.
— Et si on en revenait au petit curé de campagne, Cécile ? Elle s'égarait dans ses souvenirs. Ça peut être de vrais sables mou-
vants, les souvenirs.
— Oui… Tu as raison. Il souhaitait que nous soyons « apprêtées » lorsqu'il venait. Autre chose : nous ne devions pas avoir de panties. Devant mon air dubitatif, elle ajouta : « Pas de culotte. Nous devions avoir l'amande à découvert. »

— D’accord ! Je comprends. Je riais. « L’amande à découvert ». Je note. C’est joli.
— C’est plus beau que « vulve », hein ? Elle me fit un clin d’œil.
Elle aimait ça, les clins d’œil. Nous ne devions entrer dans la chambre qu’après qu’il s’était installé. Il posait une chaise juste en face du lit. Une belle chaise Louis XV, je crois. Travaillée et dorée.
Une chaise de claque devant un lit de claque. Avec le miroir au-dessus de la couche, tu t’en doutes.
— Le contraire m’eût étonné, Cécile. Un macaron ?
— Tu es un trésor. Un Milord, dirais-je même. Un petit peu de café serait parfait pour accompagner cette douceur. Tu veux bien ?
Je lui servis une tasse de ce café si odorant. Un torréfacteur local le produisait.
— Tu as déjà remarqué qu’un macaron, tenu verticalement, ça ressemble à un petit conin. C’est un client, un écrivain, je crois, enfin, il disait écrire, moi, je n’ai jamais rien lu de lui, qui me l’avait dit.
Regarde.
Elle me montra son macaron tenu verticalement.
— Effectivement… Maintenant que tu le dis…
— Tu ne mangeras plus jamais les macarons de la même manière, hein ? Elle pouffait. Je viens de te « faire le palais », mon petit Pierre. C’est comme cela qu’on disait lorsque l’on apprenait aux nouvelles l’art de sucer.
— Je t’avoue que les macarons n’auront plus la même… saveur dorénavant.
Un joli fou-rire nous prit. Dans les rayons du soleil qui la nimbaient, j’eus l’impression soudaine de la voir telle qu’à l’époque :
jeune, joyeuse et belle. Si belle.
Après avoir avalé la pâtisserie et bu son café, elle reprit :
— Nous arrivions main dans la main – il y tenait – avant de nous asseoir sur le couvre-lit en velours et galons dorés. Les rideaux étaient toujours fermés. Toujours. Et il y avait des chandelles, des cierges partout. Il brûlait aussi un peu d’encens. C’était un autre monde, Pierre. Nous avions l’impression de pénétrer dans une sorte de temple. Et la cérémonie commençait.
— La cérémonie ?
— C’est comme cela que nous nommions, Léo et moi, cette pres-
tation pour notre petit curé.
— Vous aimiez cette « cérémonie » ?
— C’était notre travail, Pierre… mais, avec lui, c’était plus agréable qu’avec d’autres, c’est certain. Il était beau… et propre. Ça fait déjà beaucoup. Elle rit. Mais surtout, il y avait sa façon d’être. Je sais… c’est bizarre mais même lors des cérémonies, il n’y avait rien de « sale » chez lui… Comment t’expliquer ? Dans son attitude, dans son désir, il n’y avait rien de sale. Aucune trace de cette chose qui te salit et que l’on retrouvait tant chez les autres. Il nous aimait sincèrement. Il n’y avait aucun jugement. Il jouissait, nous jouissions comme s’il nous donnait l’absolution… Tu peux rire mais c’est ce qu’on ressentait avec Léo.
— Je ne ris pas, Cécile. C’est très beau ce que tu dis…
— Gamin, je suis une vieille prostituée qui radote son passé, je ne suis pas Sarah Bernhardt, n’exagère pas.
Cette fois, c’est moi qui posai la main sur la sienne. Elle rit.

— Léo et moi, nous commencions par nous embrasser. Toujours. Des baisers lents. Nous nous caressions aussi. Les seins, le cou, les cuisses. J'avais de beaux seins, tu sais. Léo les aimait beaucoup. Elle aimait les prendre à pleine main comme pour les peser. Puis elle les massait. Ses mains étaient délicates, douces et blanches.
Elle savait les caresser, mes seins. J'étais mouillée avant qu'elle n'en prenne les pointes dans sa bouche. Elle me baisait la poitrine puis choisissait l'un ou l'autre de mes seins pour me faire jouir.
Elle y arrivait à chaque fois. De la pointe de sa langue, elle parcourait mon mamelon et insistait sur le bout durci. C'était infernal. Elle m'agaçait si bien que je coulais. Sa main s'occupait alors de mon autre sein. Elle en pinçait le téton. Une vraie torture, mais je n'aurais voulu qu'elle ne s'arrête pour rien au monde. Je jouissais par les seins. Ce n'est pas courant, sais-tu ? Il n'y a qu'elle qui y soit jamais parvenue. Qu'elle…
La plongée. À nouveau. Au plus profond des souvenirs. Elle avait un petit sourire de contentement, aucune tristesse.
— Et le prêtre ? Que faisait-il ?
— Il se branlait pardi ! Que voulais-tu qu'il fasse ?
— Eh bien…
— Je plaisante. C'était plus complexe. Il se tirait sur la tige, évidemment, mais il le faisait avec une grande classe. Il avait la branlette aristocratique : il gardait sa soutane mais il la déboutonnait jusqu'au ventre. Il était, comme nous, nu sous son habit. Il avait un beau corps, le petit curé. Je t'avoue que, Léo et moi, nous n'étions pas… insensibles à ce corps à moitié dénudé, à sa peau blanche contrastant avec le noir de la soutane ouverte sur une bite de bonne taille. Un braquemart bien droit, épais, qu'il caressait avec une grande attention, sans brusquerie. De belles couilles aussi, bien rondes et pleines sous la toison qu'il portait rase. C'était peu courant. Cela nous changeait des buissons plus ou moins poussiéreux du tout-venant. Sa peau sentait le savon de Marseille. Avec l'échauffement, l'excitation, le parfum s'exhalait de son corps. Ce goût, nous l'avions aussi sur nos lèvres… Pas tout de suite car il prenait son temps, notre curé, avant de nous fourrer. D'abord, il se branlait en nous regardant nous embrasser et nous caresser. Avec méthode, il faisait monter le plaisir. Aucune précipitation. Il voulait jouir, nous voir jouir, pas juste se vider. On sentait qu'il voulait se faire des souvenirs pour tenir tout un mois.
— Un petit épargnant du fantasme, plaisantais-je.
— Un homme qui souffrait du célibat, Pierre. Un jouisseur qui ne jouit pas, qui s'empêche de jouir. C'est destructeur, tu sais. Ça te fatigue l'âme et le corps, ça peut te rendre con et méchant. Un cancer du désir. Un truc dangereux. Elle était sérieuse, très sérieuse.
— Je comprends, oui.
— Souvent, il nous caressait aussi les cheveux. Quand il voyait que j'allais jouir des caresses de Léo, il se levait, bandant, et venait passer ses doigts dans nos cheveux. Il prenait mon visage dans sa main, il me demandait de le regarder. Il avait un sourire de saint comme celui que l'on voit dans les livres pieux. Une bonté infinie.
Léo ouvrait alors les cuisses et il la doigtait. Il enfonçait ses doigts dans sa gousse. Léo m'a souvent dit qu'elle ne comprenait pas comment il faisait mais qu'elle atteignait l'orgasme rapidement. Et que c'était bon. Formidablement bon.
Il récitait le « Je vous salue Marie » au milieu de nos soupirs, du clapotis de ses doigts dans son con et du bruit des baisers. Et cela sonnait comme une ode. Une ode au plaisir. C'était très particulier… comme une messe. Une cérémonie…

— C’est beau, Cécile. C’est étrange mais beau.
— C’était un client… différent. Il avait dû avoir une autre vie
avant la prêtrise. Il avait une quarantaine d’année et des cicatrices sur sa peau. Était-il seulement prêtre ? Nous nous sommes souvent posées la question avec Léo mais nous n’avons jamais osé lui demander… Peut-être aurais-je dû ?
— Et Madame Paule ou Madame Céline ? Elles auraient pu te répondre.
— Non, elles ne disaient jamais rien sur les clients. Dans ce genre d’activité, Pierre, la discrétion est gage de réussite. Nous n’avons même pas eu l’idée de leur demander. Impossible…
— Je comprends.
Dans ses yeux, il y avait quelque chose. Son visage changea. Elle devint alors une vieille dame. Fatiguée. Érodée par le temps et les regrets. Elle était fragile. Soudain fragile. J’étais touché par sa peine. La mort était, là, dans l’ombre, derrière son épaule. On sentait ses bras s’ouvrir pour l’accueillir. Je devais la faire revenir. Je fus alors persuadé – c’était ridicule, je le sais – que si je ne faisais pas quelque chose tout de suite, je la perdrais.
— Cécile, elle s’arrêtait là, cette « cérémonie ». C’était fini ?
Je dis ce que je pus. C’était nécessaire. La ramener vers la chair, vers le sensible et le plaisir.
Elle releva la tête, son regard s’agrippa au mien comme à un bout lancé au naufragé.
— Non… Bien sûr que non. Il n’avait pas joui. Il devait jouir.
C’était le but.
— Oui, c’est logique. Suis-je bête ? Je souris pour la faire sourire.
Elle le fit. Elle était revenue.
— Tu ne serais pas encore puceau, mon petit ? Elle éclata de rire.
J’avais réussi.
— Rassure-toi, j’ai vu le loup, Cécile.
— Le petit chaperon rouge.
— Pardon ?
— Tu as vu le petit chaperon rouge parce que si tu as vu le loup, et je ne juge pas, tu aurais découvert les joies du vice allemand. Elle pouffait en me serrant le bras. Enfin, moi, ce que je pense c’est que l’on doit jouir par toutes les voies que le Seigneur a créées.
— Cécile, tu es incorrigible.
— Eh ! Je suis tolérante, moi. Je ne suis pas rabougrie du cul et de la tête comme la majorité des gens. Moi, ce que Simone Veil vient de faire voter, j’en suis heureuse. Si tu avais vu les souffrances qu’infligeaient les faiseuses d’anges… Ce sang, ces pauvres filles… Moi aussi… Tu sais, moi aussi…
Les larmes lui étaient montées aux yeux. Je me penchai vers elle et je l’embrassais. Je l’aimais comme ma propre mère.
— C’est loin tout ça… et je suis une vieille folle. Elle me repoussa gentiment. Allez, on continue. J’ai des choses à te raconter. Des choses plus joyeuses.
— Alors continue.
— Une fois que Léo et moi avions joui… et avec lui, nous jouissions, je te l’assure. Nous ne jouions pas le spectacle habituel. Avec lui, c’était différent. C’était vrai. Je suis sincère. Par contre avec les autres… Franchement, Pierre, il fallait jouer la comédie pour qu’ils se soulagent, vite, le plus vite. J’étais payée à les faire jouir. Pas les aimer, ni aimer ça.
— Je ne suis pas naïf, Cécile. Elle acquiesça.

— Une fois que nous avions joui, une première fois, il me demandait de l'embrasser. Tendrement. Comme une amante. Nous nous couvrions de baisers comme des gamins amoureux pour la première fois. On se tenait tendrement, on se serrait dans les bras. Et il demandait à Madeleine de le sucer. Elle devait s'agenouiller et le pomper. Elle était très bonne à ce jeu-là. Mais nous l'étions toutes, c'est la base du métier.
— Aux cieux, l'amour et aux Enfers, la chair… remarquai-je.
— Il aimait la symbolique, notre petit curé. Il faisait dans la mise en scène des paradoxes, il aimait le décorum… et se faire sucer.
Un demi-sourire se dessina sur ses lèvres. J'étais Marie, la sainte et il y avait Madeleine, la pute. Celle qui mérite les baisers et celle que l'on baise. Mais il n'y avait aucun mépris – je te l'ai déjà dit – chez lui. C'est ce qui faisait toute la différence. Et de la douceur aussi. Il me disait que j'étais belle. Il me murmurait des petits mots très fleur bleue, c'était touchant. Il me caressait avec une sorte de respect – presque de la peur – tout en gémissant sous l'action de la bouche de Madeleine sur sa queue. Lorsqu'il se sentait prêt à venir, lorsque je sentais les muscles de son cou se tendre sous la contrainte des caresses il faisait se relever Léo et me demandait
de le finir. Il me disait : « Rends-moi grâce, s'il te plaît Marie. Je t'en supplie. » Et c'est Léo, alors, qu'il embrassait. Sauvagement.
Il devenait avide. C'était des baisers fous, à pleine bouche, à s'en mordre les lèvres. Lorsqu'il ne pouvait plus se retenir, il ordonnait à Léo de lui mettre un doigt dans le cul. Puis il jouissait dans ma bouche, sur mon visage en criant « Merci ». Parfois il pleurait en nous demandant pardon.
— Il culpabilisait…
— Et catholique, tu imagines le niveau de culpabilité atteint.
— J'imagine…
— Mais ce n'était pas fini. Nous n'en sommes qu'à la communion.
Une fois débarbouillée, je les rejoignais pour boire du vin doux et manger un peu de pain…— Seigneur, c'est vraiment une messe…
— Une cérémonie. Ce n'est pas pour rien que nous l'avions nommée ainsi, Léo et moi.
— Je comprends mieux, en effet. Il y a une réelle liturgie.
— Il nous lisait Le cantique des cantiques durant cette… pause. Et lorsqu'il se restaurait c'était l'une d'entre nous qui lisait le texte.
— Il repartait une fois fini ?
— Non, tu ne m'écoutes pas ? Il reste la dernière partie, l'offrande.
— Raconte-moi.
— Il nous prenait chacune par la main pour nous emmener sur le lit. Il demandait à Madeleine de se mettre à quatre pattes, en levrette. Moi, je me mettais, au-dessus, debout, jambes écartées, robe relevée, afin qu'il puisse me lécher en la prenant. Souvent, il déboutonnait totalement sa soutane. Il avait un beau corps, ni tout en muscles, ni trop gras. Il avait un corps de jouisseur… comment t'expliquer ? Peut-être est-ce ce contraste entre la nudité du baiseur et l'habit de l'homme de foi qui m'excitait, qui nous excitait ? Il prenait Léo avec une grande douceur, au moins au début. Il s'introduisait lentement, en prenant son temps. Une pénétration d'amant pas de soudard comme nous en vivions parfois. Des clients qui te déchirent le con et le ventre comme si nous étions des morceaux de viande à baiser. Lui, le faisait tendrement. Chaque pouce de sa bite
était accepté, souhaité… désiré même. Léo l'avouait facilement.

Je ne pouvais m'empêcher de regarder l'étrange spectacle d'une chair pénétrant une autre chair. Et, entre les fesses du beau cul de Madeleine, il s'enfonçait dans l'ombre du con, les lèvres s'ouvrant, enserrant son vit comme le ferait une bouche gloutonne. Je me branlais. Initiative personnelle je le confesse.
— La situation te plaisait ?
— Oui. Elle nous plaisait. À tous. Nous n'étions plus dans un
boxon. Nous étions dans une chambre, nous étions des amants.
C'était aussi simple que cela. Nous baisions Pierre, nous baisions vraiment. Sans retenue, dans le décorum d'une église au milieu d'un bordel. Certes, il avait payé. Mais Léo et moi, nous l'aurions baisé gratuitement. Il nous prenait, à sa façon tordue et baroque mais il nous faisait l'amour. L'amour, comprends-tu ?— Je crois. Oui. Je crois comprendre.
— Il plongeait entre mes cuisses et ouvrait mon sexe comme un fruit trop mûr et juteux. De sa langue, de ses doigts, il le dévorait.
Il en prenait possession, le soumettant de sa langue et le fouillant de ses doigts. Il faisait plus que lécher, il me disait que le plaisir m'était dû, à moi aussi. Il voulait que je décharge par sa bouche.
J'ajoutais mes cris, mes gémissements à ceux de Madeleine. Car il baisait bien, notre curé, de la bouche et de la queue, il baisait si bien. Léo et moi étions celles auxquelles il donnait son corps. Cet homme qui avait renoncé aux plaisirs de la chair, aux vertiges de la baise, péchait pour nous. Nous seules. On jouit aussi par l'orgueil, Pierre.
Elle s'était tue, épuisée. Durant les dernières minutes, sa voix avait pris une intensité inconnue, elle était devenue une force qui s'imposait à moi. Un crescendo. J'étais pétrifié.
— Mais ce fut la dernière fois…
— Comment cela « la dernière fois », Cécile ?
— Ce que je t'ai décrit était la dernière cérémonie… celle de juin.
— Qu'est-il arrivé ? C'est bête mais j'étais presque inquiet.
— Juin 1914, Pierre. Romain… notre prêtre est mort. En août, le 21, près de Longwy. Une des premières batailles. C'est Mme Paule qui nous l'a appris. Elle avait vu notre inquiétude. Un général de ses connaissances lui avait donné l'information.
— C'est triste…
Je ne sus que dire d'autre pour exprimer ma peine. J'étais sincère.
Je l'étais pour lui et pour elles.
Elle était à nouveau une vieille dame. Fatiguée.
— Léo, elle, est morte au début de septembre.
— Mon Dieu ! Que s'est-il passé, Cécile ? De quoi est-elle morte ?
— De ce qu'on faisait dans certaines arrière-cuisines, Pierre… Elle était si pâle lorsqu'elle m'a dit que Romain l'attendait peut-être de l'autre côté.
— Je… je ne sais pas quoi dire, Cécile.
Je posais mes mains sur les siennes. Des mains décharnées, tremblantes et couvertes de tavelures. Elles, si vivantes quelques minutes auparavant lorsqu'elles accompagnaient les mots de Cécile, étaient maintenant fragiles, presque mortes.
— Tu n'y peux rien, Pierre. Ce ne sont que de vieilles histoires
presque oubliées, pleines de fantômes dont personne ne veut.
— Non, Cécile, je les ai entendues. Je les raconterai à mon tour.
Elle caressa ma joue tendrement.
— Peut-être… tu les connais tous maintenant. Mme Paule et Mme

Céline, Léo et Romain. Tu les connais.
— Oui, Cécile. Et je t'aime. Beaucoup.
— Moi aussi, mon petit. Sa main caressait toujours ma joue.
Je souris. Mon regard se troubla.
— Eh ! Ne te laisse pas aller. Je ne suis pas très mélo, Pierre. Ça m'écœure le larmoyant, le pathos de baraque foraine.
Elle me pinça la joue comme elle l'aurait fait à un gamin.
— Trêve de flatterie, mon petit. Il est tard et je suis une femme
honnête. Veux-tu me ramener ?

Le claquement de la touche d'arrêt me sembla retentir longtemps.
J'avais froid.
Il faisait nuit. Il neigeait.
Cela devenait rare. Il me semble qu'il y en avait plus souvent lorsque j'étais jeune. Le monde était recouvert d'une meringue épaisse. La neige efface les angles, elle adoucit et enchante le monde pour que l'on s'y blesse moins pendant quelques heures ou quelques jours. C'est pour cela qu'inconsciemment nous l'aimons tant, enfants comme adultes. Elle émousse les angles acérés de la réalité.
J'ai maintenant l'âge de Cécile. Je me sens fatigué. Et j'ai froid. A l'intérieur.
J'ai écrit sa vie et celles de ses fantômes. J'ai encore toutes les bandes. Une des choses les plus précieuses que je n'ai jamais possédées.
J'ai aussi fait des enfants, je me suis marié, deux fois. J'ai été aimé et j'ai aimé. Passionnément.
Ce printemps, ma femme est morte dans mes bras. Elle ne souffre plus. On ne devrait jamais mourir au Printemps, c'est un pitoyable oxymore.
Mais je ne regrette que peu de choses au final. J'ai baisé et je me suis fait baiser plus qu'à mon tour.
C'était bien.
Cécile aurait ri de m'entendre raconter cela. Je la revois lors d'une de nos entrevues, me dire, au beau milieu de ce salon de thé de Cambrai : « S'il y a une chose que la vie m'a apprise, mon petit, c'est que l'on n'est jamais assez baisé. »
Puis se penchant pour saisir un macaron, tout en défiant les regards outrés des rombières à carré Hermès : « Bien baisé, j'entends. Car dans le sexe, comme dans la pâtisserie, rien n'est pire que la demi-mesure ».
Derrière mon épaule, le rire de Cécile me semble soudain si proche, si tangible que je me retourne.
« Cécile ? »

Fragments

De petits morceaux de temps et de corps. Des impressions et des images. Textes courts inspirés par les photographies de Eric Battisteli

Nue.

Nue, tu pourrais affronter toutes les armées du monde.

Nue, tu n'as plus rien à craindre de la peur, de la médiocrité, de la haine, de la honte.

Nue, tu me fais croire en Dieu.

Nue, ton regard est plus sensuel que ton cul, plus chaud que ton con.

Nue, tu es belle.

Nue, tu es.

À l'origine.

À l'origine de mon monde, il y a toi.

Toi et ton sexe. Ton âme, sans doute, y est cachée ou peut-être s'y est-elle réfugiée ?

Entre tes cuisses entrouvertes, je perçois sa présence, j'en reconstruis les méandres. Je t'envie ton corps de femme, tes seins, ton ventre, ton con, ta peau ; si à l'aise avec le plaisir, si apte à jouir, à me faire jouir, à repousser la mort et l'obscurité.

Ta main.

Tu me tiens. Tu as dans ta main ce qui fait de moi un homme. Un morceau de chair, de sang gonflée, érigée. Une excroissance de force et de puissance crânement montrée n'osant avouer qu'elle n'est rien sans le vide. Ce petit espace vide au creux de ton corps.

Cette absence qui remplit mon désir. Tu me tiens en main comme on tiendrait la main d'un aveugle. Je bande comme on lance un appel au secours, un jour de mai.

Nous, hommes, sommes des naufragés recherchant entre vos cuisses, un refuge, un havre de paix.

Nos bites se prétendent conquérantes, trop souvent. Elles ne sont que mendiantes quémandant l'asile, pour une nuit ou une vie, de votre vagin, de votre jouissance-cathédrale.

Ton ventre.

Le monde se résuma à une tache de lumière sur son ventre. Tranchant l'entrejambe, le trait de fusain d'une toison sombre traçait un axe de symétrie entre la naissance des cuisses.

Ses hanches pleines et amples me disaient l'étrange malédiction du plaisir, sa quête éperdue et l'éternel recommencement.

Son ventre, mon Avalon.

Son con, mon Panthéon.

Ton sexe.

Ce que je te montre n’est pas mon sexe. C’est autre chose. Ce que je te permets de voir et bien plus que ce que tu vois.

Ce que tu me dis tant aimer, que tu désires prendre ou lécher, pénétrer ou caresser, c’est une blessure qui me rend plus forte, un vide qui remplit l’esprit des hommes et le rend plus beau. Parfois plus laid.

C’est une bénédiction cachée au cœur d’une malédiction.

Un exorcisme de chair repoussant le Mal.

Je suis Sheela-Na-Gig. Je suis ta rédemption.

Obscurité.

L’obscurité te déshabille. L’ombre ne te cache pas, ne t’oblitère pas, elle te révèle.

Elle te désigne comme la douleur montre le plaisir, comme chacune de mes absences me hurle ta présence.

Tu es là, intensément, intimement.

Ce que tes cheveux et ta main cachent – oh à peine – n’est nullement dissimulé mais sublimé. Tes seins et ton ventre, glorieux et fermes, phagocytent chaque photon, les tissant pour t’en faire une armure.

Tu n’es pas ma lumière, non. Tu es mon gouffre. Ce gouffre dont je supplie, les Dieux, de ne jamais m’épargner la chute. Éternelle. Incessante. Définitive.

Le matin.

Chaque matin du monde, ton corps constrictor construit, de la ligne du dos au sillon de tes fesses, une tresse de chair. Un entrelacement qui raconte une histoire.

Chaque matin du monde, je te regarde et, doucement, je pleure.

Ton con.

Dieu est un con.

Lorsqu’entre tes cuisses ouvertes, ton sexe se dévoile, je sais que le monde fut d’abord cela. Il n’y eut ni argile, ni éther à façonner, Dieu est une femme qui entrouvrit ses cuisses pour se donner du plaisir.

L’univers est né de la jouissance d’une déesse se caressant doucement, pétrissant la chair humide et tendre de son con jusqu’à l’explosion primordiale. Chaque élément de l’Univers fut engendré par les orgasmes de ce sexe-mère.

Chaque fois que tu jouis, chaque fois que je t’ai vu atteindre ce que je ne pourrais jamais atteindre, ce que qu’aucun homme ne pourra atteindre, je contemple la Genèse.

Dieu est un con. Et de ce con branlé nous sommes tous nés. Quand devant moi, tu te fais jouir, quand devant moi, je vois ton corps et ton âme se confondre, tu permets au monde, encore un peu, de continuer à exister.

Ton dos.

De dos, sur une chaise drapée, elle me montrait son cul. Un cul rond et plein. Un cul sublimant la vie comme un requiem le ferait de la mort.

Au bout d'un dos qu'Ingres aurait dû peindre, je ne voyais que ce cul théâtral dont la jupe relevée sur les hanches ajoutait au décorum.

Attente des trois coups.

Elle glissa une main entre ses cuisses. Là où dans la pénombre entre les hémisphères de ce cul-monde, je devinais son sexe entr'ouvert.

Archipel.

Archipel, ton corps émerge des draps froissés et dans ce lit-océan, tu m'as naufragé.

L'aube en sculpte les contreforts.

Hier, nous avons joui. Et ton corps en exhale le sel.

Hier, je t'ai rendu hommage. J'ai joui comme un disciple imite son maître.

Lorsque ton cul, plein et intimidant, s'est tendu vers moi, lorsque le drapé de ta vulve s'est ouvert, tu me donnais, comme à chaque fois, plus que ton corps. Tu me donnais de l'importance. Tu offrais à mes mains, mon sexe, mes yeux la possibilité d'une île. D'un refuge où rien ne pourrait m'atteindre. Tu m'as offert l'oubli du poids d'exister et de se décevoir. Tu m'as donné vie. Encore. Sublime

Fragment 1

La mousse dérivait lentement sur l’eau laiteuse et, entre tes cuisses, ta main reposait sur ta vulve.

Assez pour que je devine sans voir.

Assez pour que je désire sans pouvoir. Mon désir dérivant priait pour s’abîmer, comme la

mousse, sur ton corps-récif.

Fragment 2

Lorsqu’entre tes cuisses ouvertes, ton sexe se dévoile, je sais que le monde fut d’abord cela. Il n’y eut ni argile, ni éther à façonner, Dieu est une femme qui entrouvrit ses cuisses pour se donner du plaisir. Dieu est un con. Et de ce con branlé nous sommes tous nés.

Fragment 3

Lorsqu’entre tes cuisses ouvertes, ton sexe se dévoile, je sais que le monde fut d’abord cela. Il n’y eut ni argile, ni éther à façonner, Dieu est une femme qui entrouvrit ses cuisses pour se donner du plaisir. Dieu est un con. Et de ce con branlé nous sommes tous nés.

Fragment 4

Tu me tiens. Tu as dans ta main ce qui fait de moi un homme. Un morceau de chair, de sang gonflée, érigée. Une excroissance de force et de puissance crânement montrée n’osant avouer qu’elle n’est rien sans le vide. Ce petit espace vide au creux de ton corps. Cette absence qui remplit mon désir. Tu me tiens en main comme on tiendrait la main d’un aveugle. Je bande comme on lance un appel au secours, comme un jour de mai.

Nous, hommes, sommes des naufragés recherchant entre vos cuisses, un refuge, un havre de paix. Nos bites se prétendent conquérantes, trop souvent. Elles ne sont que mendiantes quémandant l’asile, pour une nuit ou une vie, de votre vagin, de votre jouissance-cathédrale.

Comme un insecte nocturne

« Baise moi »

L'ordre en forme de supplique se répète. Il s'étouffe un peu dans l'oreiller et sous les gémissements. Mes mains tiennent ses hanches. Je regarde mon sexe pénétrer le sien, l'ouvrir et s'y perdre.

Elle tend son cul et mon bassin s'y cogne encore et encore comme un insecte nocturne vient, obtus et stupide, percuter l'ampoule. Je parle, je ne sais plus vraiment quoi, c'était sale et c'était aussi des mots d'amour. Je crois.

Mes mains s'enfoncent dans sa chair lorsque je jouis. Elle avait commencé avant moi, elle finira après moi.

Elle jouit si profondément que les larmes viennent souvent après.

Elle est faite pour jouir, elle découvre d'autres chemins.

Je suis son compagnon de voyage.

Noir

Pâte à foutre

> « Le Gouffre. J'ai longtemps cru que cette backroom clandestine chlinguait la rumeur, la légende urbaine, un folklo de l'Underground parisien. À moi de vérifier. »
>
> J. Zarca, Paname Underground, Éditions Goutte d'or, 2017, p121.
>
> À l'origine, il y a un roman, celui de Johann Zarca, Paname Underground, Prix de Flore 2017.
>
> Après, il y a eu ce tweet : https://twitter.com/JohannZarca/status/954398841360605185
>
> Alors, Le Gouffre est devenu un objet littéraire que son géniteur laissait à tous ceux (écrivains, dessinateurs, graphistes, musiciens et autres créateurs) qui voulaient se l'approprier.

Reste à eux d'en faire quelque chose. De regarder au fond du gouffre.

Bien au fond.

« fo pa y alé »

— Eh Édouard ! Tu m'écoutes ? Ne t'endors pas…

Il secoua du bout des doigts l'épaule nue ornée de brûlures de cigarettes. Une croûte opaline de sperme raidissait quelques mèches de la nuque.

— On va peut-être devenir amis. J'aime bien parler… et c'est mieux avec quelqu'un.

Un murmure faible et indistinct, sans doute une supplique, s'extirpa de la forme recroquevillée à côté de laquelle il était assis. Il sourit.

— T'es cool.

La techno hardcore, les cris, les hurlements et autres gémissements étaient moins forts ici, dans la niche.
C'était comme cela qu'ils appelaient le réduit aux murs de béton où il vivait. Le néon fatigué clignotait de temps à autre en bourdonnant. Un vieux matelas collectionnant la majorité des fluides et sécrétions humaines possibles – entre autres choses – était posé dans un coin comme un cliché dans un mauvais polar. Il y était assis, Edouard posé à côté, sur le sol.
Les autres avaient passé une partie de la nuit à jouer avec mais ils s'en étaient désintéressés. Il en avait profité pour le ramener chez lui.
Édouard ne gueulait plus, elle ne réagissait plus assez "la pâte à foutre" comme ils disaient. Le dernier qui l'avait baisé – un gros black balafré – avait gueulé : "Putain les gars ! Vous faites chier ! Il faut y aller mollo… Il a même pas tenu la nuit. Je le finis mais on dirait que je baise un traversin. Fais chier… Merde…".
Et il avait éjaculé en grognant.
Puis, à son habitude, il avait sorti son rasoir et fait une petite entaille dans le creux des reins. Il aimait bien marquer son territoire. "Comme ils font dans les westerns, les pistoleros, sur la crosse de leur flingue."
Il l'avait entendu raconter ça une fois, au début, quand il était arrivé.

— Tu sais, j'en ai cinq, des marques de ce fils de pute. Comme sur un mur de prison. Il m'aimait bien. Au début, lorsque je suis arrivé… Je n'étais pas encore la serpillière.

Il regarda longuement le mur en face de lui. Le coffrage avait laissé l'empreinte des veines du bois dans la masse. Il aimait bien contempler les courbes, les ondulations. Ça le faisait voyager. Elles étaient placées juste au-dessus d'un tas de fringues douteuses aux couleurs vives. Des fringues d'enfant.

— Tu veux que je te raconte comment je suis arrivé, Édouard ? Ouais ? T'es vraiment un chouette pote, toi. On va bien s'entendre. Tu verras.

Il souriait de toutes ses gencives. Un sourire sincère se traça sur son visage. C'était dégueulasse mais sincère.

— C'est Tony qui m'a ouvert les portes du Gouffre. Ouais, c'est comme ça que ça s'appelle ce merdier. Y te l'on dit avant de jouer ?
Un peu de merde et de sang avait coulé sur le béton, sous les fesses du copain.

— T’inquiète pas. C’est rien. Je nettoierai. C’est pas pour rien qu’on m’appelle la Serpillière ici.

Il y avait une certaine fierté dans le ton. Une fierté de balai, de brosse à chiotte, une fierté d’objet mais qui a conscience de son utilité. Même à ramasser la merde et le sang – et ce n’était pas la seule chose qu’il ramassait et faisait disparaître ici.

— J’ai merdé… C’est parce que j’ai merdé que je me suis retrouvé ici.

Il soupira et se mit à se frapper le front du plat de la main comme un schizo de cinéma en murmurant : “Connard ! Connard ! T’as merdé… Connard !”
Il s’arrêta aussi soudainement qu’il avait buggé.

— J’avais du fric, tu sais. J’travaillais dans la pub. Un bel appart, de la chatte à volonté, un peu de coke… Je fréquentais même des people. J’te jure. Ardisson, tu connais Édouard ?

Il baissa la tête, détaillant ses mains calleuses et sales. Les ongles rongés jusqu’au sang. Le reste de fringues un peu classes qu’il portait en était un vestige. Trouées, puantes et crasseuses mais encore là pour le lui rappeler.

— J’aimais bien Natalia. Elle était jolie. Si tu avais pu la voir… c’était une pute bien sûr, mais une pute de luxe, attention ! J’avais les moyens, Édouard.

La flaque s’était un peu agrandie.

— Tony… pas son vrai nom, ce con, comme toutes les racailles de son genre, admirait Tony Montana… Un Yougo, sans doute un ancien chien de guerre des années 90. C’était son mac. Elle l’appelait “son fiancé”… Elle était un peu conne, Natalia. Ou alors elle se mentait pour te tenir le coup…

Un putain de cri venait de percer les murs. Il savait pourquoi. Il y avait eu une livraison hier. “Une punition”, elles avaient dit les trois meufs qui avaient amené le type. Elle lui avait déjà entamé un peu la gueule mais pas trop.

— Il y a des punis volontaires ici de temps en temps, tu sais ? Une sorte de séjour thalasso du masochiste… Mais pour celui-là, non, c’est de la bastonnade à coup de teubs qu’elles voulaient.

L’une d’elle, la chef, était impressionnante. Pas physiquement, non. Mais par sa façon de vous regarder, de bouger, de parler. Dangereuse, très. Elle avait un surnom bizarre : “la Hyène”. Il lui allait bien.
Elle avait dit qu’il devait être “puni dignement cet enculé”. Elle avait ajouté : “Et comme au niveau enculade, c’est un peu la Mecque, ici. On vous l’offre.” Le sourire du comité d’accueil n’avait laissé que peu de doute sur le niveau de qualité des prestations.
“Monsieur aime la domination sur des femmes. Non consentantes, bien sûr. Hein, crevard ?!” Elle lui colla un coup de pompe dans les côtes. Il était bâillonné et un bandeau l’aveuglait. Il gueula comme il pût.
“Comme Alice, mon grand. Tu vas passer de l’autre côté du miroir en tombant dans le gouffre.”
Ils se marrèrent. Pas sûr qu’ils aient tous compris mais si Patrick rigolait, ils suivaient.
Il ajouta : “Nous ne sommes pas des lapins blancs mais nous avons le temps, nous. On va bien te soigner.” Étonnant comment ce mot pouvait sonner immonde dans leur bouche.
La fille leur avait filé un gros paquet de coke en leur disant : “Je le veux vivant. Je le récupèrerai dans trois jours. Prends des photos, je connais des filles qui vont apprécier. Puis il ira faire des excuses en personne. Hein ?! Monsieur l’enculé en puissance.” Nouveau coup de Docs dans les côtes. “Vivant, vous avez compris ? Pas d’emportement. Vous me l’attendrissez. Si jamais il canne, je crame votre repaire de tordus aux keufs et aux journalistes. Compris ?”
Ils avaient compris. Même cette bande de salopards semblait avoir peur d’elle.

On était le deuxième jour de la punition. Ils avaient parlé d'une "soirée cendrier et plaisir canin" pour lui.
Réprimant un frisson, il reprit son histoire.

— J'aimais bien la baiser façon bondage. Tu aurais vu son cul bien saucissonné, une merveille. Putain, c'était beau…

Autre cri. Il prenait cher le dominateur de ces dames.

— Heureusement que je l'ai bien retapé dans la journée celui-là. Sinon il ne tiendra pas… Et tu crois que j'aurais un "merci" ? Ouais, j't'ai pas dit : je ne fais pas que le ménage ici, j'entretiens le matos. Ils ont toujours un ou deux Édouard sous la main ici. J'ai une pharmacie et je me débrouille plutôt bien. Je fais même un peu de couture.

Il sourit, un peu.

— J'ai aussi des Tampax… Il observa la flaque. Tu m'as l'air d'en avoir besoin. Je vais t'en mettre un avant que tu salopes trop le carrelage.

Il se dirigea vers une vieille armoire métallique. Un vestiaire d'usine.

— Attends… Bouge pas…

Il l'avait mis sur le ventre. L'autre ne se plaignit qu'un peu.

— J'les prends avec applicateur, c'est plus facile. Voilà. Bouge plus… C'est bon.

Il jeta la coque de plastique couverte d'hémoglobine, de sperme et de vesces dans un gros sac poubelle noir près de la deuxième porte, celle du fond, sur laquelle quelqu'un avait écrit à la craie : "Recyclage".

— Je te soignerai le fion, t'inquiète. Y a pas de honte à avoir. Entre potes, faut pas de fausse pudeur. P't'ête même que tu me suceras. Ou moi. On ne sait jamais… ça se fait entre copains, tu sais.

Un petit rictus bien gerbant modula sa voix lorsqu'il ajouta.

— De toute façon, si tu veux bouffer et des cachetons pour moins souffrir, tu feras ce que je demande.

Il lui tapota la hanche.

— Mais je suis pas comme ces salopes. J'utilise du lubrifiant. J'aime pas quand ça crie. Et, bordel, c'que j'ai pu gueuler au début…

Il se frappa à nouveau le front comme un schizo de série Z.

— Désolé… Faut que je finisse mon histoire. Tu veux connaître la suite, non ?

Le battement lointain des Bpm lui tint lieu de réponse.

— T'énerve pas Édouard. Je continue. Je continue. Donc un soir, j'avais réservé Natalia. Un créatif de l'agence m'avait trouvé une "coke d'enfer" – ce petit bâtard – et je voulais inaugurer les nouveaux équipements en cuir et chrome. Des merveilles, tu peux me croire.

Il renifla, se gratta nerveusement le bras, une sueur malsaine faisait luire son visage grêlé. Il sortit une pince à cheveux de sa poche et replaça la mèche grasse barrant son front.

— Le viagra… Faut pas le mélanger à la coke, Édouard. Promets-moi que tu ne le feras jamais, hein ? Fais pas le con avec ça… jamais.

Il fixait intensément l'empreinte des planches dans le béton.

— Je voulais la baiser correctement. C'était une question de rapport qualité-prix, tu comprends. Elle coûtait cher, Natalia. Baisait bien, faut dire… J'ai un truc qui a dû lâcher là-haut.

De l'index, il se cogna la tempe. Retour du schizo.

— Me souviens de rien… mais je l'ai massacrée la petite. Putain… Un vrai carnage. Les voisins ? Non… j'avais fait insonoriser la pièce. J'étais devenu Bateman. Cet enfoiré de Patrick Bateman ! Mais en plus con… Beaucoup plus con !

Nouvelle séance de flagellation du front. Plus violente, cette fois.

— J'étais couvert de sang… un vrai Tampax humain… Et tu sais c'que j'ai fait ? Hein ? Tu sais c'que j'ai fait ? J'ai pris le reste de coke et j'ai appelé Tony. Ouais ! Voilà c'que j'ai fait !

Il gueulait sur le tas de chair, de plaies et d'ecchymoses.

— Quand il est arrivé avec ses deux mastards. Il a voulu savoir pourquoi je l'avais appelé. J'avais rien dit. Je lui ai montré la porte de la chambre. Lorsqu'il est revenu… son regard… Je crois qu'elle ne mentait pas Natalia, c'était son fiancé.

Reniflement et rictus nerveux étaient devenus des ponctuations.

— Il m'a mis une droite. Une seule. Il a arrêté les deux pitbulls qui allaient me massacrer par réflexe. J'avais son pied sur la gueule. Il a décroché son portable. "J'ai un truc pour vous." Lorsqu'ils m'ont sorti du coffre, il faisait nuit. J'ai traversé le terrain vague. Tu l'as vu Édouard ? Peut-être pas… si t'avais les yeux bandés, c'est que t'as une chance de sortir. Même si je préférerais que tu restes… Enfin, moi, je l'ai vu le terrain vague, les débris, la porte… Ils m'ont balancé au pied d'un groupe de mecs. Tony a dit : "Il doit souffrir. Longtemps. Beaucoup. C'est une merde, traitez-le comme une merde, ce fils de chien. Doit pas sortir d'ici." Voilà ce qu'il leur a dit.

La bâche qui servait de porte donnant sur la backroom s'entrouvrit.
Une main, dans une mitaine de cuir clouté et une voix : "Serpillière ! Bouge-toi. Y a du ménage à faire. Ramène la punition au chenil. T'as du taf, pustule !"
Il se leva et gicla fissa.

Lorsqu'il revint. Édouard avait tenté de s'asseoir contre le mur. Il s'était évanoui. À nouveau.

— Désolé. J'ai été un peu long. J'ai dû toutes les enlever avant de le mettre dans la cage. Font chier…

Il s'arrêta.

— T'as bougé ? Tu as froid ? Faut dire qu't'es à poil…

Il prit la couverture sur le matelas et en couvrit le débris.

— Des dizaines d'aiguilles. Ils appellent ça "la poupée vaudoue". T'imagines pas où ils s'amusent à les planter.

Il se lava les mains dans un seau, à côté du sac poubelle.

— L'a pas eu droit au "cendrier"… Ce sera pour demain… ce sera son cadeau de départ. Par contre, il a eu droit à Igor, le Danois…

Il se laissa tomber sur le matelas. Il gifla la forme affalée à côté de lui.

— Oh ! Édouard ! T'es avec moi ?! Faut que j'finisse mon histoire. C'est important pour la complicité, l'amitié, tout ça. T'as soif ?

Les yeux s'étaient entrouverts ainsi que la bouche.
Il l'observa.

— T'as pas l'air d'avoir d'hémorragie interne. Tu saignes pas trop du fion… Je vais te donner quelque chose.

Il se pencha sur sa droite et saisit une petite bouteille d'eau en plastique donnant plus l'impression de sortir du bac de recyclage que des rayons de l'arabe du coin.
Il versa quelques gouttes au travers des lèvres en partie tuméfiées. Les gestes étaient délicats presque maternels.

— Là… Doucement… Bois pas trop vite. T'as encore beaucoup de sang dans la bouche… sans parler de ce qu'ils t'ont fait bouffer.

Il reposa la bouteille.

— Moi aussi… Ils m'ont arraché les dents à la pince-étau. C'est celle qu'ils appellent "Sœur Sourire" qui aime faire ça. Cette salope me l'a fait dès mon arrivée. "Je vais te faire une intégrale, mon chou. Tu verras. Ça glisse mieux. C'est plus confortable".

Il se tourna vers son compagnon.

— Une femme ? Non, j'pense pas… Il y en a qui viennent. "Sœur Sourire", elle, avait une bite. C'est elle que j'ai sucé… la première. Ce goût du sperme et du sang… Ce goût…

Il regarda le plafond.

— J'imaginais pas que ça pouvait autant faire mal une queue. C'est elle aussi qui me l'a appris. Avant les autres.

Les tics nerveux s'étaient accentués. Il se grattait les avant-bras comme un clébard plein de puces.

— Pourquoi je me suis pas barré ? Tu crois que j'n'y ai pas pensé ? Tu me prends pour un con ?

Son regard était à la fois furieux et absent. Il ricana. Ça ressemblait à une mauvaise toux.

— Ces bâtards y m'ont mis une laisse. Une saloperie de laisse. Bien épaisse, bien résistante…

Il regarda ses avant-bras comme si ces yeux étaient équipés de rayon X, il regardait sous l'étoffe tachée des manches de la veste. Armani.

— L'héro… j'ai eu droit à mon premier shoot et à ma première pipe en même temps. Ouais… elle m'a plus baisé la bouche que je l'ai sucée… mais je m'en foutais… me souviens pas de tout d'ailleurs.

Les larmes coulaient.

— Mais ils m'ont montré la vidéo. Tu penses.

Il revoyait sa gueule de taré en plein trip orgasmique avec tout ce sang qui lui tartinait la bouche et le menton. Il tentait même de sourire à la caméra avec, au milieu, cette bite qui allait et venait. Le pire était les rires, les sifflets et les vannes pourries. Il souriait, putain… ce sourire.

— Ils filment de temps en temps… Patrick, il fait dans la vidéo hardcore, dans le snuff. Doit tenir un sex shop… un truc comme ça. Il a une clientèle pour ça. C'est un des plus vicieux celui-là. Il aime te voir en chier. Et ce n'est pas qu'une image crois-moi. Des trucs vraiment tordus… C'est le plus gros enculé de ces crevures de fiottes !

Il se tut immédiatement. Terrorisé. Il regardait vers la bâche.

— Putain, t’es con ou quoi, Édouard ?! S’ils t’entendent, tu vas morfler… et moi aussi, débile !

Il colla deux pains dans la couverture. Gémissements de ladite couverture.

— Connard… Je devrais te coller tout de suite dans une des cages à pâte à foutre… ça te ferait les pieds. Te faire pisser et chier dessus parce qu’un de ces fils de pute veut s’amuser.

Nouveau coup dans la couverture.
Il se mit à se balancer d’avant en arrière en chantonnant. Hello mister Schizo.

— Désolé, Édouard… J’voulais pas. Tu sais pas encore… tu connais pas les usages. J’t’apprendrai. Promis. Faut qu’on soit ami. Faut pas qu’on s’fâche. T’as raison : pourquoi j’me suis pas taillé ? J’ai le droit de sortir sur le terrain vague de temps en temps… même sur le trottoir. Je fais la sentinelle, j’accueille. Je préviens. J’accompagne. Je pourrais partir…

Nouveau regard vers le béton bas de plafond.

— Évidemment il y a l’héroïne. Ici ils m’en donnent. Mais surtout… j’irai où ? Tu sais pas mais Tony, il s’est arrangé pour que les flics soient prévenus. Pas de tout, non. Pas le corps de Natalia. Juste son sang, partout, dans mon appart. Et avec ma disparition…

Il se moucha dans un vieux bout de Sopalin.

— Je leur dirai quoi : j’ai buté la fille mais ils m’ont transformé en sextoy pour pervers ? Aidez-moi, je suis une victime ? Tu comprends… j’peux pas… j’peux vraiment pas…

Ses épaules s’affaissèrent, sa tête suivit le mouvement.

— Et puis il y a ce truc avec le môme… le film… J’voulais pas… mais j’étais chargé… ils m’avaient bien chargé. Ils criaient, m’encourageaient, me menaçaient… ils peuvent te faire mal ici… très mal… alors j’ai fait… putain, j’ai fait ça…

Il pleurait comme on a la chiasse, geignant entre deux reniflements.

— Quoi ? Qu’est-ce que tu dis ?!

Il regardait Édouard étonné et furieux.

— Qu’est-ce que t’as dit, enculé ?! J’ai aimé ça ?! Mais t’es débile ?!

Il était debout. Le visage couvert de morve et de larmes. Il projeta des grumeaux de salive et d’écume lorsqu’il se remit à gueuler sur Édouard, impassible.

— Non, j’ai pas aimé lui faire ça au petit !

Il colla un coup de latte dans la couverture.

— Putain ! Comment tu peux dire que l’héro et le reste c’est un prétexte ?! Qu’au fond, j’aime ça ! Espèce de merde !

Les coups de pieds commencèrent à pleuvoir. Des vicieux, plein de hargne, du talon écrasant plus qu’il ne frappe, de ceux que l’on réserve aux cafards.

— Bâtard ! Arrête de te marrer ! Putain de raclure ! J’aime pas les sucer, ces pédés, ni prendre leur bite dans le fion ! Putain ! Arrête ! Arrête ! Dis pas ça ! Putain ! Dis pas ça ! J’aime pas ici ! J’suis pas comme eux ! Ta gueule ! Ferme ta gueule !

Tirade scandée par l’effort.
La couverture se tâchait au son du craquement des cartilages broyés et des os fracturés. Il avait attaqué la tête. Visage en bouillie et éclaboussures sur béton brut.

Il s’écroula sur un dernier murmure à peine articulé :

— Pourquoi t’as fait ça, Édouard ? Putain… pourquoi ?

Agenouillé dans le sang et la merde, aspirant l’air à grandes goulées, il reprenait son souffle. Ses cheveux gras, filasses, luisants de sueur et de crasse, pendaient cachant son visage tourné vers le sol.
L’odeur de la chair et du sang faisait l’air épais. Scène de massacre dans un réduit.

Il se releva, toujours haletant, et marcha d’un pas traînant vers l’armoire métallique. Ses vieilles All Star défoncées émettaient un bruit spongieux. Il ouvrit un des vestiaires étroit d’ouvrier pour en sortir une feuille de boucher. L’acier était tâché, rouillé seul le fil du tranchant reflétait la lumière. Un fil d’argent.

Une fois devant le corps, il se pencha et le saisit par une cheville, il s’arc-bouta, tirant de toutes forces, se dirigeant à reculons vers la porte du fond.
Il se mit à chantonner de sa voix brisée, sur un rythme absurde, sourire de débile aux lèvres, une comptine :

— Uniquement le travail, sans aucun ami, fait d’Édouard un garçon bien triste. Bien triste, bien triste. Pauvre Édouard, pauvre Édouard.

Récit(s)

Fils du Metal

J’ai reconnu sa gueule de déchu dès le premier regard. Puis j’ai pensé : « 30 ans ». C’était le nombre d’année qui s’étaient écoulées depuis notre dernière conversation. Je tenais un stand dans ce premier salon de l’emploi d’un gros bourg rural. Je l’ai évidemment reconnu. Il avait marqué mon adolescence.

C’était mon meilleur ami, Jean-Philippe, qui me l’avait présenté.
Jean-Philippe et moi, nous étions devenus inséparables dès notre première discussion : j’étais en 5e, dans un couloir du collège, il m’avait dit, en pointant du doigt le logo des Twisted Sister gribouillé au marqueur sur mon sac en jean : « Leur dernier album est génial ». Le pacte fût scellé.
Dans ce collège rural du Nord, nous étions si peu à écouter du Metal au milieu de ce bourbier qu’était la musique du début des 80’s.
Ecouter du Hard Rock, du Heavy Metal (le terme “Metal” ne viendra qu’après), c’était un acte d’affirmation de soi. Une déclaration d’existence. Trouver un moyen de ne pas appartenir à la masse. Ils avaient l’air si à l’aise, les autres. A l’aise avec leur corps, les filles, au milieu de la cours, dans les couloirs. Ça, je leur enviais, cette facilité à être. Ce que je ne leur enviais pas, c’était la médiocrité.
J’étais un gamin intelligent, trop pour certains – on me l’avait fait payer –, je voyais cette crasse qu’ils avaient autour de l’âme, cette couche grasse de bêtise et d’ignorance et leurs comportements de meute, de jeunes mâles et femelles alpha et l’allégeance au bon comportement, celui de la majorité. Dociles, grégaires.
Et puis, il y avait la honte, celle de mon monde, de ma famille. J’étais heureux. Mes parents sont des gens biens. Mais j’étais pauvre – maintenant, on dirait “issu des classes populaires”, vocabulaire délicieux, pudique, propre, respectueux, non segmentant. C’était une pauvreté légère, pas de l’indigence, comprenez-moi bien, une chose plus subtile, une zone grise : toujours compter, voir sa mère compter tout, tout le temps, porter des fringues données ou achetées sur le catalogue de La Redoute ou chez Auchan… Du pas cher, le moins possible, pas de marques. La voir nous dire “non” alors qu’elle aurait voulu dire “oui”. Avec la frustration, parfois, elle le disait plus durement qu’elle ne l’aurait voulu. Je décidais rapidement de ne plus demander. Enfin pas très souvent, ce que je voyais dans ses yeux si elle refusait ne me plaisait pas – “un gamin intelligent et gentil” lui disaient les instituteurs. J’avais appris à ne pas lui faire ressentir la honte. Une humiliation qui ne dit pas son nom, à laquelle on s’habitue. Ma mère avait connu la misère, la vraie, elle me l’avait fait comprendre alors ce que nous vivions n’était pas le pire. Je l’avais intégré. Nous étions de la classe ouvrière mais, chez moi, on croyait à l’école, on respectait le savoir. Ce fut l’arme la plus puissante que me donnèrent mes parents. Je l’utiliserai. L’ascenseur social n’était pas tout à fait en panne durant les années 80. Je serai dans les derniers à le prendre.

L’acte fondateur de mon attirance pour cette musique fut un t-shirt. C’est un souvenir clair, bien enkysté dans ma mémoire. Sublimé, évidemment, mais fondateur.
Cela se passa à la fin des années 70, je devais avoir entre 8 et 10 ans. Le fils d’une voisine, dans une barre HLM de Valenciennes, pleine de jeunes parents nés durant le Baby Boum, porta un jour le tshirt de “Killers” d’Iron Maiden. La première représentation d’Eddie the head.
Il faisait chaud, je jouais avec les autres gamins sur les grandes pelouses entre les barres. Il est sorti du hall et je me suis arrêté. J’étais fasciné. Effrayé, un peu aussi, mais surtout fasciné. Il y avait quelque chose de sombre, de puissant dans ce portrait d’une créature, pas toute à fait humaine, grimaçante avec, à la main, une hache. Et puis, il y avait cette autre main, crispée, agrippée au t-shirt d’Eddy, dans un dernier sursaut de vie. Je lisais un nom, écrit dans cette police étrange : “Iron Maiden”. Un nom anglais, évidemment. J’étais incapable d’en comprendre le sens, mais cela lui donnait plus de puissance encore, comme une incantation. Inoubliable. Dans ma tête, une pensée naquit, lancinante, envoûtante : qu’elle pouvait être la musique jouée par ce groupe pour être illustrée par un tel dessin ? Qu’elle puissance devait-elle avoir pour correspondre à cela ? Je ne le sus que plus tard. Je n’ai pas osé lui demander de me faire écouter.
Pour en revenir à lui, au milieu des années 80, j’allais régulièrement le voir, chez ses parents, accompagné de mon meilleur ami, pour emprunter des vynils dans son impressionnante collection. Notre bibliothèque d’Alexandrie du Metal.
La dernière fois où je m’y rendis, ce fût durant l’été entre ma seconde et ma première. J’avais intégré d’autres cercles d’amis, avec d’autres références. Je devins très proche d’un groupe de Metal qui gravitait autour de la mouvance trash nordiste initiée par Loudblast et je devins un adapte acharné du skate. Ce qui m’amènera ensuite vers l’emocore, le hardcore et tutti quanti. Le “vieil” hardos s’effaça un peu de ma mémoire.
A l’époque, il n’avait que quelques années de plus que nous mais il en savait tant. Il avait assisté à des concerts dont le récit nous faisait rêver : Trust, Stocks, Hbomb, ZZtop, Warning, Rose Tattoo…
La veste en jean, les patchs et la petite moustache. Nous n’étions pas proches, nous étions trop jeunes, il travaillait déjà, nous n’étions que des collègiens, mais ils nous accueillait avec bienveillance. Il était un passeur, et puis, je crois qu’il nous aimait bien parce que nous étions intelligents. Il l’était lui aussi. On a passé quelques heures à l’écouter raconter ses campagnes de hardos, fier d’être un “fils de prolo”, membre assidu de la cellule locale du PCF – il me parla du “Capital” et même de “l’Archipel du Goulag”, il m’en montra les volumes dans la bibliothèque du petit salon. Il avait un caractère bien trempé, celui que l’on acquièrait dans les luttes sociales qui ravageaient le Nord depuis le début des « 30 piteuses ». Ils étaient un de ceux, nombreux, retrouvant de leur dignité dans les riffs et les refrains scandés le poing levé. C’était une musique de prolétaires, de fils de petites gens, de révolte, de colère, une musique pour oublier, le Metal. Les guignols déguisés dans les concerts et montrant leurs fesses aux caméras à décérébrer n’existaient pas. Pas encore.
Le voir me fit revenir en mémoire mon premier acte de bravoure de Metal-head adolescent.
Un acte futile mais qui était si important pour le gamin mal à l’aise dans un corps qu’il avait fait doubler de volume durant sa première année de CM2 – j’étais en avance, je le doublerais – à force de le gaver de nourriture, de gras et de sucre. Beaucoup, souvent,

trouver par la bouche et le ventre de l'apaisement. Celui que le monde du dehors ne lui laissait pas. Épaissir son corps pour lui donner plus de moelleux. L'épaissir suffisamment pour amortir les coups et moqueries de ceux qui le prirent pour une bête à humilier. Durant cette première année de CM2, nouveau venu dans l'école du village, grâce à la lâcheté de mon instituteur, j'appartins à cette race d'animaux multi-séculaires qui soudent les groupes humains par ce qu'ils ont de plus dégueulasse.
J'avais patiemment – et discrètement pour ne pas éveiller les soupçons de ma mère – élimé le genou droit d'un de mes jeans pour obtenir une déchirure comme celles des musiciens que je voyais dans Hard Rock magazine ou Enfer magazine.
Je fus le premier à venir, un samedi matin, avec un jean déchiré au genou. Mon travail de sape discret afin payé le matin même : en tirant un peu le tissu, une superbe trouée s'était ouverte.
J'entends encore la voix d'un petit, "un 6e", me dire : "Eh ! Mais il est troué ton jean ! T'as vu ?!" Tu m'étonnes que j'ai vu. J'avais un sourire de vainqueur : le premier à porter un jean déchiré au collège. "Hell yeah !", mon gars… Lorsque je rentrais, dans l'après midi, ce fût ma mère qui me déchira, je dois l'avouer. Un patch "Venom" fût cousu fissa sur le pantalon parce que "Tu ne vas pas aller au collège avec des vêtements troués ! Jamais !" Sa réputation de bonne mère de famille était en jeu, ma réputation de hardos ne faisait pas le poids. J'avais gagné le droit de porter un écusson de Venom, ce n'était qu'une demi-défaite. En plus, c'était le groupe le plus scandaleux du moment même dans le milieu du Metal. Au fond, j'avais gagné.
Cela ne faisait que deux ou trois ans que j'avais acheté "Powerslave" — évidemment Iron Maiden — avec mes sous d'anniversaire, à l'Intermarché de la petite ville où vivaient mes grands parents maternels. Deux ou trois années que ma vie avait changée. Cette musique était devenue ce que j'étais, elle me donnait une identité à moi, le petit gros, mal fagoté, bon élève avec une culture générale qui étonnait ses profs. Elle m'avait ouvert de nouveaux horizons. Elle me permettait d'être quelqu'un de différent tout en intégrant une communauté dont beaucoup étaient intelligents, curieux (pas de filles au collège parmi les Hardos, ça viendra au lycée). Elle abordait des thèmes étranges et sombres qui ne pouvaient que me fasciner. Avec Iron Maiden et son album s'ouvrait à moi ce dont j'apprendrais bien plus tard le nom : les Mauvais Genres. Elle était aussi – même si cela peut paraître absurde au non initié – un puissant facteur d'érudition. Je plongeais dans les textes des albums, détaillant toutes les subtilités (ou pas…) des pochettes et des références à des ouvrages – "Dune" d'Herbert –, des écrivains – j'ai découvert Lovecraft avec le « Live after death » de Maiden –, à des personnages plus ou moins recommandables – Ozzy et ce cher Aleister Crowley – ou à des périodes historiques. Il y eu aussi le cinéma. Les films d'horreur, gore, bien saignants – cette révélation que fut Cauchemar sur Elm Street, Hellraiser et la lecture du premier Livre de sang de Barker, ceux de King, la collection Gore – et Mad Movies, la bible. Nos groupes préférés y faisaient référence dans leurs textes, dans leurs interviews, sur les t-shirts qu'ils portaient sur scène.
Le Metal se méritait. En devenir un adorateur demandait de l'opiniâtreté, une certaine abnégation, des réseaux, une constante recherche d'albums, d'informations, d'échanges de copies sur cassette. Aucun média grand public n'en parlait – à part, une fois ou deux, dans « les Enfants du Rock », la NWOBHM battait son plein – et la presse spécialisée était le seul organe officiel. Ces magazines, je les lisais et relisais (d'ailleurs, je me

demande toujours ce qu'est devenue Nelly Saupiquet, la rédactrice en chef de "Hard Rock magazine").
L'avantage de vivre dans le Nord, à proximité de la Belgique, était qu'il y avait chez nous un terreau très fertile pour cette musique. Elle était réellement un des aspects de la culture de la jeunesse ouvrière, des enfants d'OQ ou d'OS. Les plus âgés étaient déjà à l'usine et, les plus doués – comme moi – allaient quitter cette classe ouvrière en faisant des études.
J'étais un élève curieux, plutôt brillant en classe, qui dévalisait la bibliothèque de son village, dévorant livres et bd, Brussolo, Lovecraft, Liberatore, Tardi, Baudelaire, « les livres dont vous êtes le héros »… Du mauvais genre au classique de la littérature, en livres de poche ou broché. Tout ce qui avait une aura de pas recommandable, obscur, violent, ésotérique, tout ce qui me paraissait compatible avec l'imagerie du Metal.
Ces dernières années, je reviens vers la musique de mon adolescence sans renoncer à l'éclectisme que permet la maturité (putain, ce que je peux haïr ce mot…). Ma madeleine – électrique – de Proust. Et de loin en loin, je le voyais déambuler, lui, dans les rues du gros bourg rural où il vit toujours, je le voyais accoudé au zinc d'un bar pourvoyeur des doses de la FDJ ou poussant son caddie au Super U. J'observais ses traits se creuser, son visage prendre la teinte de la précarité qui ronge, qui fait mal. Il portait toujours une veste en jeans avec quelques patchs et un ou deux badges.
J'ai eu quelques fois envie de l'aborder pour lui dire : « Bonjour. Tu ne te souviens sans doute pas de moi mais tu as changé ma vie. Tu fais partie de ce qui m'a construit. Merci pour ça. Vraiment. » C'était une intention très romanesque, presque ridicule – je ne suis pas dupe – mais en vieillissant on comprend ce qui nous a bâti. Toutes ses rencontres, avec des hommes, des femmes, des œuvres, des idées qui ont fait de nous ce que nous sommes, profondément. L'âge apporte aussi son besoin de dire sa reconnaissance à ceux qui ont bâti des ponts pour nous.
Un effet secondaire du vieillissement, sans doute.
Il déambulait de stand en stand, souriant poliment aux personnes qui comme moi attendaient le chômeur, l'allocataire du RSA pour lui donner un peu d'espoir, essayer de trouver une issue. Il arriva à ma hauteur et me dit en souriant : « Vous êtes dans l'agricole ? Vous ne pouvez pas grand chose pour moi. »
Je n'avais pas un succès fou, j'avais le temps mais surtout je devais lui parler. Je ne pouvais pas faire autrement. Je lui devais cela, lui dire merci, lui dire qu'il avait marqué la vie d'un homme, moi.
« Non, mais on se connaît. C'était il y a longtemps. Mais on se connaît. »
Il eut l'air étonné et il s'assit.
Je me mis à parler. Je lui dis que sa collection de disque, que ses conseils avaient marqué mon adolescence, que les groupes, les concerts dont ils parlaient étaient toujours dans ma mémoire, qu'il avait été important pour moi. J'évoquais notamment d'un groupe qu'il m'avait fait découvrir : « Rose Tattoo ». Il parut songeur, je le voyais essayer de me retrouver dans sa mémoire grippée par l'alcool et le shit. Ne retrouvant pas l'ado que j'étais dans l'homme de 46 ans que je suis.
Il dût y renoncer. Néanmoins il me regarda un petit sourire aux lèvres et me demanda : « Tu les écoutes encore ? »
Je savais ce que cette question représentait pour lui et pour moi. Elle disait bien autre chose. Elle me demandait : « C'est bien beau ton "merci" mais as-tu su garder une part de ce que tu étais ? De ce que tu dis me devoir ? Es-tu resté respectueux de ce que tu étais,

digne de ce que cette musique, de ce que tout cela représentait ? » C'était mon adolescence qui me défiait, goguenarde, et elle voulait une réponse.
« Et oui. Je les joue même… enfin j'essaie. Je ne les ai jamais oublié, impossible. »
Son sourire fût quelque chose que je n'oublierai pas. Il me disait. « C'est bien. Tu es quelqu'un de bien. Tu n'as oublié. » J'espère qu'il en a ressenti de la fierté, un peu de plaisir.
On s'est mis à discuter de musique, de l'autre groupe majeur qu'il m'avait écouté : Stocks. Il eut à nouveau ce superbe sourire lorsque je dis que c'était grâce à lui que je les avais écoutés. Il éclata de rire lorsque j'avouais que j'essayais de ne pas trop massacrer ma guitare sur les riffs du bar de "Suzy".
Nous parlâmes aussi des concerts, de ce qu'étaient devenus certains groupes, de ce qu'il restait de sa collection : « Il m'en reste beaucoup, mais j'en ai prêté pas mal. On ne me les a pas tous rendus ». Il s'est marré en me disant cette phrase. On sentait qu'il s'en moquait si cela avait donné à celui qui avait gardé le disque l'envie d'en écouter d'autres.
Il me parla de sa vie : du bac littéraire qu'il avait repassé et obtenu à 30 ans pour devenir éducateur. Pour « aider les mômes qui avaient fait des conneries comme lui. » Il me raconta aussi que ces mêmes "conneries" l'avaient empêché de réaliser ce rêve. Il me fit comprendre entre les lignes la colère et la déception qu'il avait éprouvées lorsque l'on lui avait remis dans la gueule ce qu'il avait fait en lui interdisant de devenir éducateur. L'humiliation de celui à qui la société répète : « Bien fait pour ta gueule, tu le traîneras jusqu'à la tombe, ton boulet merdeux. » Il me parla de son parcours d'ouvrier. Je retrouvais dans ses histoires la dignité du "prolo", celle du travail bien fait, de l'honneur que donne la compétence et des mains qui savent créer. Je compris aussi que cela fût chaotique, que son caractère était sa croix, que l'ennemi était pour lui le patron, le capitalisme, tout cet argent qui écrase, broie et avilit. Qu'il aimait autant le travail qu'il haïssait ce qu'il fallait supporter pour pouvoir avoir le privilège d'en avoir.
Cette impression me fut confirmé, lors du déjeuner, par des employés des services sociaux de la mairie qui me dirent : "On vous a vu discuter avec lui. On ne sait pas comment vous avez fait pour tenir aussi longtemps." Ils souriaient en me disant cela. Je leur dis que je le connaissais et je souris moi aussi. J'aurais dû leur dire que leur mépris était dégueulasse, que ce type avait été important, au moins pour moi, qu'il avait une histoire, une épaisseur, des choses à raconter, que sa vie avait un poids mais je restais poli. Responsable. Je ravalais. Bien fort. Bien profondément ma colère et la honte de ne pas le défendre.
C'est vrai que nous avions parlé longtemps. Peu de personnes venaient nous interrompre. Je surveillais quand même les éventuels candidats à une formation dans mon domaine, j'étais là pour cela : aider celles et ceux qui voulaient se former. Je crois que c'est un héritage de mon passé et peut-être ce qui fait que je ne suis pas un mauvais enseignant : je sais ce que peut offrir, socialement, concrètement, le savoir, l'éducation ; comment on peut s'élever en apprenant.
Il me dit aussi que son neveu préféré, dont il était le parrain – amusant pour un communiste convaincu – avait été un de mes élèves durant de nombreuses années. Ce fût une évidence, ces gestes, ces tics de paroles, ses intonations, tout y était. Le gamin avait été aussi marqué par celui qui était en face de moi.
Arriva l'heure du déjeuner, quelqu'un annonça que le forum fermait jusqu'à 14 heures. Il se leva et je le raccompagnais jusqu'à la porte. Il me dit au revoir, souriant, et tendit la main

vers moi. Ce ne fût pas deux hommes mûrs qui se saluèrent, non, ce fût deux jeunes hardos du Nord dans les années 80 qui le firent. Avec cette poignée de main que l'on faisait tous à l'époque, un signe de reconnaissance, presque tribal. Un truc que je n'avais plus fait depuis des décennies mais lui le faisait toujours et j'acceptais le geste comme une évidence, sans hésiter : nos deux mains se serrèrent pouces mêlés – un peu comme on saisira la main d'un adversaire au bras de fer. Je ne me sentis pas ridicule – de l'extérieur, ça l'était sans doute – mais jamais je n'aurais fait différemment. C'était un signe de respect qu'il m'offrait, je n'étais pas indigne de mon passé. Je disais au revoir à mon adolescence, je disais au revoir à ce que je fus, à mon origine, pas des adieux. Je ne saluais pas quelqu'un de peu, un pauvre type, qui buvait trop, fumait trop, à la gueule trop ouverte et trop bruyante, un rebelle piégé par sa rébellion mais à un Homme qui m'avait donné, transmis quelque chose d'intangible, de ténu que, sans doute, seul moi pouvait comprendre, en mesurer toute l'ampleur. Je disais au revoir à un mec bien avec qui j'avais partagé, à nouveau, un peu d'humanité, de chaleur. Je disais au revoir à un fils du Metal[1].

---

[1] https://www.youtube.com/watch?v=OzjmfjZ5404 Satan Jokers, Les Fils du Metal, 1983 – A voir aussi cet épisode de 2guys1tv, "L'autopsie du Malin" sur Killers : https://youtu.be/XhLJS0nwxA8

FRAGILE

ou comment mon corps est devenu une roman à suspense

Fragile – 1. « Tu es sûr que ça va ? »

Ce matin était un beau matin. Chaud et éblouissant dès son début, je le pressentais lent et alangui. J'ai ouvert les volets. J'ai aimé retrouver ce bruit du quotidien, un bruit qui ne vaut rien d'habitude. Mais pas cette fois.

J'ai regardé le ciel. Les fleurs du jardin, j'ai souri. Comme je l'avais fait une heure auparavant lorsque j'ai regardé, sur son sein, l'impact d'un rayon de soleil échappé du store. Elle respirait doucement. J'ai effleuré sa peau. Et j'ai souri. Mes yeux ont descendu son ventre jusqu'à sa toison châtain.

Nous ne ferions pas l'amour. Pas maintenant. Elle m'avait dit la veille, alors qu'elle s'était allongée à côté de moi pour me réveiller de la sieste : « Tu sais… Je n'y arriverai pas. J'ai trop peur. » Ses yeux brillaient. « Ce n'est rien.", ai-je répondu en lui caressant la joue.

J'avais eu une "permission" pour le week-end, *accordée* par mon cardiologue. Quelle ironie pour moi, l'objecteur de conscience. Déjà plus de neuf jours d'hôpital, je m'engluais dans cette vie faite d'attente, de nuit en pointillés et de prélèvements.

J'ai pris le chemin, celui qui passe sous les cerisiers sauvages, pour aller chercher les croissants. Je l'ai fait lentement. Chaque pas était une putain de bénédiction. J'écoutais du reggae. J'ai levé les yeux. J'aime chercher le soleil à travers leurs feuillages.

Je suis revenu avec un gros paquet de viennoiseries croustillantes et beurrées. Le lait était froid, glacé. Je l'ai sali avec un peu de Nesquik. J'adore cette saveur d'enfance les dimanches matin. On a regardé une émission sur un concours de pâtisserie en les mangeant. Doucement. Des gestes simples, sans aucune espèce d'importance. Ils étaient meilleurs encore que la saveur du feuilletage sur ma langue. On était l'un à côté de l'autre. Paisiblement.

Elle est partie prendre sa douche. Caché dans l'ombre, j'ai profité longtemps de la terrasse et de la chaise longue pour m'imprégner du soleil et du bleu. Celui du ciel et celui du bonheur d'être vivant. Je crois que le bonheur est bleu comme celui d'une gouache découpée de Matisse.

Il était tard, 12h30, c'était à mon tour de me doucher. Elle m'appela.

On déjeunait chez mes parents avec mon frère et ma sœur. Un vrai déjeuner de combat. Contre la peur et l'inconnu. On allait lutter à coups de moqueries et de rires, de chaleur et

de regards complices. Presque un exorcisme.

Je me suis déshabillé devant le grand miroir. Je ne le trouve pas différent ce corps. Peut-être les côtes plus saillantes. Les traits sont tirés, plus que je ne veux l'admettre. Je n'ai pas trop perdu des quelques muscles qui commençaient à se sculpter. J'ai peur de perdre tout ce travail.

Je suis monté sur le pèse-personne. La nourriture, médiocre, de l'hôpital ainsi que l'inactivité n'avaient pas fait de dégâts. J'avais même maigri. Paradoxalement, ça m'a rassuré même si ce n'était pas l'avis de mon médecin.

Et puis c'est là que c'est arrivé. Ça rôdait depuis plusieurs jours. Je le sentais. Comme un poids. Une pression continue.

J'ai posé le front sur le mur carrelé. C'était froid. J'ai aussi posé ma main sur ce mur, la droite, avec les doigts bien écartés comme pour assurer l'appui.

J'étais seul, réellement seul, pour la première fois depuis des jours.

J'ai tenté de refréner ce qui arrivait. Au moins un peu.

D'abord sont arrivées les larmes.

J'ai renoncé au contrôle, j'ai laissé aller. Tenter de retenir quoique ce soit était impossible. J'ai senti mes épaules tressaillir. Je sanglotais, le front contre le mur, encore debout sur le pèse-personne, je sanglotais. J'espérais que cela soit pas trop fort.

Je fus presque surpris d'entendre ma voix murmurer : « J'ai peur… Putain, j'ai si peur… »

Voilà, j'avais nommé la bête qui rôdait. Au milieu des larmes, je faisais la seule chose que je savais bien : mettre en mots. Dire ce qui n'était jusqu'alors qu'une forme sombre et menaçante que je percevais aux lisières.

Je n'avais pas pleuré comme cela depuis des années. C'était lors d'un enterrement. Je ne voulais pas le faire devant elles. Ma peur les contaminerait. Je devais les préserver de ma propre peur, les leurs suffisaient déjà et j'en étais la cause, inutile d'aggraver mon cas.

La chambre de ma fille est attenante à la salle de bain. J'espérais qu'elle n'entendait pas. Alors j'ai filé sous la douche pour m'y cacher. Je me sentais stupide mais c'était le seul refuge.

J'ai continué de chialer sous les jets brûlants, comme on pisserait sous la douche. C'est pratique. On fait d'une pierre, deux coups.

Je me suis soudain rappelé que la porte de la salle de bain n'était pas verrouillée. Ma femme ne devait pas voir cela. La peur et la fatigue étaient déjà dans ses yeux. Elle ne devait pas voir *ça*.

J'ai encore sangloté un peu. Pas trop longtemps, en serrant les dents. C'était vaguement douloureux mais c'était aussi un soulagement, une purge. J'ai murmuré :"Ok… Tu vas y arriver… » Rien de lyrique, hein. J'aime les mots mais, à poil sous la douche, avec les tripes à l'air, on fait rarement dans le sublime.

Elle est entrée dans la salle de bain alors que je sortais de la douche. Elle m'a demandé si ça allait. Depuis que je suis rentré, elle me le demande souvent. Elle est inquiète. Je lui répondis que oui, qu'elle se détende, que si je suis fatigué, je me reposerai.

J'ai souri. « Oui. »

J'ai failli lui dire. Mais ce fut impossible. C'était dans ma gorge mais sous la forme d'un nœud, bien gordien, âcre et épais.

L'eau chaude efface parfaitement les larmes et leurs traces. Pratique. J'ai perçu, l'espace d'une seconde, le doute chez elle. J'ai souri plus encore et mis la serviette sur ma tête pour essuyer mes cheveux presque secs. Elle a dit "d'accord". Je l'ai regardé se déshabiller. Ça m'a apaisé de voir son corps, chaud, doux et blanc. J'ai passé ma main dans ses cheveux, embrassé sa nuque. "Je t'aime. Tout va bien se passer, hein ?" Nous nous sommes souris dans le miroir.

Dimanche soir, j'étais de retour à l'hôpital. Après notre appel quotidien, vers 21 heures, elle m'a envoyé un SMS : « tu es sûr que ça va ? Je n'en suis pas certaine… »

A ce moment, avec les mots, écrits, tracés, je savais que je pouvais. C'était plus facile :

« J'ai peur. »

Fragile – 2. Vivant

Je me réveille tôt. C’est ainsi depuis quelques semaines. Le corps a sans doute la mémoire de l’hôpital et de sa temporalité décalée. Ou serait-ce plus prosaïquement l’envie de pisser qui, dorénavant, lorsqu’elle n’est pas assouvie, me pèse sur le rein ?

Je n’ai ouvert les yeux qu’après quelques minutes. Quand il ne s’agit pas du réveil salarié, celui où il faut mettre rapidement la machine en marche, oublier la rêverie et devenir aussi productif qu’un tableau Excel, je me réveille toujours avant de les ouvrir.

Le plafond, immanquablement blanc – pourquoi les plafonds sont-ils toujours blancs ? –, est souvent ma première vision du monde. Immaculée, avec des ombres portées en sautoir.

J’ai tourné la tête sur la droite, le velux entrouvert laissait passer une lumière grisâtre et des chants d’oiseaux lumineux. J’étais nu sous le drap. C’était rare ces derniers temps. J’ai très vite froid comme si j’étais plein de failles qui laissent passer les courants d’air. J’ai perdu en densité. Et beaucoup de sang.

Pas d’érection, ce matin ou peut-être a-t-elle été plus matinale que moi ? Je bande encore, là n’est (heureusement) pas le problème, mais j’ai la libido en pointillé. Elle est dubitative, la pauvrette. Elle se pose des questions et ce n’est jamais bon pour la bandaison.

J’ai passé la main sur mon torse. C’est un geste que je fais très souvent depuis quelques mois. Je prenais avec conscience avec mes doigts de mon corps qui se transformait sous les efforts. Depuis l’incident, ils touchent la peau, parcourent les crêtes des côtes, le ventre comme pour se rassurer, se dire que c’est toujours là, que ça vit, que c’est chaud. Ils ont aussi un peu peur de sentir les muscles mollir – non pas qu’ils fussent durs et glorieux mais ils avaient un peu pris forme, ils en étaient fiers –, la peau plisser et ce qui restait de graisse reprendre du terrain. Ils n’étaient pas dupe, mes doigts, ils avaient bien senti que les os étaient un peu plus saillants : côtes, clavicules et épaules. Ils avaient aussi voyagé sur mon visage, caressés les rides un peu plus creuses et la fatigue sous les yeux.

J’ai soupiré. J’ai pensé à des bribes de textes, que l’infirmière devait passer ce matin et à ce que j’allais faire aujourd’hui (« écrire peut-être », bien vu, mon ami).

J’ai tourné la tête vers elle. Elle était tournée vers moi – elle dort sur le côté droit du lit – ses mains étaient jointes, comme pour prier, sous son visage ; elles lui servaient d’oreiller. Son oreiller ne lui était utile qu’à la lecture. Pour le sommeil, elle l’enlève. Trop mal au dos sinon.

Elle a vieilli – oh moi aussi, ce n'est pas un reproche – mais ce n'était rien. Il y avait comme un côté enfantin dans la moue que faisaient ses lèvres. Elle était nue, elle aussi, mais le drap la recouvrant, je ne pouvais que deviner son corps. Je le connais par cœur son corps. J'en ai léché, caressé, respiré, pénétré la moindre parcelle mais il m'affamait toujours autant. Elle n'était pas de cet avis. Elle était fâchée avec lui. Depuis si longtemps. Pourtant, elle savait en jouir de ce corps, je sais, j'étais là presqu'à chaque fois.

L'incident a eu une conséquence étrange, une autre saloperie de son crû : elle ne me touche plus vraiment. Je sais que la nuit, elle pose une main sur mon torse pour savoir si je respire encore. Elle me l'a dit en souriant – un peu gêné, le sourire. Elle m'a dit savoir que c'était ridicule mais qu'elle avait peur. La peur, c'est le pire avec l'incident.

J'aime l'enlacer, la prendre dans mes bras pour sentir sa chaleur, plonger mon nez dans ses cheveux et poser mes lèvres sur la peau si douce de son cou. Elle ne le refuse pas, elle aime que nous nous serrions ainsi quand l'envie nous en prend. Elle a eu si peur qu'elle est heureuse que nous puissions le faire, que je puisse encore plonger mes yeux dans les siens. Seulement, ses gestes sont hésitants, ils sont pleins de doutes : « j'ai peur de te faire mal. » Elle est sincèrement effrayée de pouvoir, sans le vouloir, me faire mal. J'ai maigri – un peu plus –, j'ai l'air un peu plus fragile ; je l'ai dit, rappelle-toi : « J'ai perdu en densité. »

Fils de pute… Tu m'as aussi fait ça, mon cher incident. Tu m'as aussi abîmé ça.

J'ai accusé le coup – j'ai l'habitude depuis un moment –, répondu que « Non, tu ne peux pas me faire de mal, ne t'inquiète pas. »

Elle ne peut plus me faire l'amour, "pour l'instant" m'a-t-elle dit. "Laisse-moi, juste un peu de temps… Je n'y arrive pas…" Ses yeux étaient tristes. La peur, toujours la peur, que ça "se passe mal". Je lui ai répondu qu'elle avait le temps, que je comprenais. Je comprends, vraiment, mais ça m'a fait un mal de chien. Je lui ai dit qu'elle ne devait pas avoir peur. Que la peur c'était pour moi, qu'elle n'avait pas à se charger de ce fardeau.

Je sais bien que c'est impossible pour ceux qui m'entourent de ne pas avoir peur, de ne pas trembler lorsque le téléphone sonne.

Mais que dire d'autre ? Que je veux faire l'amour, baiser car avoir eu peur de la mort, de la déchéance – et les craindre encore –, penser à l'épée de Damoclès plus ou moins probable du prochain caillot – et où il ira se loger, le petit enculé – me donne faim de chair, de gémissements – les siens, les miens – ; que je veux la voir jouir avec le sourire ou avec ce rictus qui dit "Vas-y ! Putain, continue !" ; que je veux me sentir vivant, après l'avoir assez fait jouir de ma bouche et de mes mains pour qu'elle me dise de la prendre enfin et qu'alors, en criant, j'éjaculerai.

Pourquoi lui dire cela ? Pour qu'elle se sente coupable ? Plus mal encore ? Je suis un

connard de temps à autre – et avec la peur, la douleur, je l'ai été, crois-moi – mais si je peux éviter de me sentir sale en me regardant dans le miroir, je préfère.

Alors je la regarde se déshabiller le soir, je profite de son corps avec mes yeux, mes mains lorsque je caresse son dos, ses hanches ou son ventre quand nous nous enlaçons ou, le soir, dans notre lit, avant qu'elle ne s'endorme.

Là, tôt le matin, je la regarde. Reconstituant dans ma tête, les courbes et les creux de ce que le drap me cache.

Elle respire très doucement. Je distingue à peine son souffle. Elle a l'air apaisée.

Je me suis levé, sans un bruit. Elle a besoin de se reposer. Elle n'a pas assez dormi depuis un mois.

Alors que je contourne le lit, je m'aperçois, sourire aux lèvres, que le drap ne couvre absolument pas son dos et son cul. Je suis resté une minute ou deux à les admirer. Ce cul généreux que j'ai léché et embrassé, que j'ai caressé et fait frémir. La ligne de son dos et celle de sa nuque si sensible, là où les baisers la font mouiller, où mes mains caressantes m'ouvrent la voie de son sexe aussi bien que ma langue.

Je regarde son cul, blanc et doux, où dans l'ombre se niche son sexe. Cette vulve que je lécherai sans jamais m'en lasser. Ses lèvres si douces sous mes doigts, humides lorsqu'elles s'ouvrent pour me laisser la prendre de mes doigts ou de ma bite.

J'ai souri. J'ai quitté la chambre. J'avais un besoin impérieux de pisser et d'écrire.

Fragile – 3. Rétraction

Hier, j'ai vécu une autre journée de rétraction. Ce sont ces journées où la douleur, les manifestations de la maladie te réduisent à un corps, à des fonctions biologiques, à l'observation, à la cartographie de la douleur, des malaises, des failles qui s'ouvrent et se ferment.

Des journées où ton bel esprit si supérieur, apprend à n'être rien face à une crise de vomissements, aux barbelés qui te déchirent le crâne, à la flamme qui te brûle le rein, te transforme en morceau de viande tremblant et puant la sueur âcre sous les yeux de ceux qui t'aiment.

Je crois que c'est le sang qui m'a le plus marqué. Je n'en avais jamais vu autant et c'était le mien.

Trois heures du matin, tu te réveilles à cause d'une étrange sensation d'humidité sous le bras droit, celui opéré la veille d'un hématome énorme qui te faisait souffrir et risquait de te bousiller les terminaisons nerveuses – bras presque paralysé par la douleur et fourmis dans les doigts. Tu sais qu'un truc a merdé. Alors, tu veux confirmer, mais tu sais déjà. Ta main gauche vient confirmer la sensation et tu penses : "Putain… Il y a un problème."

Évidemment, tu l'allumes cette satanée lumière – ce n'est pas comme si tu avais le choix, hein ? – en disant le plus calmement possible, à ta femme, couchée à côté de toi et qui se réveille en sursaut : "Il y a un problème…"

Un putain de problème même : tu baignes dans ton sang, littéralement. Il y en a partout. La première chose que tu vois, c'est ton t-shirt, il est imbibée de liquide rouge, toute la moitié droite. Mais le pire n'est pas là car tu sais, tu le sens, que, dans ton dos, c'est pire. Bien pire. Tu tournes la tête – toujours pas le choix, faut évaluer les dégâts – et tu vois. Il y a du sang partout, liquide et absorbé par le drap, l'oreiller mais aussi du coagulé, en masses grumeleuses et épaisses – tu n'en avais jamais vu – réparties tout autour de ton côté droit. Tu restes calme – tu l'entends dire "Mon Dieu…", sa voix indique qu'il n'y plus grand chose dans son esprit la séparant de la panique et tu la comprends – tu la comprends même très bien. Tu te lèves. Il faut bien. Et une image surgit, incongrue mais avec une certaine logique, tordue à souhait ladite logique, mais vu l'ambiance… : celle de la scène de la tête de cheval dans le Parrain. Tu comprends pourquoi il gueule comme un damné, le producteur hollywoodien. Tu comprends parfaitement. Intérieurement, tu ricanes : c'est beau la culture, ça offre l'occasion de s'amuser même en baignant dans son sang.

Tu enfiles ton boxer – on garde un minimum de dignité, merde ! – et tu descends. Elle te regarde, elle te demande si "ça va", deux, trois fois. Tu souris – détends là, mon grand, reste calme – et tu lui dis "Oui… On va aller appeler les pompiers". Et tu le fais, toi. Elle ne

peut pas et tu ne le veux pas. Tu restes calme. Toujours. Respire à fond. Voilà. Tu lui demandes une serviette éponge. Il y a des gouttes sur le carrelage du salon. Le pansement est gorgé de sang comme une grosse sangsue.

Durant cette nuit, et jusqu'au petit matin, tu vas voir le sang suinter du bandage. Chez toi, puis durant le trajet en ambulance et enfin de celui que te feront les infirmiers des urgences. Même après la troisième bande ajoutée – ils ont momifié ton bras, les gars – ça va continuer. Tu vas saloper le drap de la table d'examen et puis des nombreuses protections qu'ils te donneront. Tu flippes. Tu déconnes avec eux, ils sont sympas – l'aide soignant était là, il y a deux semaines, le jour de mon arrivée aux urgences pour des douleurs dans le dos. Je pensais "coliques néphrétiques", on m'a dit "infarctus du rein" le lendemain soir, après une après-midi sans antalgiques – ils attendaient les avis de spécialistes, ils ne pouvaient pas prendre le risque de gêner "une éventuelle intervention chirurgicale" ;"fils de pute", ça, c'était mon diagnostic – j'ai gémi en me tordant de douleurs pendant quelques délicieuses heures.

Puis arrivera l'après-midi, et surtout sa fin, durant laquelle, la lame dans la plaie de l'opération, va devenir un putain de robinet qui va te permettre de remplir la poche de plastique avec une vitesse effrayante. Tu vas entendre l'infirmière les vider dans un bruit de succion, avec ce sang coagulé qui forme de gros grumeaux et qui la gène. Et tu regardes tout cela s'écouler, mi-effrayé, mi-distant en pensant – c'est venu comme cela, du fond de ta mémoire, comme pour la scène du Parrain – aux médecins de Molière et leurs saignées. Et puis, le bras qui gonfle, qui triple de volume alors que ton sang se répand. Et tu t'entends pousser un cri de colère : "Putain ! Mais vous allez faire quelque chose, bordel !" L'infirmier avait fait une erreur, tu l'apprendras le lendemain. Entre temps, tu as perdu plus d'un litre et demi de sang et tu te sens comme une loque.

Durant ces moments de rétraction, ceux où la douleur, la peur, la faiblesse sont si fortes, si terrifiantes, ta conscience, ton esprit est là, bien sûr. Mais il est blotti dans un coin lorsqu'il n'est pas anesthésié par la fatigue et le sommeil couperet. Il tente de garder sa dignité. Il se met un mouchoir sur le nez et il regarde ailleurs : des trucs à écrire, des bribes de chansons, des souvenirs…

Mais en fait, il sait que tu as le teint d'un client de la maison Borgniol, que tu n'es rien. Que sans ce pansement, cette perfusion, ce comprimé, ce haricot qu'on te tend et que l'on vient vider, tu serais hurlant, couvert de vomissures, de ton sang, recroquevillé sous des douleurs plus fortes encore.

Il apprend l'humilité de la chair, ton cher esprit.

Le mien, pour faire le malin – c'est un littéraire –, il se dit : « Note, mon gars. Ça fera peut-être de bons textes. C'est de la matière à écriture tout cela. »

Alors j'écris pour avoir moins peur, posséder ce qui me possède, j'écris pour reprendre le

contrôle. Nommer c’est régner.

Ce qui fait beaucoup rire mon corps, ce bâtard.

Fragile – 4. Jouir : Préliminaires

J’étais nu.

Le carrelage était frais sous mes pieds. Je regardais nos vêtements déposés à même le sol, à côté du vieux fauteuil noir, dans le salon. J’avais quitté la chambre. Elle allait bientôt me rejoindre. Pour l’instant, j’étais seul. Nous avions très soif. Je regardais nos fringues à terre comme les reliefs d’un festin. Je les ai pris en photo sans vraiment réfléchir. Pour fixer définitivement ce moment, me dire que c’était arrivé, que l’on avait réussi à le faire… mais peu importait la raison, je l’ai fait. C’était aussi étrange que nécessaire. J’avais eu besoin de créer une relique.

Ma bouche, mon visage et mes mains portaient son odeur, celle de son parfum, celle de son sexe. J’aime cela : sentir sur ma peau l’odeur de son désir. J’aime cette animalité.

Et elle avait joui. J’y étais arrivé. Je l’avais fait jouir ici, nos fringues éparpillées à nos pieds puis dans notre chambre. Je l’avais entendue crier, demander, gémir. Je l’avais entendue ne plus avoir peur et oublier. Enfin.

En fin d’après-midi, alors qu’elle regardait une série, je m’étais allongé sur le canapé et j’avais posé ma tête sur ses cuisses. C’était bien, paisible. Par la fenêtre ouverte, je voyais l’arbre devant notre maison, j’entendais le bruissement des feuilles et le murmure des voitures qui passaient sur la route. Elle me caressait les cheveux. J’ai fermé les yeux et j’ai souri. Sous ma nuque, la chaleur de sa chair se communiquait à la mienne. Elle posait sa main sur mon torse, juste sous le cœur. Mes doigts se mirent à caresser son avant-bras. Les dialogues et la musique de la série constituaient un matelas sonore moelleux. J’ai fermé les yeux pour mieux déguster l’instant. Nous étions deux vieux amants dans un canapé, avec des gestes tendres, presque timides, d’adolescents, un peu d’amour ancien qui perce la croûte de l’habitude et de l’érosion du temps. Ma main s’éleva, caressa sa joue, nos yeux s’arrimèrent : “Tu te sens prête ?” Le temps devint lent et l’espace entre nos corps un peu plus épais. Je ne pus m’empêcher de lui caresser les cheveux en lui posant la question. Elle sourit. Un sourire indécis et un regard qui dit l’appréhension. “Je ne sais pas, tu sais… On verra…” Toujours le doute… Il était aussi mon compagnon de lit, je comprenais.

Nous savions que nous allions essayer de faire l'amour aujourd'hui. Notre fille n'était pas là, une fête chez une copine. Nous avions comme besoin d'espace, d'un moment où nous pourrions être des amants et uniquement cela. Un moment à habiter, à emplir de nos gestes, de nos corps, de mots d'amour ou de cris de jouissance, de suppliques ou d'exigences de plus de plaisir, de baisers ou de coups de rein. Un espace à nous, égoïstement à nous, où les bruits de nos corps se fondant et s'affrontant, de nos corps se percutant devaient sans aucune limite s'élever. C'était peut-être le moment. Celui de la convalescence de nos désirs. Celle de mon corps, un peu.

Dans l'après-midi, j'avais fait une chose que j'avais par trop repoussée. Je devais partir une petite heure, des courses à faire, rien de très romanesque, même Madame Bovary allait à l'épicerie. Je n'étais qu'à quelques minutes de chez nous, je me suis garé sur le bas côté, et je lui ai envoyé un sms : "Regarde tes mails. Je t'aime." Le courriel avait comme objet "Lis" et il ne contenait qu'une phrase : "Parce que je suis meilleur à l'écrit qu'à l'oral, mon amour." En pièce jointe, il y avait deux textes. Ceux qui racontent la peur et le soulagement, la frustration et la compréhension, l'amour profond que j'avais de son corps, de sa présence et la terreur de tout perdre. J'appréhendais un peu sa réaction. Je m'étais livré. Je l'avais fait avec des mots d'amour mais aussi avec des mots de désir. aussi crus que tendres. Je sais aussi que parler du désir, de ses désirs, du sexe, vraiment, sans plaisanterie, sans ironie est quelque chose de difficile pour elle. Une question d'éducation. Je m'étais mis à nu. Je me sentais fragile. Infiniment fragile. A nouveau.

Je n'eus plus aucune nouvelle d'elle après mon SMS. Lorsque j'arrêtais le moteur, devant notre maison, je me dis : "Il fallait que tu le fasses. Quoique ces mots provoquent, il fallait que tu le fasses. C'était la bonne décision." J'avais aussi envie de m'envoyer me faire foutre. Elle repassait lorsque je suis entré dans la cuisine avec mes sacs à provision. Scène de la vie domestique d'une banalité rassurante qui ne me rassurait pas. J'avais peur. Mes textes étaient sincères mais aussi impudiques. Pour moi comme pour elle. J'étais à poil.

Elle s'est tournée vers moi, s'est approchée, ses yeux brillaient – des larmes, en séchant, les avaient un peu rougis. Elle m'a pris dans ses bras. « Je t'aime ». On s'est serré, l'un contre l'autre, quelques minutes, en s'embrassant, parlant peu, on se regardait les yeux dans les yeux, le sourire aux lèvres. Je passais mes mains dans ses cheveux, humais leur parfum, je plongeais mes lèvres dans le creux de son cou, là où la peau est tendre où on

sent battre le cœur. Au bout de quelques minutes, je lui caressais la joue et je lui ai demandé : « Tu as aimé ?”. Je connaissais bien sûr la réponse. La chaleur de son corps contre le mien, le mouvement de ses mains dans mon dos, ses yeux, et son corps l’avaient hurlé, mais j’avais besoin de l’entendre. Elle m’a dit un « oui » fragile comme du verre. J’avais moi aussi de l’eau au bord des yeux. Elle m’a à nouveau embrassé. Elle savait maintenant ce que je pensais, ce que j’avais vécu, de ce que j’avais vu de son désarroi, de la peur profonde dans son regard lorsqu’elle me observait, défait, dans ces lits d’hôpitaux. Elle avait lu ce que je pensais d’elle, de notre vie, de son corps, de ma volonté de la faire jouir pour me sentir vivant. Elle savait tout.

J’ai soudainement su ce que je devais faire. Je devais l’amener vers « l’après » et peut-être un nouveau début.

Elle avait peur de « me faire mal ». Une peur profonde, paralysante. Je devais donc la priver de la vue pour qu’elle ne cherche pas sans cesse à voir si « j’allais bien ». Elle ne devait plus me voir mais juste me sentir, sentir son corps et ce que j’allais en faire, lui faire. Elle aime tout contrôler, prévoir. Il fallait qu’elle lâche prise. Il fallait que je prenne le contrôle pour la convaincre que tout va bien, que mon corps n’a rien à craindre du sien et qu’ils pouvaient, à nouveau, jouir l’un de l’autre. Si elle acceptait, j’allais lui bander les yeux, lui attacher les poignets et prendre le contrôle. Tout faire pour qu’elle oublie, qu’elle s’oublie, que l’incident ne soit plus ce singe sur nos épaules réclamant sa pitance.

Et si elle ne jouissait pas, ce serait de ma faute. Pas de la sienne. C’est à moi de faire attention à elle, pas le contraire. Jamais. Je devais la faire jouir, vraiment, totalement, jusqu’à la limite de ce qu’elle pouvait supporter comme une thérapie, une transe qui guérit. Oh, je sais : c’est d’une prétention absolue. Je n’étais pas certain d’y arriver. J’avais peur moi aussi. Bien sûr je connais son corps sur le bout de mes doigts, de ma langue et de ma bite ; bien sûr, je sais ce qui la fait frémir, trembler ou gémir, mais il y avait eu l’incident, l’écharde dans notre chair commune. Et elle ne devait pas plus profondément s’enfoncer pour s’infecter, nous infecter.

Nous avons pris l’apéritif, une “Bush prestige”, une bière belge et ambrée, forte et charpentée. Sensuelle. On a discuté, de tout et de rien. Nous savions tous les deux ce que nous allions faire, on s’était peloté après avoir bu. Une ivresse légère, les esprits et les corps qui s’allègent, les baisers qui deviennent plus profonds et le cœur qui bat plus

fort comme au début, il y a 26 ans. Il fallait dîner. Nous avions faim et on ne fait pas l’amour le ventre vide. On baise mieux le ventre plein, les sens déjà préparés au plaisir, à l’assouvissement. Une satiété qui attise une nouvelle faim. Omelette au jambon cru, des tranches de pain de campagne toastées et un beurre digne de ce nom. Simple et bon. On a dîné en riant et en évoquant quelques souvenirs. Tout allait bien. Je la voyais détendue. Je la sentais apaisée.

Il y avait de la lumière dans ses yeux.

Et je la voyais.

Enfin.

Fragile – 4. Jouir : Baiser(s)

Je m'étais chargé, comme à mon habitude, de ranger et nettoyer. Je l'avais envoyé paître gentiment lorsqu'elle avait essayé de m'aider.

Elle était assise dans le salon, elle faisait une partie de poker sur son téléphone. Elle est une joueuse redoutable. Je m'avançais vers elle. Elle ne me voyait pas, occupée qu'elle était à dépouiller les malheureux qui l'affrontaient.
Je lui ai pris son portable des mains, je l'ai posé sur le canapé. Elle m'a regardé un peu surprise. Je lui enlevais ses lunettes et les posais à côté du portable toujours sans un mot. Elle sourit. Et prononça un : "Oh !" faussement outré. Je caressais doucement sa joue et lui souris à mon tour. Je me penchais pour l'embrasser. Les baisers ne restèrent pas longtemps doux et délicats. Nos mains parcoururent nos corps, en dessinèrent les contours, leur donnaient une réalité chaude et palpitante. J'aime caresser ses cheveux, les respirer. Il y a des océans de voluptés dans les cheveux des femmes. Baudelaire avait raison. Sa bouche était affamée, elle avait envie de moi. J'étais heureux. Une joie de gamin qui sait qu'on l'aime. Elle a des seins superbes. Des seins de nourrice. Des seins-refuge entre lesquels on peut oublier le monde, le reste, ce truc grisâtre dans lequel on patauge plus ou moins habilement. Je les caressais à travers l'étoffe, à pleine main. Mes lèvres se posèrent sur son cou. Là où je sais que la peau fait gémir sous le baiser carnassier. Ma main qui glisse et, entre la dentelle et la peau délicate, s'introduit pour sentir la chaleur, celle d'un sein et d'un cœur qui s'accélère. Nos bouches se trouvèrent à nouveau. Puis je serrai et une plainte s'éleva, une plainte très douce qui était aussi un souffle chaud sur mes lèvres, si proches des siennes.
Je relevais son haut et embrassais sa poitrine. Cette peau si fine, si douce des seins féminins. Cette peau de soie sur une chair qui s'embrase. Caresses et baisers alternant sucre et sel. Lorsque je sortis, du bonnet un mamelon, je ne pus m'empêcher de sourire avant de plonger ma bouche vers ce cercle caramel, gonflé et parcheminé, ce bout d'elle, une des parties émergées des rhizomes du plaisir. Je léchais, suçais et mordais. Je soufflais sur les braises qui commençaient à lui brûler sexe et tête.
Cela dura un moment, mes genoux de part et d'autre de ses cuisses, ma main dans ses cheveux, caressant son dos, ma bouche sur ses seins et son cou.
Elle voulait que l'on monte, que l'on aille sur le lit, s'achever de plaisirs.
Mais j'avais encore à faire. Encore à prouver et fixer les règles de ce moment de baise.

Je la fis se lever. Nous reprîmes notre éteinte et nos baisers. J'essayais de lui enlever son soutien-gorge. On rit car je fus aussi laborieux qu'un lycéen. Il était nouveau. Lorsque les seins furent libérés, je puis les annexer librement, totalement. Elle me caressait les cheveux alors que je les dévorais.

La boucle de sa ceinture s'ouvrit dans un bruit métallique, bouton et braguette ne résistèrent pas et mes doigts furent sur sa chatte. Vite. Très vite.

La fente était humide et ouverte, brûlante aussi. J'enfonçais deux doigts. Sans ambages, ni minauderies. Elle était prête. Je lui dis, mes yeux dans les siens :"Tu vas jouir. Ici. » Elle avait l'air surpris mais me serra plus fort encore, en poussant, comme à chaque fois, ce petit cri, presque un souffle, lorsque je la pénètre de mes doigts. Elle aime ça. Elle aime être remplie par eux. Je le sais. Elle allait être comblée. Ça ne faisait que commencer.

Ils s'activèrent et elle essaya d'écarter plus les cuisses mais son jean l'en empêcha.

Je le fis glisser, elle se retrouva, le pantalon sur les chevilles, empalée sur les doigts et entre mes bras. Elle écarta et je me mis à bien la branler. Elle allait jouir. Vite. C'était évident. Elle me regardait les yeux grand ouvert, surprise un peu, devant la vague qui s'annonçait déjà. « Tu vas jouir ? » Elle gémissait en me regardant. « Dis-le moi !", je branlais plus et d'un doigt en sus, je lui arrachais un "oui". Le son mouillé de mes doigts la prenant se répercutait dans l'espace de la pièce. Elle s'agrippa à mes épaules et se mit à jouir en fermant les yeux et en souriant. Je ralentis le mouvement. Lentement, mes doigts de retirèrent pour revenir vers la caresse sur sa vulve détrempée. Elle haletait dans mon cou. Les baisers reprirent. Légers, doux et tendres.

Je me concentrais sur son clitoris. Il roulait sous mon doigt. Rapidement, c'est avec lui, qu'elle atteint à nouveau l'orgasme. J'avais cette sensation de contrôle. Je la contrôlais par le plaisir et la parole – en fait, elle l'autorisait ce contrôle, je n'imposais rien qu'elle n'ait décidé, accepté ; rien qu'elle ne m'ait octroyé - : je lui demandais de dire, de crier. Je voulais l'entendre pas seulement le voir, son plaisir. Et elle le fit. Elle ouvrait la porte. J'étais sur le bon chemin.

J'eus l'intuition de ce que j'avais à faire. La faire jouir, évidemment, mais j'avais plus à atteindre. C'était notre première fois depuis l'incident. Il y avait d'autres enjeux, pour elle et pour moi.

Je la fis pivoter sur elle-même – nous étions en plein câlin post orgasme – et me retrouvais derrière elle, mon torse contre son dos. Elle riait en me disant : « Mais que vas-tu me faire ? » Je lui déposais un baiser dans le cou et lui enlevais, enfin, son haut. Je posais une main sur sa poitrine, la serrant contre moi, en prolongeant la succion de mes

lèvres sur son cou. Zone érogène que je connaissais bien. Elle posa une main sur la mienne et l'autre vint se poser sur ma nuque pour caresser mes cheveux. Elle aimait.
Entre ses cuisses, je glissais mes doigts. Écartant les lèvres et glissant sur le bord de l'orifice. Elle appréciait. Elle renforça l'étreinte de sa main sur ma nuque. Je la masturbais avec méthode, sans précipitation. Elle se laissait dériver vers de nouvelles vagues.
Je la fis se pencher, jambes écartées, cul tendu, les mains posées sur les accoudoirs du canapé et d'un fauteuil attenant. Je caressais doucement son dos et mes doigts la pénétrèrent. Deux, toujours deux au début, c'était facile, elle était ouverte et mouillée, elle était prête.
Un à un, mes doigts se rejoignirent pour augmenter le volume de cette bite qui n'en était pas une. J'écartais les lèvres de sa vulve de mon autre main, pénétrant plus encore, la prenant plus totalement, elle jouit plusieurs fois durant cette prise de possession, elle me laissait prendre son corps pendant qu'elle investissait son plaisir, qu'elle en faisait la conquête. Je n'étais qu'un outil entre ses cuisses pour qu'elle atteigne son but, la forme la plus pure de la puissance : s'abandonner totalement à l'autre et s'oublier. Oublier ce qui était advenu.
Je caressais, tout en lui faisant l'amour de ma main, les seins, le dos, le clitoris. Et je sentais venir les secousses, j'embrassais doucement sa bouche aux lèvres ouvertes dans des cris pas toujours silencieux.

J'observais son visage de suppliciée. Sous ses cheveux, rideaux en lambeaux, je cherchais à lire l'abandon, ce cadeau démentiel qu'elle me faisait en m'autorisant à la faire jouir et à me donner le spectacle de sa vulnérabilité la plus absolue.
J'aime la faire jouir. Beaucoup, longtemps. La voir jouir, l'entendre jouir, sentir son corps lentement, ou parfois subitement, se révolter sous le plaisir. Je sais que je ne suis pas un amant exceptionnel avec ma bite.
Alors je veux, je me consacre à la caresser, la lécher, l'embrasser, la doigter pour lui donner du plaisir, le plus possible avant qu'elle me demande de la prendre. C'est important pour elle, moins pour moi. La pénétration n'a jamais été qu'une possibilité.

Il arriva dans le bruit de ses chairs détrempée et de mes doigts devenus boutoir, l'orgasme qui déchire, celui qui fait dire "assez" et qui fait se tendre la nuque pour pousser un cri long, un cri de folle aux yeux grands ouverts mais qui ne voit plus.
Ses jambes tremblaient encore lorsque que je l'aidais à se redresser et que l'on se serra si fort que l'on aurait pu fusionner, ne plus faire qu'un corps, qu'une chair.

Puis nous montâmes. Notre chambre nous attendait. Il y avait encore à jouir.

Je savais que la peur allait être avec nous, dans ce lit. Alors je devais la chasser, lui couper les vivres.
Je lui ai bandé les yeux pour qu'elle puisse le faire. Je ne voulais pas être le malade, ce soir là, celui dont le corps a flanché.
Je lui ai attaché les poignets – elle pouvait s'en libérer quand elle le voulait, le nœud n'était qu'apparemment serré – pour lui dire : "Je ne suis plus celui que tu as vu, là-bas, dans ces lits d'hôpitaux. Blême et faible. Souffrant et pitoyable. Je ne suis pas celui-là. Je vais être fort. Assez pour que tu puisses me laisser faire. Pour que tu l'oublies, celui qui se tordait de douleurs, qui vomissait ses tripes, qui perdait son sang et hurlait sur les infirmières, paniqué et effrayé."
Je lui ai dit pourquoi je lui bandais les yeux : "ainsi tu ne chercheras pas à voir si je vais bien ». Elle n'a pas dit non.
Je fus très attentif à elle. Je lui demandais régulièrement si ça allait. Je disais mon plaisir et elle fit de même.
J'ai poussé son plaisir jusqu'à l'épuisement. Il fallait que je le fasse pour lui dire que c'était possible, que je n'étais pas diminué et qu'elle ne me ferait pas mal.
« Tout va bien se passer. » Elle a souri lorsque je lui ai dit ça, au début.
Je lui ai encore dit plusieurs fois, doucement.

Je l'ai fait jouir par tous les moyens. Jusqu'à ce qu'elle me supplie d'arrêter. Jusqu'à la limite entre plaisir et douleur. Les yeux bandés, les poignets attachés, je me souviens de sa voix… J'ai obéi et arrêté. Provisoirement. On est resté enlacés, à se respirer, se regarder, se sourire, parler aussi. Un peu.
Puis je l'ai léchée avant de la prendre en levrette. Ce n'était pas le plus important, pour moi mais elle aime que je la pénètre, elle a en a besoin, elle me l'a souvent dit. J'ai réussi à bander suffisamment. J'étais heureux de pouvoir lui offrir cela. J'avais eu peur de ne pas y parvenir, de la décevoir.
Et j'ai joui en gueulant. Vraiment. C'était nécessaire, j'étais en colère, apeuré, heureux d'y arriver ; j'ai, en jouissant, éjaculé tout cela en plus de mon sperme.

Je suis descendu pour boire un verre d'eau et lui en rapporter un. Mes muscles me faisaient un peu mal – le lendemain, j'aurai des courbatures, elle aussi. L'eau, fraîche, me

fit du bien. Je la sentais parcourir mon corps, ruisseler. Je tournais la tête vers la pénombre du salon, au pied du canapé, il y avait nos vêtements éparpillés, ils accrochaient la lumière, comme des éclats de verre.

On venait d'alterner la baise et la tendresse et, putain, j'étais vivant. On venait de baiser la peur et le doute.
Bien sûr la victoire n'était pas définitive, elle ne l'est jamais, je ne suis pas naïf.
Rien n'est jamais gagné. Rien.
Mais, ce soir, à cet instant, on avait baisé comme des damnés, on avait oublié le reste. Tout le reste.

Fragile – 5 – Je ne bande plus, mon amour.

C’est peut-être un effet de mon état de santé ou de ma tête mais je dois me résoudre à le dire : je ne bande plus.

Depuis la dernière fois où nous avons fait l’amour – et ce fut une des plus belles fois que l’on ait connu – je n’ai plus bandé, mon amour.

En fait, si, un peu mais c’est rare et difficile à tenir, je fais, au mieux, dans le fugace.

C’est étrange de se le dire, et à toi plus encore, mais c’est ainsi. Parce que nous, les mecs, on ne révèle pas ce genre de faiblesse, de fragilité, hein ? Ce n’est pas notre “genre”. Et bien, je m’en fous.

Je suis mou de la tige, j’ai une demi-molle, le drapeau en berne et la virilité qui a mis un genoux à terre…

C’est amusant parce que je ne m’en étais pas vraiment aperçu. Tu me diras : « Camille, sérieusement, tu ne vas me faire croire que tu ne l’avais pas vu ?". Ben oui, juré, craché (enfin… plus vraiment) ! Je ne l’avais pas “compris”. Il y a bien l’érection matinale qui maintenait l’illusion (quoique parfois, je me réveille après son départ présumé… Faudrait que j’enquête) mais c’est du réflexe cette bandaison là. C’est de l’inné pas de l’acquis.

Et puis, dans ma tête, je bande comme un bataillon de satyre en plein brame lorsque j’écris et que j’imagine faire l’amour avec toi. Ça ne me manque pas, je bande entre les lignes. Ça crée l’illusion. Ça trompe (putain, je suis drôle).

Et puis (bis), il y a la fatigue et la peur, les miennes, les tiennes qui sont un bromure efficace.

Mais j’en ai pris conscience. Récemment.

Je sais que la maladie, le stress, l’hypertension en sont les causes. Pas toi, tu sais, surtout pas toi. Ton corps, je le désire plus encore car il est la vie, lorsque je te serre dans mes bras, lorsque je sens ta chaleur, ta peau, si douce, sous mes doigts ; lorsque je te vois, lorsque je t’entends et lorsque je sens ton corps, tout ce que tu es – et que j’aime tant – jouir, se cambrer pour exploser, je sais que je suis vivant. Foutrement vivant.

Alors ne plus bander, C., ça me terrifie. Parce que c’est encore un autre lien avec mon corps que je perds. Un des derniers pans du contrôle que j’essaie de garder sur lui – ou de restaurer – qui s’effondre. Il ne me reste que le sport, ces efforts qui me permettent de l’obliger à obéir, qui me permettent de le transformer, qui me permettent de l’aimer un peu plus, qui me permettent de faire quelque chose… C’est futile, je sais, mais c’est ce qu’il me reste.

L’érection, la pénétration disons-le – on est entre nous, mon amour – n’est pas le plus important pour moi. T’embrasser, te caresser, te lécher, te doigter et te voir prendre un plaisir que j’essaie de rendre de plus en plus fort, jusqu’à en tatouer ta mémoire si je le

peux, est ce que j'aime, par dessus tout. Je suis un amant des préliminaires, le festin de chair s'arrêterait aux hors d'œuvres si je m'écoutais. Mais pour toi, je le sais, c'est important ce sentiment de complétude, ce sentiment de ne faire qu'un lorsque je suis en toi – rassure toi, j'aime aussi cette sensation unique - ; ça rend l'amour que nous ne faisons plus autant, mais sans doute mieux, plus précieux encore. Alors je me dis que ça, je ne peux plus te l'apporter. Et c'est le bord du gouffre que j'aperçois au loin.

Je sais que je suis maladroit et pressant parfois alors que toi, tu m'as vu mort, que tu t'es dit que tu allais me perdre. Cela t'a sidérée et tant épuisée… Je te demande de m'en excuser mais j'ai tellement envie, besoin de me sentir vivant. Le soir où nous avons fait si intensément l'amour, le seul depuis *l'incident*, je ne me suis jamais senti aussi bien, aussi là, présent au monde, dans un corps en symbiose avec ma tête. Ce soir où nous avons autant baisé que fait l'amour, autant gémi que ri, où tu as joui tant de fois et que, pour chacun de tes orgasmes, j'avais l'impression de gravir une marche supplémentaire vers la lumière – putain, mon amour, j'étais si vivant à ce moment là que j'en avais les larmes aux yeux. Tu avais les yeux bandés, tu étais entravée mais c'était toi qui me libérait.

En fait, c'est une nouvelle peur qui s'ajoute à mon carnet de bal. Et celle-là, C., elle est comac. Elle atteint quelque chose de profond, de fondamental, non pas que je sois un laudateur de la virilité à grosse queue – tu le sais, j'espère –, mais c'est un symbole, cette bite qui ne se dresse plus, ça m'atteint dans ce que je suis aussi : un homme.

Alors je veux à nouveau te voir jouir, même si mon sexe, n'y sera peut-être pour rien mais je veux voir ton sein durcir, ta bouche s'entrouvrir, tes yeux – si beaux – briller, ton souffle s'accélérer jusqu'au cri ; je veux observer le plaisir te ravager, rendre ta chair plus vivante, plus éblouissante de vie et plonger ma tête et mon corps dans cette lumière, m'y brûler.

Pardonne moi pour mes maladresses. Pardonne moi pour mes mains qui insistent sans le vouloir. Pardonne moi pour t'avoir plongéé dans une telle inquiétude, une telle terreur et pour avoir à cause de tout cela rendu ton corps sourd au plaisir, au désir.

Je ne bande plus, mon amour. Mais ce n'est pas si grave. Il nous reste le désir et le plaisir à bien d'autres chemins qui mènent à lui.

Dis moi que ce n'est pas si grave… s'il te plaît.

J'avais 9 ans.

Tu sais, je ne l'aime pas mon ventre. Il est une trace, une séquelle de ce qu'il y a eu de douloureux. C'est aussi un paradoxe. La preuve d'une victoire. Sur moi. Une preuve que j'ai pu, que je peux changer les choses. Mais il me rappelle sa naissance.

Sous les coups et les humiliations qu'un gamin de 9 ans, un an d'avance, n'a pas rien vu venir lorsqu'on t'a lâché dans une classe aux lions d'une école rurale. Celle d'un directeur nouvellement nommé, couard et aveugle de sa couardise. Il est arrivé un matin de septembre, nouvelle maison, nouvelle école.

Retour sur la terre où son nom est né, où les siens vivent depuis des siècles, il était

intelligent le gamin, famille très modeste. Ils l'ont explosé en vol.

Bâtards.

Mes parents n'ont pas tout à fait vu. Sauf le jour où je suis revenu avec un œil noir, le coup avait été fort. Ma mère a essayé de faire quelque chose, maladroitement, mon père rien. Pas le temps, il travaillait comme un fou. J'étais bien plus intelligent que tout ces crétins mais bien plus petit. Un an d'avance en plus – je te l'ai déjà dit.

Dans un banc de requin, ça ne pardonne pas.

Alors j'ai fait plonger mes résultats, j'apprenais, c'est instinctif chez moi, mais je laissais tomber. Les humiliations presque quotidiennes, la peur et la honte, ça rend les prises glissantes alors on chute. J'ai mangé, englouti et j'ai épaissi mon corps. J'ai créé un isolant entre lui et le monde. Une armure molle. J'ai aussi cherché le réconfort et le plaisir par mon ventre. C'était facile. La nourriture fait très bien fuir les sanglots.

Il y avait les Strange et les Special Strange que je dévorais entre deux livres. J'aurais voulu être Serval ou Rom (il me touchait ce héros triste qui avait renoncé à son corps) pour être fort et faire le bien. Niquer ses petites pousses merdeuse de la masculinité toxique, j'aurais tant aimé le faire aussi.

J'ai doublé mon CM2 et mon poids.

Et puis, un jour, longtemps après, j'ai vu. J'ai revu les photos celles prises par notre père le matin de la rentrée de 1981 et de 1982, avec mon frère et ma soeur. C'était pour la soirée de l'anniversaire des 40 ans de mon frère. J'avais fait le diaporama, il en faut bien un. Elles m'avaient rendu triste ces photos. La nostalgie. Le coup classique. Mais il y avait autre chose. Quelque chose de plus dur, qui s'enfonçait dans ma chair. J'ai mis ça sur le compte de la mélancolie, cette nostalgie qui s'infecte.

Mais à ce moment précis, projetés sur un grand écran, ces deux fragments d'enfance ont sorti les poings. J'ai pris un coup, là, dans le milieu du torse. Violent. Il m'a rappelé l'intensité de l'autre.

Tout est remonté. C'était là depuis toujours mais ce jour là, dans une salle pleine de gens que l'on aime, des proches, ça a fait un mal de chien battu, dans la chair même un trou qui se creuse : les deux photos comparées et les rires. Pas méchants, ces rires.

Ils étaient nés des vêtements d'époque (les même pour mon frère et moi, des vêtements pas chers, pas très beaux, des fringues de pauvres, pas chers à Continent), de nos coiffures sur nos têtes de gamins. Mais, en partie, de moi : j'avais tellement grossi. C'était drôle.

J'ai eu les larmes aux yeux. Ça faisait mal, putain. J'avais oublié, un peu. J'avais cru oublier. J'ai vu le mal qu'ils m'avaient fait. Et ces adultes aveugles aussi. Des lâches. Ils voyaient. Ils pouvaient m'aider. Ils n'ont rien fait.

Alors j’ai ri avec les autres. Dans la pénombre personne n’a vu mes yeux briller.

Alors, tu vois mon ventre, que je n’arrive pas à éliminer, me rappelle tout ça. Et aussi, ce milieu de vie, où j’ai laissé mon corps un peu en friche, entre 30 et 40 ans, un moment où je me suis oublié peut être. Perdu ? Je ne sais pas.

Mais j’ai réussi quelque chose de ce corps.

Et tes mains sur lui, tes yeux qui le regarde et qui me disent qu’il est doux et que ça te plaît, tu comprends l’importance ? Dis, tu comprends ?

Dimanche (fragment)

Aujourd’hui, c’est repas dominical chez mes parents : bouillon de langue.

Le plat du dimanche des familles de prolos. Généreux et peu coûteux. Le bouillon à la surface irisé et les pâtes vermicelles, la langue froide et les poireaux savoureux, les sourires, les mains de ma mère, les tavelures sur sa peau et les yeux de mon père, plus pâles. Il y aura aussi les yeux si bleus de ma soeur et le rire de mon frère, on s’aime mais ils sont plus proches, l’un et l’autre que moi, je ne le serai jamais.

C’est ainsi, j’ai toujours été à part. L’aîné, le petit garçon si sage qui étonnait sa mère par son calme : « sage comme une fille. » Le gamin qui lisait, beaucoup, dès qu’il a pu. Le gamin curieux, intelligent, les instituteurs le disaient, celui qui s’inventait des histoires.

Il fera chaud autour de la table.

Il fera bon.

Ca sentira le bouillon, les vitres seront embuées et la bière sera fraîche. Je regarderai mes parents, je rirai avec eux. Je sais qu’ils ne restent plus autant de temps que cela. Je n’ai jamais su leur dire « je t’aime ».

Ca ne se dit pas dans ma famille. Ca se vit. Modestement, en parlant fort autour de la table.

Ça ne rime à rien

Seule La Nuit Nous Retrouve

Nous sommes tous des enfants perdus, seule la nuit nous retrouve.

Le jour est bien trop clairvoyant pour les enfants perdus. Il révèle tant de Minotaures que les fils d'Ariane en deviennent arachnéens.

Et les labyrinthes se font intérieurs dans la lumière. Et les monstres, d’une intimité poisseuse, s’enorgueillissent de les connaître, tous ses enfants perdus qui ont trop menti pour grandir, trop espérer pour supporter ce qu’il est advenu.

Alors ils attendent que la nuit, narcotique et maternelle, les retrouvent et baise leurs fronts. Nous sommes tous des enfants perdus.

Je Dirai Tout Et Son Contraire

Je n’avais plus le choix. Le temps était passé. En douce, sans bruit les possibilités s’étaient réduites, lentement effacées. Je n’avais plus l’envie d’avoir le choix. Les possibilités m’emmerdaient, toutes ses sentes plus ou moins obscures me fatiguaient.

Je leur préférais la lumière froide et évidente de l’autoroute. Un chemin droit, sans sinuosités, monotone mais si rassurant, si paisible. Ce chemin inlassablement emprunté par le troupeau de mes semblables, ce chemin si confortable à haïr, à mépriser.

Pour le grand frisson, je me contenterai de griffonner sur les parois des chiottes de stations services, de petites phrases ordurières, sales et ridicules de prétention. Je dirai que je suce gratuit et que Jésus est mort pour nous. Je dirai tout et son contraire.

Que L’Enfer Nous Dresse Un Grand Banquet

Que l’Enfer nous dresse un grand banquet. Et nous, ribaudes et ribauds, nous y trônerons fièrement. Nos péchés en sautoir sur nos seins mis à nu. Chacun.e apportera son écot comme des Hommes libres. Ignorants les démons jaloux, nous festoieront.

Nous ferons ripaille et l’amour à même la table de bois brut. Nous boirons le vin dans les Graals de nos existences. Les damnés, distraits de leurs supplices, nous demanderons : « Qu’avez-vous fait pour être ici ? » Et nous leur répondrons, sérieux comme des papes : « Jouis ! »

Il y aura des chants et des fables. Les plus téméraires raconteront leurs faits d’armes : des adultères d’une admirable fidélité, des trahisons courageuses, des envies grandes comme des empires et autres ascèses joyeuses. Les mensonges seront évidemment exigés, la vérité conspuée.

Nous serons heureux au milieu des flammes. Frères, humains jusqu’à la déraison. Nous ferons de nos cheveux et de nos oripeaux un épouvantail et nous le nommerons « Morale ». Il sera droit et sévère. Les lèvres fines et serrées. Et nous le brûlerons en faisant la ronde.

Et, avant que les fonctionnaires de l’Enfer nous convoquent devant leurs guichets en Formica, nous nous sourirons doucement, caressants nos joues rougies sous l’effort et nos cheveux défaits, en nous disant, en guise d’adieu : « N’oublie pas que tu as joui. »

L’oeil

L’oeil était au milieu des cieux et il nous fixait. Toutes et tous.

Le silence était minéral. Qu’avions-nous fait pour que l’iris accusatrice nous brûle ainsi ?

Nous nous mirent à avouer nos fautes.

La crasse de nos âmes devint éclatante dans l’ombre des confessions.

Etoile morte

Il faisait nuit. Elle était jeune. La nuit. Il regardait les ombres et les lumières se battre dans le vent.

Il demanda à son amie, elle marchait à côté de lui : « Comment sait-on que quelque chose se termine ? »

Elle le regarda, puis en silence, elle contempla le ciel et ses étoiles.

« Lorsque tu ne vois plus que l’ombre à laquelle elle donne naissance. »

Elle lui prit la main.

« Même si la lumière est forte, s’il ne reste que l’ombre, tu ne peux plus rien y faire. C’est juste fini. »

Il eut l’impression qu’une étoile venait de clignoter avant de s’éteindre et qu’il faisait plus froid.

Il serra cette main si chaude au creux de la sienne.

C’était après

C’était après le moment des rires et des souvenirs. Celui des mets francs et sans prétention mais qui réchauffent l’âme et le corps.

C’était le moment des silences qu’il n’est jamais nécessaire de remplir de paroles inutiles entre deux confidences.

Ces silences dont l’amitié profonde ne s’offusque pas et qui donne de la douceur aux regards.

Après l’un d’eux, il dit : « Tu sais ce que les miroirs ont le plus de mal à supporter ? »

Un silence pour réponse.

« Ne jamais savoir si on les aime pour eux-mêmes ou pour la qualité du reflet qu’ils offrent. »

Ils se regardèrent.

Et dans un sourire triste comme un baiser d’adieu, il tendit son verre.

« Remplis mon verre, mon ami, j’ai encore trop de lucidité dans mon ivresse. »

La nuit était tombée.

Ils regardèrent les étoiles en buvant en silence.

L’alcool était chaud niché au creux de leurs mains.